LA REVUE DE

TEHERAN

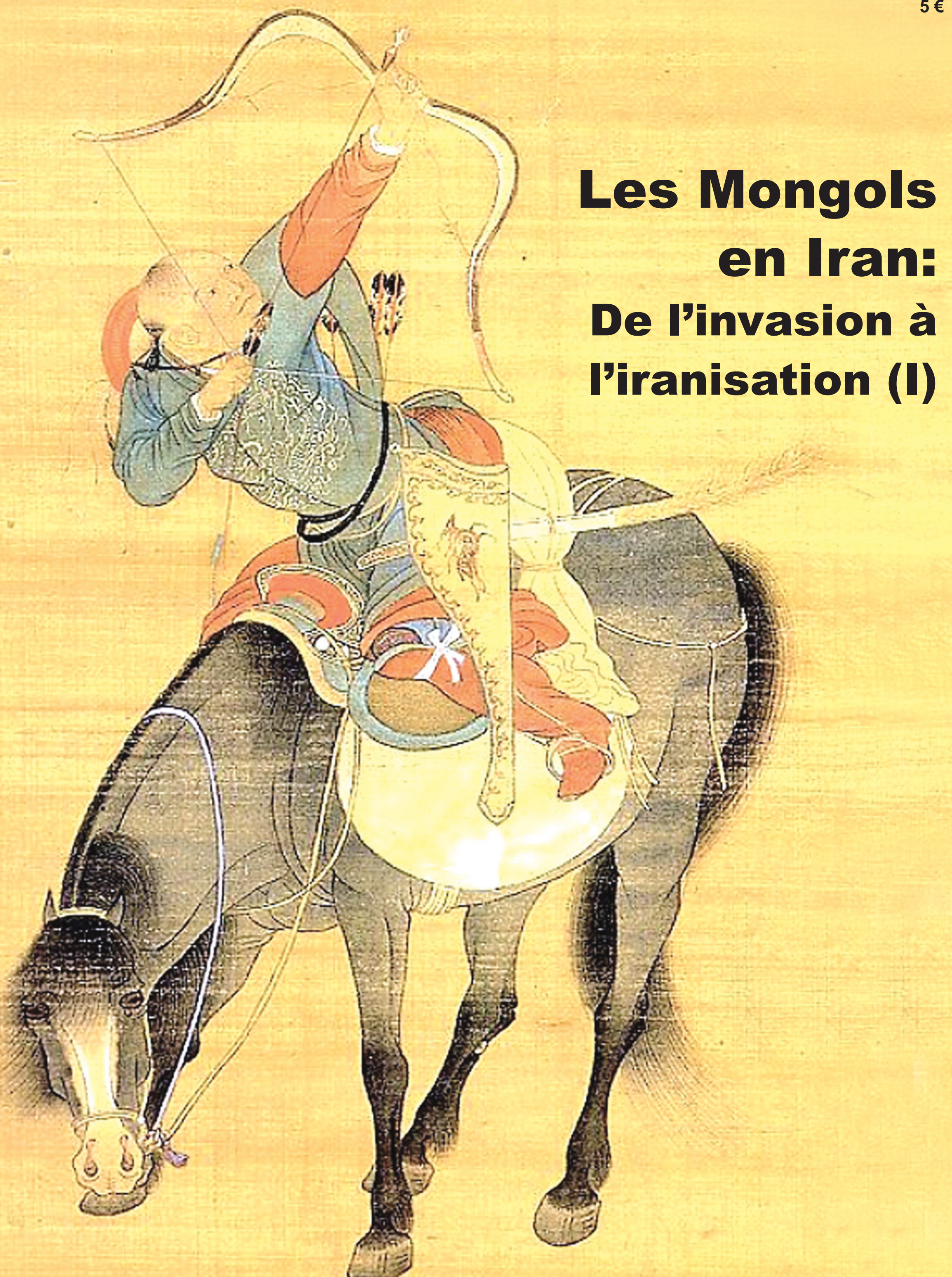
ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 99, Février 2014, 9e ANNEE

2000 TOMANS

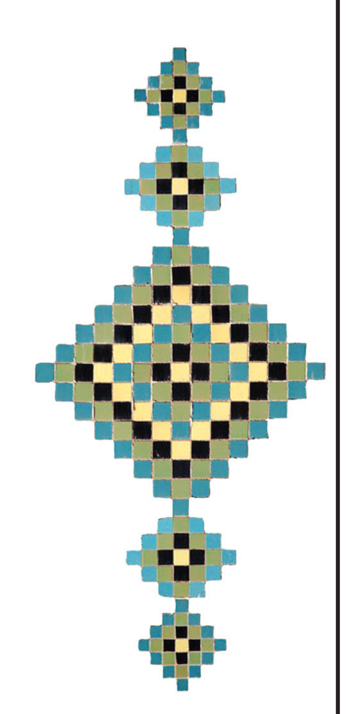
5 €



Les Mongols en Iran:

De l'invasion à l'iranisation (I)

www.teheran.ir



Recto de la couverture:
Archer mongol, dynastie Yuan, XIIIe siècle

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap



Sommaire

LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 99 - Bahman 1392
Février 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €





www.teheran.ir

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Repères

Reportage

LECTURE

Récit

FENÊTRES

Boîte à textes

Présentation de l'empire mongol de Gengis Khân

Mireille Ferreira

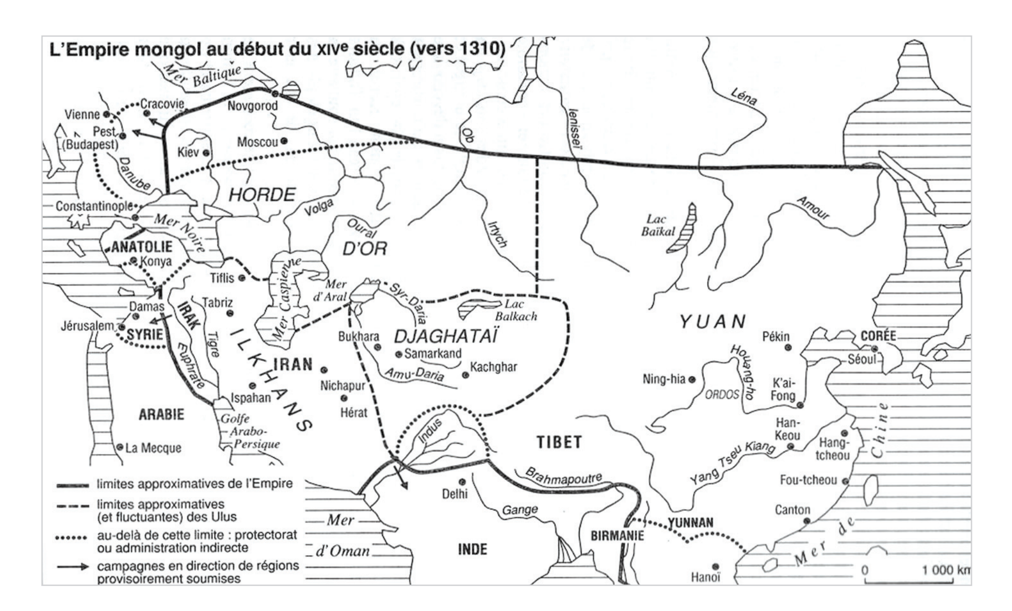
Au début du XIIIe siècle, fédérant sous son autorité une multitude de tribus mongoles dispersées sur les territoires de la Haute Asie, Gengis Khân crée, en vingt années, l'empire nomade le plus vaste de tous les temps. S'étendant de la Chine du nord, jusqu'à la mer Caspienne et de la forêt sibérienne jusqu'à l'Inde, l'empire mongol succède aux redoutables empires nomades de l'Asie des steppes (Scythes, Sarmates, Parthes, Alains, Huns…) tous absorbés en leur temps par les civilisations des peuples sédentaires. L'expansion de l'empire mongol durera plus d'un siècle, englobant l'Indochine, le Tibet, Java, l'Europe centrale, la Syrie et l'Asie mineure. Koubilaï Khân, petit-fils de Gengis Khân, engendrera même la dynastie Yuan qui régnera quatre-vingt-dix ans sur toute la Chine. Au moment où l'Europe s'apprête à passer sous les fourches caudines des hordes mongoles qui avaient déjà dévasté la Pologne, la Hongrie et atteint l'Adriatique, la mort du Grand Khân est annoncée, épargnant pour toujours à l'Europe occidentale d'être envahie par les barbares.


▲ *Gengis Khân*

Le nom des Mongols apparait à l'époque de la dynastie Tang (618-907), sans que l'on puisse déterminer avec certitude leur origine géographique. Considérés par les sources chinoises comme une branche de tribus nomades installées sur le bassin supérieur du fleuve Amour, ils forment, à l'origine, un ensemble composite regroupant des tribus forestières vivant de la chasse et des tribus d'éleveurs parlant diverses langues. D'autres peuples d'origine turque se joindront à ce groupe initial pour former l'Empire de Gengis Khân.

Les langues pratiquées par les différentes tribus mongoles (khalkha, oïrate, kalmouk, bouriate, etc.) font partie de la famille des langues altaïques parlées en Eurasie, de l'Europe de l'Est à l'Asie orientale, en passant par l'Asie centrale. Ce groupe comprend aussi les langues turques dont les plus importantes sont le turc, l'ouzbek, le kazakh, le kirghiz et le turkmène. Peu d'écrits nous sont parvenus de l'empire mongol mais l'on sait que Gengis Khân, bien qu'illettré, impose l'écriture des Ouïgours, turcophones chargés de l'administration de l'empire mongol. Pour ce faire, l'alphabet ouïgour, né d'un modèle sogdien, peuple de langue iranienne qui vivait dans une région recouvrant une partie de l'Ouzbékistan, sera adapté à la langue mongole classique.

Sur le plan religieux, les Mongols de Gengis Khân pratiquent une forme de chamanisme, teintée d'un



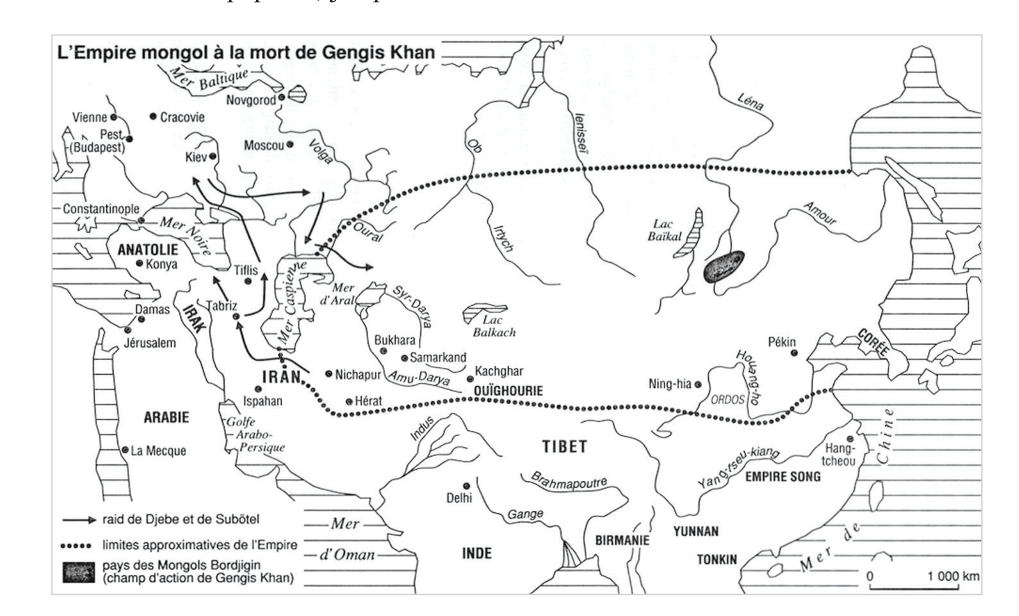
fond magico-religieux, propre aux sociétés traditionnelles sibériennes, basée sur la croyance en un dieu majeur, le ciel, qu'ils nomment Tengri, et en une foule de dieux mineurs liés aux éléments naturels, montagnes, lacs, cavernes et forêts, considérés comme lieux sacrés, liés au culte des morts. Avant d'entreprendre une action importante, Gengis Khân se rend dans un endroit élevé et, dans la posture du suppliant, invoque le Ciel. Il se considère comme investi par celui-ci d'une mission et, dans leur protocole diplomatique, lui et ses successeurs emploient la formule initiale: «Dans la force du Ciel éternel». Cette notion d'un être suprême figuré par le ciel est la résurgence d'une croyance plus ancienne où le ciel père et la terre mère formaient un couple. Le culte de la terre est maintenu chez les Mongols. Le feu et l'eau sont également vénérés. Il est interdit aux Mongols de souiller l'eau d'un ruisseau en s'y lavant ou en nettoyant des objets domestiques. Le feu du foyer fait l'objet d'un culte, jouant un rôle purificateur. Même après leur conversion au bouddhisme, le feu continua, chez les Mongols, à faire l'objet d'un culte particulier. Ils restèrent longtemps fidèles à leurs croyances d'origine tout en étant très tolérants à l'égard des autres pratiques religieuses, protégeant, en particulier, le nestorianisme, dont plusieurs membres de la famille de Gengis Khân furent adeptes. Cependant, le facteur religieux jouant un rôle essentiel dans la transformation du nomade au sédentaire, ils finirent par être influencés par les grandes religions des régions qu'ils occupèrent. Ainsi, à partir du XVIe siècle, la plupart des peuples mongols se convertissent au bouddhisme tibétain au moment où d'autres peuples de la steppe épousent l'islam, le christianisme ou le manichéisme.

> Gengis Khân, bien qu'illettré, impose l'écriture des Ouïgours, turcophones chargés de l'administration de l'empire mongol. Pour ce faire, l'alphabet ouïgour, né d'un modèle sogdien, peuple de langue iranienne qui vivait dans une région recouvrant une partie de l'Ouzbékistan, sera adapté à la langue mongole classique.

Cette ouverture des Mongols aux diverses religions se manifeste dans l'aide qu'ils apportent, à l'occasion, aux chrétiens ou aux musulmans dans leur lutte contre leurs adversaires. C'est ainsi que le califat abbasside de Bagdad apprécie que les Mongols, devenus souverains ilKhânides après la conquête de l'Iran, le débarrassent sans ménagement de la secte ismaélienne des *Assassins* à Alamut tandis que les chrétiens d'Orient voient dans les Mongols des alliés capables de frapper leurs adversaires musulmans. Le roi arménien de Cilicie, Hetoum Ier, ira, en accord avec la papauté, jusqu'à mettre ses troupes au service des Mongols contre la Syrie musulmane en 1259.

Le califat abbasside de Bagdad apprécie que les Mongols, devenus souverains ilKhânides après la conquête de l'Iran, le débarrassent sans ménagement de la secte ismaélienne des *Assassins* à Alamut tandis que les chrétiens d'Orient voient dans les Mongols des alliés capables de frapper leurs adversaires musulmans.

Après la mort de Gengis Khân, survenue en 1227, l'expansion de l'empire mongol se poursuivra jusqu'en 1249, par les conquêtes de ses fils et petits-fils, couvrant l'empire chinois des Song, la Corée, l'Iran occidental, la Géorgie, l'Arménie, le royaume seldjoukide d'Asie mineure, le royaume des Bulgares de la Volga, la Russie, la Pologne, la Hongrie. L'Empire mongol est sur le point d'englober l'Eurasie entière. En 1241, la mort d'Ogodaï, troisième fils de Gengis Khân, met un frein à la conquête de l'Europe, celle de Mongka (fils de son cadet Toluy) en 1259 arrête la conquête de l'Asie méditerranéenne. L'empire unitaire arrive alors à son terme et se divise, les royaumes mongols se neutralisant par leurs luttes intestines. La Haute Asie est alors parcourue de guerres civiles qui la déchirent. Dès 1264, l'empire mongol est morcelé en Etats plus ou moins fédérés, dont les intérêts contraires sont avivés par des conflits d'origine religieuse. ■



Sources:

- Chaliand, Gérard, *Les empires nomades de la Mongolie au Danube (Ve s. av. J.-C. – XVIe s.)*, éd. Perrin
- Sellier, Jean, *Atlas des peuples d'Asie méridionale et orientale*, éd. La découverte
- Roux, Jean-Paul, *Histoire de l'empire mongol*, éd. Fayard

La conquête mongole en Perse, ses causes et ses conséquences

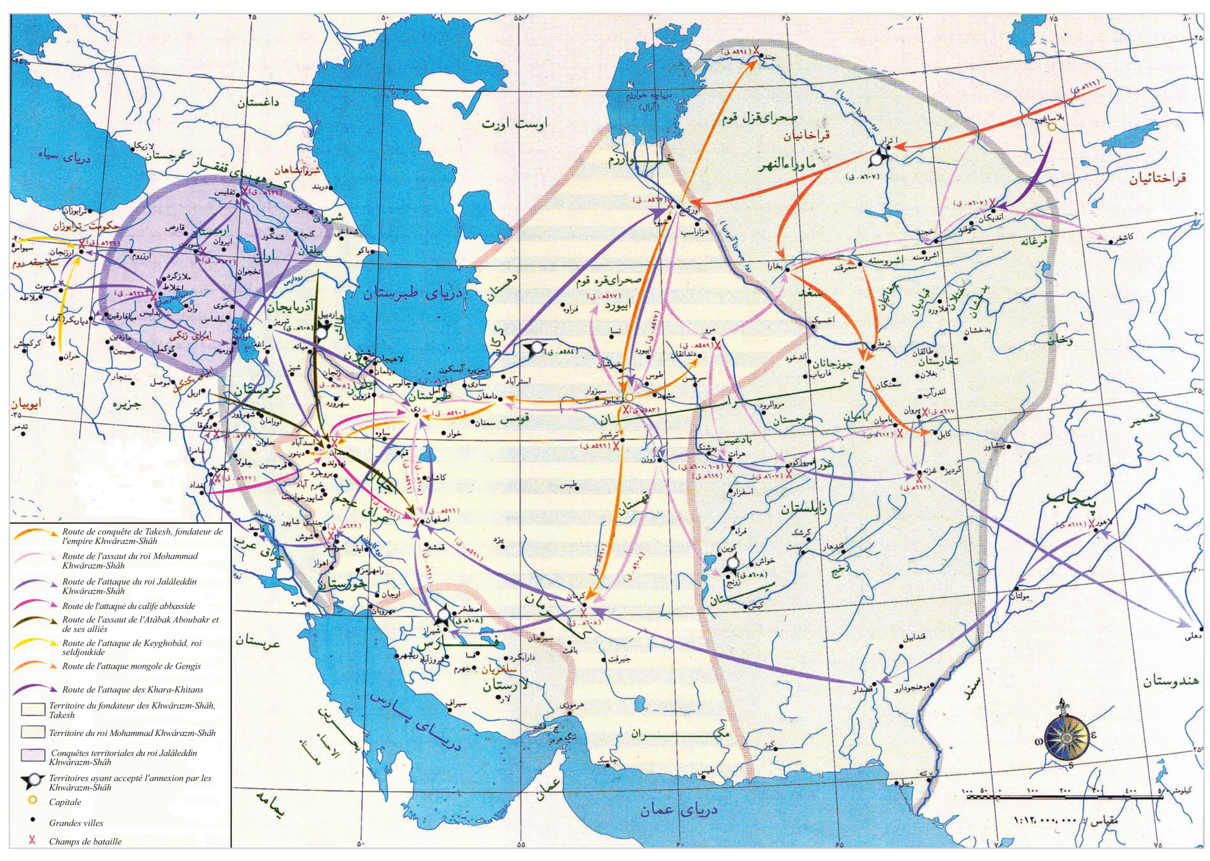
Afsâneh Pourmazâheri



▲ *Ruines archéologiques de l'antique Neyshâbour ou Kohandej, définitivement rasée lors de l'attaque mongole, située au sud de l'actuelle ville de Neyshâbour*

La conquête mongole a débuté en Perse en 1219 et s'est prolongée jusqu'en 1221.[1] Elle marqua le début de l'invasion des pays musulmans d'Eurasie. Après avoir battu les Kara-Khitans, l'empire Mongol de Gengis Khân voisinait alors avec les frontières iraniennes de l'Empire Khorezmien, gouverné par Shâh Alâeddin Mohammad. Celui-ci, ayant récemment pris sous son contrôle quelques nouvelles contrées musulmanes, était entré en conflit avec les califes de Bagdad. Il refusait de rendre les hommages dus aux leaders autoproclamés de l'islam et souhaitait être reconnu en tant que sultan de son propre empire. Ce désaccord avait, à lui seul, engendré de nombreux problèmes dans les frontières méridionales et orientales du pays.[2] De plus, c'est dans ces zones que les frontières persanes côtoyaient celles de l'empire Mongol.[3] Malgré cette proximité géographique, l'avancée mongole n'avait pas, au départ, pour cible la Perse. Ainsi, il n'était pas originellement dans l'intention des souverains mongols d'envahir les contrées perses de la dynastie khorezmienne. La preuve en est qu'immédiatement après avoir conquis les territoires voisins de la Perse, Gengis Khân envoya une dépêche au gouverneur de l'empire Khorezmien, Alâeddin Mohammad, dans le but d'établir des liens commerciaux et de le saluer en tant que nouveau gouvernant du voisinage: "*Je suis le maître des territoires du Soleil levant tandis que vous régnez sur ceux du Soleil couchant. Je souhaite donc que l'on conclue un solide traité d'amitié et de paix*"[4] annonçait-il. L'unification des tribus nomades de la Mongolie ainsi que celles des Turcomans, et même l'invasion de la Chine, eurent lieu en causant relativement peu de pertes humaines et matérielles.[5] Voilà pourquoi cette proposition de paix venant de la part du puissant empire naissant ne fut pas pour déplaire aux souverains iraniens dont l'intérêt allait dans le sens de la ratification d'un traité.

Or, le roi iranien, Shâh Alâeddin Mohammad, était extrêmement méfiant à l'égard de ce nouveau traité de paix et de commerce proposé par Gengis Khân. Ce sentiment fut renforcé par la lecture des messages envoyés par son ambassadeur à Zhongdou (Beijing)



Empire des Khwârazm-Shâh (1171-1230)

en Chine, dans lesquels étaient rapportés les actes de barbarie des Mongols au cours de leurs assauts répétés contre les appartenances de la dynastie Jin (1115-1234).[6]

> Il n'était pas originellement dans l'intention des souverains mongols d'envahir les contrées perses de la dynastie khorezmienne.

Cette alliance irano-mongole fut néanmoins favorisée par l'omniprésence des conflits qui continuaient d'envenimer les relations entre la Perse et le Calife de Bagdad An-Nasir. Qui plus est, Gengis Khân s'était déjà engagé dans une guerre contre la dynastie Jin en Chine septentrionale, et il voulait éviter d'entrer dans une nouvelle guerre avec la Perse. Pour cause: les bénéfices à tirer d'un commerce avec l'un des plus riches pays de la région.

Par conséquent, Gengis Khân dépêcha une caravane de 500 hommes vers la Perse dans l'espoir de nouer officiellement des liens commerciaux avec les Khorezmiens. Or, la caravane fut arrêtée par Inalchuq, gouverneur de la ville iranienne d'Otrar, qui considérait que ce plan n'était qu'une conspiration contre le roi kharezmide et que les membres de la caravane n'étaient que des espions envoyés dans le but de déclencher une guerre. Il est pourtant fortement improbable que Gengis Khân ait projeté de provoquer un conflit ouvert avec la Perse.[7]

Voilà pourquoi il fit preuve de tolérance et envoya de nouveau un groupe de trois

ambassadeurs (parmi lesquels un musulman et deux Mongols) afin qu'ils rencontrent le roi en personne et lui demandent de libérer les détenus et de punir les responsables de cette mésaventure. La réaction du Shâh fut non seulement perçue comme un sacrilège déshonorant venant remettre en cause tous les liens établis entre les deux pays, mais elle attisa le feu qui enflamma l'Iran pendant les années qui s'ensuivirent: le Shâh ordonna d'assassiner les membres de la caravane, de tondre deux des ambassadeurs et de décapiter le troisième avant de les renvoyer chez Gengis Khân.[8] Ne pouvant accepter cette infamie, Gengis Khân s'en prit sans tarder à la dynastie khorezmienne dans son ensemble. Les Mongols traversèrent les montagnes de Shan (ou Tian) et atteignirent la contrée de l'empire khorezmien en 1219.[9]

En se rendant sur le champ de bataille (sur la Route de la Soie), Gengis Khân prit soin de rassembler suffisamment d'informations relatives à l'armée du Shâh pour écraser cette dernière en temps voulu. Il renforça ainsi sa défense en choisissant parmi ses guerriers les plus forts, tout en conservant pour sa cavalerie de nomades des méthodes traditionnelles d'attaque, en y incorporant de nouvelles stratégies issues de la tradition chinoise. Le réseau d'espionnage des Mongols était sophistiqué et très élaboré. Ils n'envahissaient jamais une contrée adverse sans avoir mis à jour le potentiel économique et militaire de leurs ennemis. Ce fut le cas de Subutai et de Batu Khân qui passèrent une année entière à se renseigner au sujet de l'Europe centrale avant de s'en aller vaincre les armées hongroise et polonaise au cours de deux batailles.[10]

Le nombre réel des guerriers de l'armée de Gengis Khân a toujours fait l'objet de controverses. Il varie selon les témoignages de 90 000 à 250 000 âmes. Mais ce sur quoi les historiens s'accordent est la question de la qualité de ses généraux, les plus habiles et les plus aptes, choisis pour attaquer le roi de Perse. Il eut également recours aux meilleurs corps étrangers des territoires conquis, notamment ceux de la Chine, qui possédaient chacun un point fort - constructeurs de pont, médecins, architectes, cuisiniers, techniciens, stratèges, généraux, etc.

Gengis Khan dépêcha une caravane de 500 hommes vers la Perse dans l'espoir de nouer officiellement des liens commerciaux avec les Khorezmiens.

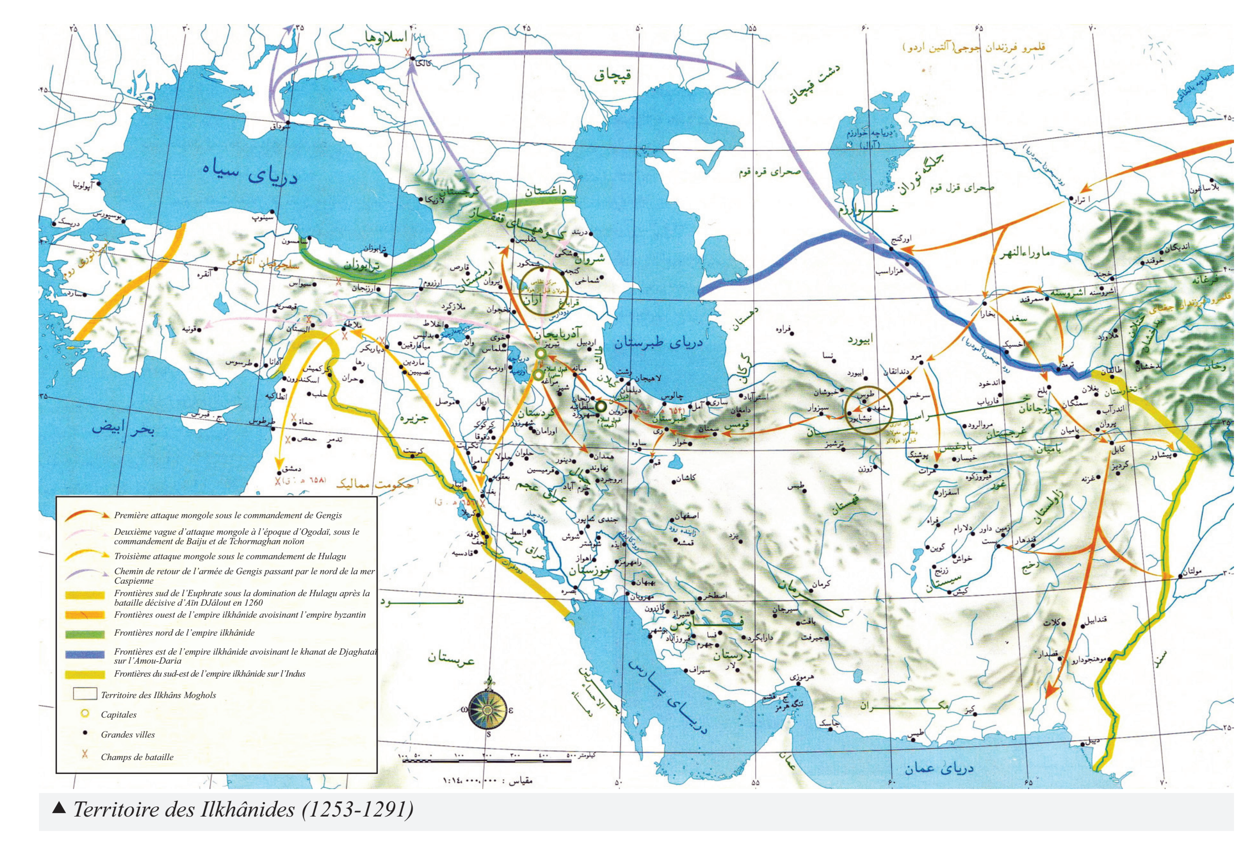
Au cours de l'occupation de la Transoxiane en 1219, tout en bénéficiant des ressources et de la force mongole, Gengis Khân ne se priva pourtant pas d'avoir recours à des catapultes, à l'instar des Chinois.[11] Les catapultes chinoises auraient fait office de projectiles à explosifs. Parmi les Chinois qui servaient dans l'armée de Gengis Khân, certains maniaient efficacement le mécanisme de ces machines de guerre dont étaient privés les Persans.[12] C'est paraît-il durant cette conquête que l'usage des explosifs pulvérulents, notamment la poudre noire, se serait répandu en Asie centrale et au Proche-Orient. Le plus connu, appelé Huochong, était une arme redoutable et très en vogue à l'époque au Moyen-Orient.[13]

Cette incursion inopinée des Mongols en Perse surprit le Shâh, auquel il ne resta d'autre parade que la fuite à l'intérieur de son propre empire.[14] Gengis Khân scinda son armée en deux troupes qui dévastèrent les chemins au sein du pays. Bientôt, la

première bataille était remportée et les Mongols, victorieux, dont le nombre atteignait 30 000 âmes, poursuivirent le roi iranien sous les ordres de Djötchi (fils aîné de Gengis Khân) jusqu'au sud du Khârezm.[15] Quant à l'autre troupe, dirigée par Gengis Khân lui-même, elle entra dans la ville d'Otrar où l'on avait assassiné les 500 commerçants mongols en automne 1219. Après cinq mois de résistance, les portes cédèrent[16] et la ville capitula. Cependant Inalchuq, le gouverneur responsable de cette catastrophe, n'abandonna pas et se retrancha au sommet de sa citadelle pour y faire pleuvoir, à titre de dernier recours désespéré, des tuiles sur les têtes des agresseurs.[17]

Bientôt, la première bataille était remportée et les Mongols, victorieux, dont le nombre atteignait 30 000 âmes, poursuivirent le roi iranien sous les ordres de Djötchi (fils aîné de Gengis Khan) jusqu'au sud du Khârezm.

Par la suite, Gengis Khân nomma Djebé, l'un de ses meilleurs généraux, à la tête de son armée qui se dirigea vers le sud de la Perse. Lui-même accompagné de Tolui prit la tête d'une armée de 50 000 soldats et se rendit à Samarkand ainsi qu'à Boukhara avec pour objectif d'y faire le siège. Après avoir parcouru le désert, ils atteignirent en toute discrétion les portes de Boukhara. Aux dires des polémologues, cette attaque serait la meilleure des attaques surprises jamais menée et répertoriée dans les annales militaires.[18] La ville de Boukhara protégée par une garnison et des généraux turcs, mais faiblement fortifiée, ne résista



▲ *Territoire des Ilkhânides (1253-1291)*

tout au plus que douze jours. Un grand nombre de civils furent exécutés sur le champ, des artisans et des jeunes furent envoyés en Mongolie, et le reste de la population fut réduite en esclavage. Les Mongols brûlèrent la ville. Ce ne fut qu'après sa destruction totale que Gengis Khân réunit le reste de la population dans la mosquée principale pour s'y déclarer "envoyé de Dieu" ayant pour mission de punir les infidèles pour les péchés qu'ils avaient commis.[19] Après le ravage de Boukhara, ce fut le tour de Samarkand, où le roi déchu avait cherché asile. En mars 1220, il arriva accompagné de ses deux fils Djaghataï et Ögödei dans une ville qui semblait bien mieux fortifiée que la dernière. Ils avancèrent pourtant, en utilisant des prisonniers en guise de boucliers. En cinq jours, la majorité des soldats périrent et ceux qui survécurent, cédèrent sans hésiter devant les occupants. Il ne resta que quelques défenseurs fidèles au roi qui l'aidèrent à prendre la fuite après la chute de la citadelle. Gengis Khân ordonna l'évacuation totale de la ville, fit réunir et les civils et les soldats qui lui avaient fait face à l'extérieur de la ville, et assista à leur décapitation.

Le roi, suivi par Subötai et Djebé, les généraux mongols, se réfugia dans une petite île au milieu de la Mer Caspienne en compagnie de son fils Jalâl-ed-din et de ses plus fidèles compagnons, pour y finir ses jours en décembre 1220. Il mourut d'une mort soudaine selon certains, pour cause de pneumonie ou, selon d'autres, en raison du choc subi par la perte de son empire.

Après la prise de Samarkand, ce fut le tour de la ville d'Ourguentch qui, gouvernée par la mère de Shâh Alâeddin Mohammad, était encore aux mains des Khorezmiens. Djötchi, le fils aîné de Gengis présent depuis le début de la conquête, attaqua la ville par le nord et Gengis, Djaghataï et Ögödei s'approchèrent de cette dernière par le sud. Cette attaque s'avéra l'une des plus difficiles pour les Mongols car la ville d'Ourguentch, bâtie le long du fleuve Amou-Daria, bénéficiait d'une aire marécageuse qui indisposa les Mongols. Malgré un grand nombre de pertes humaines et matérielles, ils parvinrent une fois de plus à mettre le siège devant la ville. Les relations tendues entre Gengis et son fils aîné Djötchi, à qui il avait promis la ville d'Ourguentch comme récompense, compliquèrent quelque peu la situation.[20] Djötchi tenta à plusieurs reprises de négocier avec la troupe adverse afin de les persuader de se rendre en évitant ainsi d'inutiles pertes humaines. Cela parut mettre en colère Djaghataï qui incita Gengis à désigner son frère cadet à sa place à la tête de l'armée. Cette décision indigna Djötchi et brouilla ses relations avec son père et ses frères cadets.[21] Comme le voulait la coutume, les femmes et les enfants capturés furent mis à la disposition des soldats tandis que le reste de la population fut massacré.

> Après la campagne du Khorâssân, l'armée de Shâh Jalâleddin se retrouva déstabilisée. Il réussit pourtant à réunir ses dernières forces et créa une armée dans le sud près de l'Afghanistan pour défier celle des Mongols au voisinage de la ville de Parwan en 1221.

D'après les écrits de Ata-Malek Juvaini (1226-1283) auteur de *Tâ'rikh-i Jahân-Goshâ* (Histoire du Conquérant du monde), environ 50 000 soldats mongols attaquèrent Ourguentch et chacun fut chargé de tuer vingt-quatre civils, ce qui veut dire qu'environ un million deux cent mille innocents furent massacrés au cours

de cette attaque. Cela peut sembler exagéré mais la prise de cette ville est considérée comme l'une des tueries les plus sanglantes de l'histoire de l'humanité. Après cela s'ensuivit la destruction totale de la ville de Gurjang, au sud de la mer d'Aral. Parallèlement à l'avancée de Gengis dans l'est du pays, son fils cadet Tolui se dirigea à l'ouest vers le Khorâssân à la suite de rumeurs selon lesquelles le fils du roi déchu, Jalâleddin, aurait été en train de réunir une armée contre les attaquants. Parmi les premières villes à succomber devant la force de l'armée de Tolui, on peut nommer Merv, Termez, Balkh, Herat et Neyshâbour. C'est dans cette ville de Tokuchar que le beau-fils de Gengis fut tué et que Tolui, pris de rage, ordonna d'abattre l'ensemble de la population, ainsi que les chats et les chiens, sous les yeux de la veuve de Tokuchar.[22] Puis Toûss et Mashhad furent assiégées et au printemps 1221 la province du Khorâssân passa entièrement sous le contrôle de Tolui qui y laissa sa garnison et s'en fut rejoindre son père.

Quarante ans après la prise de la Perse par Gengis Khan et ses fils, Houlagou Khân, petit-fils de Gengis Khan et frère de Kubilai Khân, entra en Iran en 1255 et fonda la dynastie des Ilkhanides au XIVe siècle. Cette nouvelle descendance des Mongols se comportait de manière plus "civilisée" au cours des attaques, et faisait preuve de davantage de savoir-faire dans les affaires militaires.

Après la campagne du Khorâssân, l'armée de Shâh Jalâleddin se retrouva déstabilisée. Il réussit pourtant à réunir ses dernières forces et créa une armée dans le sud près de l'Afghanistan pour défier celle des Mongols au voisinage de la ville de Parwan en 1221. Chose étonnante, la bataille se conclut par une défaite honteuse pour la force mongole. L'événement entraina la colère de Gengis qui se rendit en personne sur place pour défaire l'armée de Jalâleddin près de l'Indus. Celui-ci s'enfuit vers l'Inde, après sa défaite, et ne revint en Perse que quelques années plus tard pour venger son père et reconquérir ces territoires. Après avoir détruit les derniers centres de résistance, Gengis Khân obtint le contrôle total de la Perse. La prise de la Perse démontra la force et la barbarie des Mongols auxquelles ils eurent recours pour envahir la Russie du Sud et la Pologne, puis l'Austrie, la mer Baltique et l'Allemagne.[23]

La guerre avec les Khorezmiens souleva le problème de la succession, d'autant plus que Gengis Khân n'était pas jeune et qu'il avait quatre fils belliqueux, ayant chacun de nombreux partisans. Après la prise d'Ourguentch par son troisième fils, Ögödei, Gengis lui confia le trône en tant que successeur. Djötchi, quant à lui, ne pardonna jamais ce choix à son père et se retira au nord en refusant de le revoir, même quand il reçut l'ordre de se rendre auprès de lui.[24] Les graines de la discorde étaient semées entre les générations futures. Cette amertume passa à ses fils et à ses petits-fils Batu et Berke Khân de la Horde d'Or qui organisèrent un empire turco-mongol gouverné par les descendants de Djötchi. Plus rebelles que les autres branches de la descendance de Gengis Khân, ceux-ci se retirèrent au nord et prirent le contrôle des steppes russes aux XVIIIe et XIVe siècles.[25] Cette dynastie fut appelée par les Djöitchides eux-mêmes, la Grande Horde. Les Persans et les Arabes appelèrent dès lors



▲ *Cette illustration issue d'un manuscrit persan datant du XIVe siècle représente Gengis Khân et trois de ses fils. Le plus jeune, Tolui, est le père de Möngke et de Hulagou Khân.*

leur territoire le Royaume des Tatars ou Khanat de Kiptchak. Cette séparation déplaisait à Gengis Khân qui la considérait comme un danger menaçant l'hégémonie de son royaume.[26]

En 1224, Jalâleddin revint en Perse après quelques années d'exil. Il emprunta la route de Kermân et se dirigea vers la région de Fârs pendant que son frère cadet Ghiâssoddin était en train de reprendre les territoires iraniens du Khorâssân, Koumesh, Rey et Arâk. Atabak Sa'd, son beau-père, le reçut chaleureusement. Après s'être ravitaillé, il se vit dans l'obligation de se battre contre son frère qui s'était insurgé contre lui. Puis il assiégea Shoushtar et Basra dont le calife s'était refusé à s'allier avec lui contre les Mongols. En 1225, il reprit l'Azerbaïdjan et la région d'Arrân et anéantit la dynastie des Atâbaks. La même année, il attaqua Tabriz, réprima l'insurrection des Géorgiens et réduisit en cendres la ville de Tiflis en 1225.[27]

Il défia finalement l'armée mongole en 1227 à Ispahan, mais ses attaques répétées commencèrent à affaiblir ses troupes. Par conséquent, il rentra de cette bataille les mains vides et le cœur gros.[28] Par la suite, il entra en guerre avec la reine de la Géorgie, le calife abbaside ainsi que les Ismaélites sans aucun but militaire ou stratégique, et se retrouva seul et sans allié face aux Mongols.[29] Il tourmenta tellement les habitants de Tabriz et de Ganjeh qu'ils préférèrent se placer sous la protection de l'empire mongol. Sa mort de la main des vengeurs de son frère, ou d'après certains, par un paysan kurde, fut portée sous silence à tel point que trente années plus tard, dans certaines villes, on le considérait toujours en vie et on parlait encore de sa bravoure et de sa vaillance.[30]

La deuxième conquête mongole fut lancée après la mort de Gengis Khân par son fils et successeur, Ögödei Khân.[31] En 1228, il chargea son général et fidèle ami Tchormaghan Noïon de se rendre de nouveau en Perse afin de conquérir les contrées qui avaient échappé à la mainmise mongole notamment Kabul, le Zabolestân, le Tabarestân, Guilân, Arrân

et l'Azerbaïdjan.[32] Après la mort de Djalâleddin, l'armée mongole se divisa en trois troupes, l'une se dirigeant vers Diyarbakir jusqu'aux frontières de l'Euphrate, l'autre à Bitlis et la dernière vers Marâgheh et Tabriz.[33]

Quarante ans après la prise de la Perse par Gengis Khân et ses fils, Houlagou Khân, petit-fils de Gengis Khân et frère de Kubilai Khân, entra en Iran en 1255 et fonda la dynastie des IlKhânides au XIVe siècle. Cette nouvelle descendance des Mongols se comportait de manière plus "civilisée" au cours des attaques, et faisait preuve de davantage de savoir-faire dans les affaires militaires.[34] Ils avaient tout prévu à l'avance avant de s'engager dans leur campagne militaire, ayant même tracé l'itinéraire exact de leur expédition, réparé les ponts et les passages qu'ils considéraient comme des obstacles à leur avancée. Ils savaient que pour devenir une puissance durable et défaire le califat de Bagdad et les Ismaélites, il leur fallait éviter tout "amateurisme".[35]

Des dégâts irréparables furent commis par les Mongols, mais ce fut surtout le moral et l'esprit des Iraniens qui furent atteints durant cette longue période. Au cours de ces années de cauchemar, un grand nombre de bibliothèques et de centres scientifiques et culturels furent réduits en cendres; beaucoup de grandes villes furent dévastées et entièrement ruinées.

Houlagou Khân fonda officiellement sa dynastie en Perse en 1255 et divisa les territoires conquis entre ses fils et ses gouverneurs. Il confia le Khorâssân et Djibal à son fils aîné et son successeur Abaqa Khân et l'Arrân et l'Azerbaïdjan à Yashmout, son fils cadet. Il confia la gestion du pays à son vizir plénipotentiaire Amir Seifeddin Kharezmi qui assura ce poste jusqu'à sa mort en 1262. Houlagou Khân, quant à lui, s'éteignit à l'âge de 48 ans d'une maladie mortelle près du lac Ourmia en 1264.[36] Sa mort sonna le glas de la longue dynastie des Mongols avant la venue, un siècle plus tard, de Tamerlan.

Des dégâts irréparables furent commis par les Mongols, mais ce fut surtout le moral et l'esprit des Iraniens qui furent atteints durant cette longue période.[37] Au cours de ces années de cauchemar, un grand nombre de bibliothèques et de centres scientifiques et culturels furent réduits en cendres; beaucoup de grandes villes furent dévastées et entièrement ruinées. La vie culturelle et intellectuelle du pays déclina radicalement. Le peuple se désintéressa de son sort et il ne resta plus de place pour l'espoir sur la scène sociale.[38] Par conséquent, un mysticisme du salut se développa par compensation et trouva beaucoup de partisans. Au niveau économique, l'une des raisons les plus évidentes de la stagnation économique de l'Iran fut sans aucun doute la décroissance de la population due aux massacres sans fin des Mongols. Parmi les rares sources qui apportent des renseignements fiables sur ce sujet, on peut citer Djoveyni malgré le fait qu'il ait été l'historien officiel des Moghols. Le carnage mis à part, un grand nombre de personnes furent capturées et envoyées en Mongolie et d'autres moururent de maladie ou de faim. Les Mongols se servaient par ailleurs des civils en tant que boucliers dont la quasi-totalité, exposée aux flèches de l'adversaire, perdait la vie avant que l'armée mongole n'atteigne la ville assiégée.[39]

L'agriculture aussi subit des dégâts irréparables notamment à cause de la

destruction des *qanâts* (systèmes d'irrigation souterraine). Léodo Hartog, historiographe hollandais, note dans son livre *L'Histoire des Mongols* que les Iraniens avaient construit de vastes structures très élaborées à Khârezm à l'aide desquelles ils conduisaient l'eau du fleuve Amou-Daria aux contrées voisines. Ce système sophistiqué de conduite d'eau avait fait de Khârezm l'une des villes les plus développées de la région. Mais les Mongols détruisirent entièrement la ville et il ne resta rien de ce système.[40] Un autre élément responsable de la dégradation spectaculaire de l'agriculture fut la transformation des champs de culture en pâturage pour le bétail des Mongols.[41] Pour être à l'abri des massacres, les paysans quittaient leurs propriétés et suivaient les nomades, ce qui entraîna très tôt la perte des champs agricoles et les ravages de la famine dans le pays.[42]

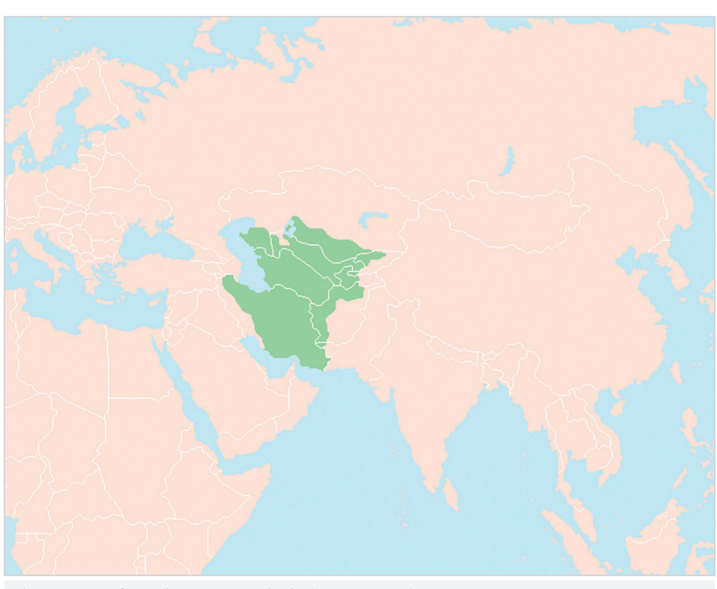
Les Mongols étaient tout à fait conscients de la valeur des artisans et des techniciens iraniens et, avant de perpétrer leurs massacres comme à Neyshâbour, à Samarkand, à Merv et à Gorgandj, ils séparaient d'abord les hommes de métier et les envoyaient en Mongolie. Cela détériora encore plus l'état économique de la Perse en accentuant le manque d'effectifs et de personnes qualifiées.[43]

Quant à la science, elle ne resta pas non plus à l'abri des dangers qui menacèrent tout le pays. Parmi les scientifiques et les hommes de lettres qui en réchappèrent, certains se réfugièrent dans des endroits sûrs notamment en Asie Mineure car ce territoire, dirigé sous les ordres des Seldjoukides de l'ouest, avait toujours résisté à la barbarie mongole. La ville de Mossoul (située en Irak) et ses alentours, étant dirigée par Badreddin Lo'lo, se transforma pour ainsi dire en centre principal des sciences et des savoirs islamiques. Les Atâbaks du Fârs aussi

Les Mongols étaient tout à fait conscients de la valeur des artisans et des techniciens iraniens et, avant de perpétrer leurs massacres comme à Neyshâbour, à Samarkand, à Merv et à Gorgandj, ils séparaient d'abord les hommes de métier et les envoyaient en Mongolie. Cela détériora encore plus l'état économique de la Perse en accentuant le manque d'effectifs et de personnes qualifiées.



▲ *Gengis Khân proclamé Khâghân de tous les Moghols, illustration tirée d'un manuscrit du* Jâme-ol-Tawârikh *datant du XVe siècle*



▲ *Empire des Khwârazm-Shâh (1170-1230)*

La majeure partie de la vallée de l'Indus ainsi que le sous-continent indien devinrent un lieu de refuge sûr pour les Iraniens et la dynastie des Esclaves (ou la dynastie Ilbaride (1206-1290)). Elle défendait les valeurs et la culture iraniennes de toute sa force. Cette initiative marque la première grande immigration des lettrés, des artistes, des poètes, des princes iraniens, etc. de la Mésopotamie vers l'Inde.

parvinrent à créer un territoire relativement calme et accueillirent tous les savants et les philosophes iraniens qui avaient fui le joug mongol.[44] La majeure partie de la vallée de l'Indus ainsi que le sous-continent indien devinrent un lieu de refuge sûr pour les Iraniens et la dynastie des Esclaves (ou la dynastie Ilbaride (1206-1290)). Elle défendait les valeurs et la culture iraniennes de toute sa force. Cette initiative marque la première grande immigration des lettrés, des artistes, des poètes, des princes iraniens, etc. de la Mésopotamie vers l'Inde.[45]

Contrairement à la stagnation voire la régression de tous les aspects de la vie en Perse qu'elle entraîna, la conquête mongole aida au développement des relations commerciales avec d'autres pays conquis notamment la Chine. Gengis Khân était dès le début très favorable à l'établissement de relations commerciales avec la Perse et connaissait bien le potentiel de ce pays en matière de développement économique. L'établissement du pouvoir mongol dans la plupart des territoires de l'Asie Mineure, du Proche Orient et du Moyen Orient consolida la sécurité des routes et en peu de temps, facilita le transport entre tous ces pays, notamment vers la Chine, leur centre de pouvoir, et la Perse. De plus, la politique étrangère des IlKhânides de la Perse, leur savoir-faire et leur sens de la stratégie militaire, contribuèrent au rétablissement des liens avec le Pape et l'Europe en général d'un côté, et avec la Syrie et l'Egypte de l'autre.[46] ■

---

1. Sicker, Martin, *The Islamic World in Ascendancy: From the Arab Conquests to the Siege of Vienna* (Le Monde Islamique en ascension: Depuis les Conquêtes Arabes jusqu'au Siège de Vienne), Praeger Publishers, 2000, p. 105.
2. Saunders, John Joseph, *The History of the Mongol Conquests* (L'Histoire de la Conquête Mongole), University of Pennsylvania Presse, 2001, p. 33.
3. Hildinger, Erik, *Warriors of the Steppe: A Military History of Central Asia, 500 B.C. to A.D. 1700* (Les Guerriers de la Steppe: une Histoire militaire de l'Asie central), Da Capo Press, 6 novembre 2001, p. 111.
4. Ratchnevsky, Paul, *Genghis Khan: His Life and Legacy* (Gengis Khan: Sa vie et son Héritage), Wiley-Blackwell Press, Reprint edition, December 1993, p. 120.
5. Nicolle, David, *The Mongol Warlords* (Les Seigneurs de Guerre Mongols), Brockhampton Press, 2004, p. 132.

6. Soucek, Svatopluk, *A History of Inner Asia* (Une Histoire de l'Asie Centrale), Cambridge University Press, March 2000, pp. 103-117.
7. Hildinger, *op.cit.,* 2001, p. 115.
8. Prawdin, Michael, *The Mongol Empire* (L'Empire Mongol), Transaction Publishers, 2005, pp. 15-17.
9. Ratchnevsky, *op. cit*., 1993, p. 129.
10. Chambers, James, *The Devil's Horsemen* (Les Cavaliers du Diable), BkClubEd edition, septembre 1985, p. 89-93.
11. Warren Chase, Kenneth, *Firearms: a global history to 1700* (Les armes à feu: une histoire globale jusqu'en 1700), Cambridge University Press, 2003, p. 58.
12. Nicolle, David, *op. cit.*, p. 86.
13. Ahmad Hasan Dani, Chahryar Adle, Irfan Habib, *History of Civilizations of Central Asia: Development in contrast: from the 16th to the middle of 19th century* (Histoire des Civilisations de l'Asie Centrale), Vol. 5, UNESCO éd., 2003, p. 474.
14. Saunders, J. J. *op.cit.* P. 37.
15. Morgan, David *The Mongols* (Les Mongols), Wiley-Blackwell, 2e éd., juin 2007, p. 139.
16. Morgan, David*, op. cit.,* p. 233.
17. Man, John, *Genghis Khan: Life, Death, and Resurrection* (Gengis Khan: La vie, la mort, la résurrection), Macmillan, 2007, p. 163.
18. Greene, Robert, *The 33 Strategies of War* (Les 33 stratégies de la guerre), Penguin Books, décembre 2007.
19. Morgan, David*, op. cit.,* p. 234.
20. Nicolle, David, *op. cit*. p. 133.
21. Saunders, J. J., *op.cit.* P. 38.
22. Stubbs, Kim, *Facing the Wrath of Khan* (Affronter la colère de Khan), mai 2006, vol. 23, p. 30.
23. Morgan, David, *op. cit.,* p. 235.
24. Nicolle, David, *op. cit*. p. 133.
25. Dictionnaire de l'Islam, *Religion et civilisation*, Encyclopedia Universalis, p. 360.
26. Bosworth, Clifford, *Historic cities of the Islamic world* (Les villes historiques du monde islamique), Brill, 2007, p. 280; George Jehel (dir.), Edition du Temps, p. 266
27. Eghbbâl-Ashtiâni, Abbâs, *Târikh-e Moghol* (Histoire des Mongols), Enteshârât-e Negâh, 2e éd., Téhéran, 2010, pp. 128-138.
28. Sotoudeh, Hosseingholi, *Naghsh-e Mardom-e Irân dar Modâfe'eh az tahâdjom-e Mogholân* (Le rôle des Iraniens dans la défense de la Perse contre l'invasion mongole), Université de Téhéran, vol. 2, 1974, p. 411.
29. Eghbbâl-Ashtiâni, Abbâs, *op.cit.,* p. 156.
30. -Pârizi, Mohammad-Ebrâhim, "Gereftâriha-ye Ghâem Maghâm dar Kermân va Yazd" ("Les embarras du suppléant du roi à Kerman et à Yazd"), Revue *Yaghmâ*, n° 340, 1976.
31. Zarrinkoub, Abdolhossein, *Rouzegârân*, Sokhan, 12e éd. Téhéran, 2011, p. 524.
32. Eghbbâl-Ashtiâni, Abbâs, *op.cit*. p. 157.
33. Eghbbâl-Ashtiâni, Abbâs, *op.cit.,* pp. 157-160.
34. Aigle, Denise, «Loi mongole *vs* loi islamique. Entre mythe et réalité», dans *Annales Histoire Sciences sociales*, 5/2004, p. 971-996.
35. Zarrinkoub, Abdolhossein, *op.cit*., p. 524.
36. Zarrinkoub, Abdolhossein, *op.cit*., p. 526.
37. Alamdâri, Kâzem, *Cherâ Irân aghab mând va gharb pishraft?* (Pourquoi l'Iran resta à la traîne et l'Occident progressa?), Tosse'eh, 9e éd., Téhéran, 2003.
38. Alamdâri, Kâzem, *op. cit.,* p. 480.
39. Zibâkalâm, Sâdegh, *op.cit.,* p. 153.
40. Zibâkalâm, Sâdegh, *Ma chegouneh mâ shodim?* (Comment sommes-nous devenus nous?), Rozâneh, 12e éd., Téhéran, p. 141.
41. Alamdâri, Kâzem, *op. cit.,* p. 167.
42. Zibâkalâm, Sâdegh, op.cit., p. 148.
43. Zibâkalâm, Sâdegh, *op.cit.,* p. 153.
44. Kassâï, Nourollâh, "Sagozasht-e dâneshmandân va marâkez-e dânesh dar hamleh-ye moghol" ("Histoire des scientifiques et des centres de recherches pendant la conquête mongole"), Revue *Nameh Pajouhesh*, n° 4, 1997, p. 296.
45. Mazhar, Mohammad-Salim, "Fârsi sorâyân-e mohâjer dar doreh-ye salâtin-e mamlouk" ("Les poètes persans immigrants à l'époque des sultans Mamlouks"), Revue *Nâmeh-ye Fârsi*, 1999, n° 13, p. 105.
46. Eghbbâl-Ashtiâni, Abbâs, *op.cit*. p. 569.

Perses et Chinois au temps de l'Empire mongol

Elodie Bernard

Si la guerre mongole est connue pour la terreur qu'elle sema et ses ravages, la *pax mongolica* qui s'instaura pour 150 ans, entre le XIIIème siècle et le XIVème siècle, permit de nombreux échanges et des contacts féconds entre la Chine et l'Iran, territoires tous deux sous le joug des Mongols. Aucune des routes de la soie ne fut dès lors contournée.

Les routes de la soie sous les déferlantes mongoles de Gengis Khân

Les territoires de Perse ont été incorporés à l'Empire mongol à la suite des conquêtes de Gengis Khân[1] et de son petit-fils, Hülegü. Mais avant de connaître la *pax mongolica*, les peuples conquis connurent la guerre mongole qui fut l'une des plus dévastatrices de l'humanité. Les hordes de Gengis Khân guerroyaient à travers toute l'Asie centrale, rassemblant plusieurs tribus nomades et unifiant ainsi la région pour la première fois dans l'histoire.

Les troupes mongoles avaient commencé par conquérir les territoires des Kirghiz du haut Iénissei et des Oïrots du lac Baïkal. Les Tanguts ne voyaient pas d'un bon œil cette alliance avec les Ouïghours. «*Les Tanguts tenaient la partie orientale de la Route de la Soie dont les Ouïghours contrôlaient la partie médiane, celle des oasis, et il était tentant pour ces derniers d'étendre leur influence à l'est.*»[2] Aussi, les troupes de Gengis Khân s'élancèrent vers le sud, en direction des Tanguts du Tibet puis vers l'Etat de Chins.[3] Temüdjin, consacré en 1206 Khân océanique, soit universel, ou Tchinggis Kaghan (traduit en Occident par Gengis Khân), avait pour principale obsession la victoire sur les territoires du sud, en l'occurrence sur la Chine. Pékin fut pris en 1215. La nouvelle se répandit jusqu'en Iran. Selon l'historien Jean-Paul Roux, Gengis Khân ne souhaitait pas porter la guerre à l'ouest. Nouée en 1215, la relation de Gengis Khân avec le Shâh du Khwarezm, Ala al-Din Muhammad (1200-1220), était bonne. Muhammad s'était renseigné sur la puissance montante des Mongols et des ambassades avaient circulé de la Mongolie (depuis laquelle Gengis Khân dirigeait son Empire) au Khwarezm, se soldant en 1218 par un accord sur la libre circulation des marchands à travers l'Eurasie. Mais au cours de cette année-là, le massacre d'une caravane de 600 musulmans mongols à Otrar, à la frontière avec le Khwarezm, changea inopinément la donne. Gengis Khân se vit contraint de déclarer la guerre contre le Shâh Ala al-Din Mohammad à cause de cet affront. La guerre se transforma en une conquête de territoires. Les villes de Boukhârâ et de Samarkand furent enlevées au Shâh des propres mains de Gengis Khân. A la fin de son règne, peu de temps après la victoire sur le Khwarezm, Gengis Khân et son Empire contrôlaient déjà une large partie de l'Asie et en outre la Mongolie, la Chine du nord et la Sogdiane.

La *pax mongolica*: un brassage d'hommes, d'idées et de culture

La guerre fut atroce. Les neuf dixièmes de la population de l'Iran oriental disparurent en un peu plus de deux ans[4]. Pourtant, Gengis Khân s'efforça de reconstruire ce qu'il avait complètement anéanti. Il réussit à gagner les cœurs grâce à son génie politique, malgré toutes les calamités que ses troupes avaient engendrées. Une civilisation remarquable allait être fondée sur une tolérance religieuse, une justice pour tous, un ordre rigoureux et une administration efficace. Cela permit un essor commercial sans précédent ainsi qu'un brassage d'hommes, d'idées et de culture, entre la Chine et l'Iran. Pour éviter les confits intertribaux et la désunion, il avait instauré une discipline commune. Les vols, pillages et adultères étaient interdits en

temps de paix. Cela préservait le commerce, en partie aux mains des Mongols.

Les peuples et tribus vaincus par les hordes mongoles étaient soit exterminés, soit épargnés, mais alors réduits en esclavage ou utilisés dans les premières lignes au cours des batailles suivantes. Certains des grands poètes d'Iran, comme les poètes Saadi et Roumi, fuirent l'invasion des Mongols dont on perçoit encore la furie dans les vers.

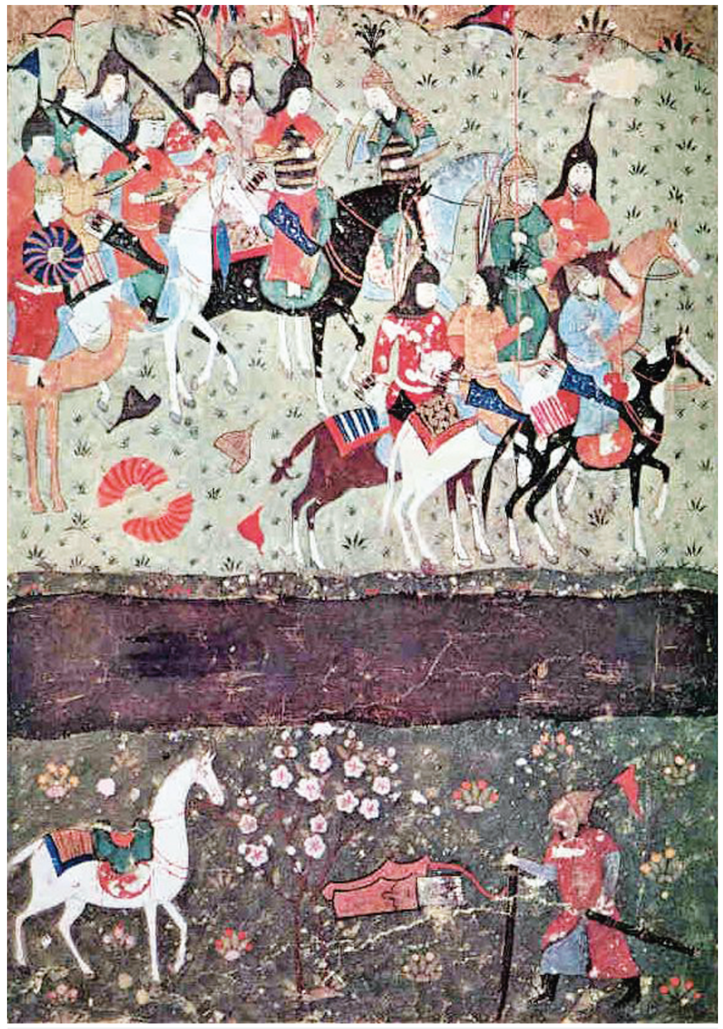
Dans la guerre et le sang
Les Mongols ont détruit le monde, je le sais
Mais la ruine recèle Ton trésor
Quel malheur pourrait l'atteindre?
Le monde s'est brisé tout entier, je le sais
Mais n'es-tu pas l'ami de ceux que la vie a brisés?[5]

Les artisans et les membres du clergé étaient épargnés, ce qui expliqua en partie la continuité de l'activité artistique. Etaient également épargnées les personnes dont le savoir-faire manquait aux Mongols. Ce fut le cas notamment d'ingénieurs civils et militaires kitans, des cadres kitans, en particulier lorsqu'il s'agissait de combattre les Djurchens qui tenaient l'Etat de Chins. Ce fut également le cas de généraux chinois dont le sens stratégique pouvait servir aux commandements des troupes ainsi que des spécialistes chinois de la catapulte, en particulier sous Hülegü. La mobilisation des masses en vue de faire ces guerres et leur utilisation sur des fronts très éloignés de leur lieu d'origine ainsi que les déplacements de population marquèrent l'époque d'un important brassage d'hommes. Les artisans et les

> Une civilisation remarquable allait être fondée sur une tolérance religieuse, une justice pour tous, un ordre rigoureux et une administration efficace. Cela permit un essor commercial sans précédent ainsi qu'un brassage d'hommes, d'idées et de culture, entre la Chine et l'Iran.



▲ *Batailles entre Mongols et Chinois*



▲ *Gengis regarde avec émerveillement le roi Khwârazm-Shâh, Jalâleddin, qui s'apprête à se jeter dans l'Indus pour lui échapper et regrouper ses forces*

travailleurs manuels qualifiés, qui étaient généralement épargnés lors des massacres, furent très largement déportés. Des artisans chinois furent par exemple installés en pays perse. L'influence chinoise sur la peinture se remarqua sur les œuvres de ces artistes. Elle fit évoluer le style «arabe» en introduisant la pivoine, les troncs noueux des arbres, les nuages tourmentés et conduisit la peinture vers ce qui adviendra plus tard la miniature classique de l'Iran. Cette influence s'exerça également sur la céramique.[6]

Les artisans et les travailleurs manuels qualifiés, qui étaient généralement épargnés lors des massacres, furent très largement déportés. Des artisans chinois furent par exemple installés en pays perse. L'influence chinoise sur la peinture se remarqua sur les œuvres de ces artistes.

Les grands administrateurs de l'empire étaient souvent nommés dans des pays qui n'étaient pas ceux dont ils étaient originaires. Gengis Khân laissa à la Perse, après les années de terreur, une administration civile dont la clé fut donc confiée à des hommes étrangers tels que Körgöz, un Ouïghour; Arghun Aka, un Oïrat; Mahmud Yalawatch, gouverneur de Pékin; Ata Malik Djuvaini, gouverneur de Bagdad; Shams al-Din, premier ministre de Hülegü; Sa'ad al-Daula, un médecin juif; Rashid al-Din de Hamadan. Ces hommes permirent la survie et le redressement de l'Iran. Gengis Khân avait lui-même pris à son service Sayyed-e Ajall dont l'origine turque ou perse n'a jamais été confirmée. Sayyed-e Ajall a été l'un des responsables de la diffusion de l'islam en Chine, aux côtés de son fils, Nasser al-Din. Sayyed-e Ajall a été plus tard nommé gouverneur de la province du Yunnan par Khubilaï. Certains de ces grands administrateurs s'assimilaient au lieu où ils résidaient. D'autres, non.

Dans l'extrême orient de l'Empire mongol, les musulmans de Perse et d'Asie centrale étaient utiles, de manière équivalente. On ne faisait pas la différence. Qu'ils soient musulmans ou non, qu'ils soient Perses ou Turcs, les Chinois considéraient tous les gens d'Asie de l'Ouest comme des *hui-hui*, littéralement «des Occidentaux». «*Un texte chinois cite cent soixante-dix-huit*

Occidentaux, Arabes, Persans, Syriaques, Turcs, Khotanais, Koutchéens qui devinrent des lettrés confucéens, des moines bouddhistes et taoïstes, des poètes, des calligraphes, des peintres ou des architectes dans la plus pure tradition chinoise.»[7]

Un flot d'aventuriers, de missionnaires, de diplomates, de marchands empruntèrent les voies de communication d'Eurasie, en définitive pacifiée par la *pax mongolica*, et aménagée avec des postes de surveillance, des relais chevaux, une hôtellerie, des ponts, des bornes militaires, une batellerie. Tous ces voyages furent de surcroît facilités par la suppression des barrières douanières.

A la succession du trône de Gengis Khân

A la mort de Gengis Khân, ce fut son fils aîné Tolui qui accéda au pouvoir. Les alliances entre les dominateurs de l'est et les dominateurs de l'ouest nécessitaient des voyages fréquents de par et d'autre de l'empire, entre Chine et Perse. Ces voyages pouvaient avoir lieu ou s'effectuaient par l'intermédiaire de personnes et de relais (postaux ou autres). Le plus connu ayant été Bayan de la tribu du Barin, envoyé par Hülegü à Khubilaï. Lorsque son fils aîné Möngke arriva au pouvoir (1251-1259), l'Empire mongol était alors divisé en quatre nations, *ulus*: les khanats de Chine (Yuan), d'Asie centrale (Djaghataï), de Russie (Horde d'Or ou Kiptchak) et d'Iran (IlKhâns). Un secrétariat mobile avait été installé dans la région de l'Amou Darya. Son frère cadet, Hülegü, le représentait dans l'ouest de l'Empire. Hülegü fut nommé vice-roi d'Iran en 1253. Une fois Möngke disparu en 1259, Khubilaï (4ème fils de Tolui) arriva au pouvoir suprême. Alors que Gengis Khân dirigeait son empire depuis le Karakorum de Mongolie, son petit-fils Khubilaï Khân installa son trône à Xian, en Chine, à son accession au pouvoir en 1260.

Ce fut depuis l'Ouest de l'empire que Hülegü prit l'avantage sur ses frères, Khubilaï et Arig Böke. En dissolvant l'empire en khanats, Hülegü pu ainsi faire valoir sa place d'égal à Khubilaï, dans la direction des autres branches de la famille impériale. Empereur chinois de la dynastie mongole des Yuans, Khubilaï voyait en Hülegü «le prince des régions de l'Ouest». Hülegü et ses successeurs prirent le titre de «*il-khân*» (littéralement, Khân subordonné), ce qui eut pour but de maintenir l'autorité symbolique du grand Khân dans l'Ouest asiatique. Un diplôme confirmant le titre et la position était envoyé à chaque nouveau il-khânid. Ce titre ne portait donc pas atteinte aux relations entre le grand Khân et les *il-khân*; ces derniers continuaient de percevoir le partage des revenus et de la production de Chine. Hülegü prit Bagdad en 1258, renversa la dynastie des Abbassides, fondateur de la dynastie des IlKhânides de Perse. Les Khagan conférèrent le titre de chancelier (*Cingsang* ou *cheng-xiang*) à beaucoup d'émirs de Perse, comme Buqa, Coban et Abu Said, afin de maintenir l'illusion d'une subordination des *il-khânid* jusqu'à la fin des Yuans (1280-1368).

Pendant toutes les années sous le règne des Mongols, les envoyés entre la Perse et la Chine furent nombreux. Déjà, Ögödei, troisième fils de Gengis Khân, entretenait de bonnes relations avec les musulmans des trois khanats de l'Asie occidentale et centrale. Jean-Paul Roux rapporte: «*Un jour, alors que des acteurs chinois jouaient une farce au cours de laquelle un vieil Iranien était tiré par les cheveux, le kaghan avait fait arrêter la représentation: «Les Iraniens, avait-il dit aux acteurs, valent mieux que vous, car ils ont beaucoup d'esclaves chinois et je n'ai jamais vu un Persan au service d'un Chinois.*»[8] Mais malgré cette apparence de bonnes relations, des tensions sourdes naquirent en raison des oppositions fondamentales que pouvait présenter le *yasak*, loi mongole inspirée du chamanisme, avec la charia, la loi musulmane. ■

---

1. Gengis Khân (1155/1162 – 1227)
2. Roux, Jean-Paul, *L'Asie centrale*, Fayard, Paris, 1997, p. 300.
3. Pour plus de détails, voir le chapitre «Les Mongols», in Chaliand, Gérard, *Les empires nomades*, éditions tempus, Paris, réédition 2006, pp. 124-125.
4. Ata Malik Djuvaini, cité par Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*.
5. Ghazal n°1327 - Roumi
6. Roux, Jean-Paul, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, Fayard, Paris, 1997, p. 359.
7. Roux, Jean-Paul, *L'Asie centrale*, Fayard, Paris, 1997, p. 137.
8. Roux, Jean-Paul, *L'Asie centrale*, p. 323.

Tactiques, doctrines militaires et armes mongoles utilisées contre l'empire des Khorezmiens

Dr. Manouchehr Moshtagh Khorasani

1. Introduction

Les armes, les compétences militaires et la composition ethnique d'une armée dépendent non seulement des conditions économiques, géographiques et humaines, mais aussi de la structure politique de la société, de la richesse et de la perception de la guerre au cœur de la population. Par exemple, les tactiques et techniques militaires d'une civilisation sédentaire sont très différentes de celles d'une civilisation itinérante (non sédentaire). Une civilisation itinérante tend à préférer la cavalerie légère, armée d'arc composite, et à utiliser des attaques à distance ainsi que des tactiques de guérilla. Ces techniques et tactiques militaires sont conformes à la composition sociale, tandis que les civilisations sédentaires préfèrent l'infanterie lourde, recourant à des tactiques et techniques de guerre mises en place par des soldats de différents groupes ethniques. D'autres facteurs influençant la nature de la guerre sont la proximité des montagnes, des plateaux, de la mer ou d'une rivière, l'existence de mines naturelles, la taille de la population, l'espace géographique, la possibilité d'obtenir des armes peu coûteuses, les qualités de commandement et le talent d'organisation.[1] La conquête de l'Iran au cours de la période d'Alâeddin Mohammad II par les Mongols constitue un exemple classique d'une confrontation militaire entre une civilisation sédentaire et une civilisation non sédentaire.

2. Le contexte historique

Les Shâhs khorezmiens ont régné sur le Khorezm (au nord-ouest de la Transoxiane), l'est et le centre de l'Iran et l'Afghanistan actuel de la fin du XIe siècle jusqu'au début du XIIIe siècle. Ils furent d'abord gouverneurs provinciaux de l'empire de Seldjouk, pour devenir plus tard une dynastie indépendante. En 1219, Gengis Khân envahit le royaume de Khwarezm[2] pour le vaincre en 1220. Malgré la taille de son empire, le Shâh de Khwarezm Alâeddin Mohammad II (le père de Jalâleddin) ne put fournir une résistance suffisante contre Gengis Khân. Alâeddin Mohammad II dut fuir vers l'ouest et mourut plus tard en exil sur une île de la mer Caspienne. Son fils Jalâleddin, en mesure de résister militairement, peu ou prou, contre les Mongols, réussit en même temps à remporter la victoire dans plusieurs batailles contre les contingents de l'armée mongole mais pas contre Gengis Khân lui-même.[3]

L'attaque militaire de l'armée de Gengis Khân fut très brutale. Il existe de nombreux documents rapportant le nombre de soldats mongols qui envahirent l'Iran. Cependant, la majorité semble être exagérée. Dans une publication antérieure, Desmond Martin (1943, p. 43) critique déjà le fait que l'armée de Gengis Khân ait attaqué la Perse de Khwarazm avec 700 000 soldats et soutient qu'une analyse plus attentive des documents historiques révèle que les triomphes mongols reposaient plus sur une organisation, une discipline et un parfait commandement que sur le grand nombre de soldats. Cela signifie que l'armée mongole avait des compétences stratégiques et tactiques remarquables.[4] Un contemporain de l'invasion mongole en Europe centrale explique qu' "*Il n'y a personne au monde qui réussisse comme les Mongols, de par leur habilité dans l'art de la guerre, à vaincre un adversaire sur terrain libre.*"[5] Desmond Martin (1943, p. 43) estime

que Gengis Khân marcha contre la dynastie Jin en 1211 avec une armée de 110 000 soldats (un sixième de la force militaire chinoise). En 1219, Gengis attaqua la Perse de Khwarezm avec une armée de 150 000 soldats contre une armée de 300 000 soldats de Khwarezm.[6] Mais la résistance khwarezmite contre les forces mongoles fut féroce.[7] L'historien iranien du XIIIe siècle, Joveyni, décrit comment l'armée de Gengis Khân accula les troupes de Jalâleddin sur les rives de l'Indus: face à la défaite imminente, Jalâleddin ordonna à ses troupes de jeter tous ses trésors dans le fleuve en furie. Puis il plongea lui-même dans le fleuve et s'échappa. Gengis Khân, s'étonnant de son audace, ordonna à ses soldats d'arrêter la poursuite et dit à ses fils: "*Un père doit avoir un tel fils*."[8]

Néanmoins, il est important de noter que les Mongols ne furent pas les premiers ni les seuls à utiliser le tir à l'arc à cheval, la technique de flèche du Parthe et l'équitation sur la steppe. Différentes civilisations utilisaient déjà ces techniques, comme les Parthes. En outre, les Parthes et les Scythes utilisaient déjà les méthodes d'évasion et d'encerclement avant les Mongols. L'armée mongole était typique pour sa résistance.[9] Se basant sur le livre *Jâme' al-Tavârikh* de Rashideddin Fazlollâh Hamedâni, (1995/1374), Smith (1975, p. 273) affirme que le nombre de soldats mongols recensés à la suite de la réunification mongole en 1206 était de 95 000 ou 96 000 plus un *tumen* (dix mille) gardes, ce qui faisait 105 000 à 106 000 soldats. Après la victoire de Jochi sur divers "peuples de la forêt" en 1207, 20 000 soldats de ces peuples vaincus comme les Oyirads, Kirghizes et autres tribus se joignirent aux Mongols. Par la suite, avant le début de la campagne dans le nord de la Chine en 1211, le nombre total de soldats réguliers, de gardes de

Les triomphes mongols reposaient plus sur une organisation, une discipline et un parfait commandement que sur le grand nombre de soldats. Cela signifie que l'armée mongole avait des compétences stratégiques et tactiques remarquables.



▲ *Scène d'un manuscrit de* Jâme' al-Tavârikh *(L'histoire complète) de 1596 montrant les archers mongols et khawarezms tirant les uns sur les autres (avec l'autorisation du Musée du Palais du Golestân).*



▲ *Miniature de "La bataille de Bahrâm avec l'armée de l'ennemi" d'après le manuscrit du* Shâhnâmeh *du VIIIème siècle de l'Hégire (XIVe siècle) montrant l'application de la technique* shamshir bar pas-e gardan zadan *(frapper l'arrière du cou avec le sabre). A noter que les guerriers portent une armure mongole typique (avec l'autorisation du Musée Rezâ Abbâssi).*

Khân et des soldats de la famille s'élevèrent à 134 500.[10] Dans *Jâme' al-Tavârikh,* Rashideddin Fazlollâh Hamedâni estime le nombre des soldats mongols au moment de la mort de Gengis Khân à 129 000.[11]

Les Mongols commençaient à recueillir autant d'informations que possible sur l'ennemi avant la bataille. Les espions et éclaireurs recueillaient des informations sur les points faibles de défense de leurs adversaires, spécialement sur la rivalité entre les alliés qui pouvait être utile par la suite, ainsi que sur les routes, les prairies, et les conditions météorologiques.

Cependant, Smith (1943, p. 274) met l'accent sur le fait qu'il s'agissait du nombre de soldats durant la période précédant le début de l'expansion impériale. Malgré le fait que les forces mongoles étaient dépassées en nombre par leurs adversaires, il ne faut pas oublier que les Mongols recevaient des renforts turc, toungouz, tibétains et dans une certaine mesure même des troupes russes, géorgiennes et chinoises.[12]

3. La stratégie de combat et l'état d'esprit mongol

La stratégie de combat et l'état d'esprit mongol comprenaient les facteurs suivants:

3.1 La guerre psychologique: Les Mongols exagéraient leurs propres victoires pour démoraliser les adversaires avant et pendant la bataille (la propagande). Les Mongols commençaient à recueillir autant d'informations que possible sur l'ennemi avant la bataille. Les espions et éclaireurs recueillaient des informations sur les points faibles de défense de leurs adversaires, spécialement sur la rivalité entre les alliés qui pouvait être utile par la suite, ainsi que sur les routes, les prairies, et les conditions météorologiques. En même temps, ils informaient la population pauvre sur la libération qu'ils allaient apporter, et la population riche sur la facilité du

commerce qu'entraînerait leur victoire, mais ils exagéraient avant tout au sujet du nombre de leurs propres troupes, leur cruauté et leurs massacres.[13]

3.2 La philosophie de la guerre: Un autre facteur stratégique important pour le succès des Mongols était leur philosophie de la guerre impliquant les aspects suivants: a) ne jamais perdre de vue l'objectif global dans la bataille (l'objectif étant de gagner une guerre et non uniquement une bataille), b) utiliser une discipline de fer avec une pratique constante de la chasse, c) battre l'adversaire avec une mobilité constante, d) utiliser la force contre la faiblesse au combat, e) survivre (contrairement à d'autres cultures, les Mongols n'avaient pas de troupes suicidaires et évitaient les combats individuels), e) la position des commandants mongols qui se plaçaient toujours entre leurs armées pour combattre à leur côté (cependant, les généraux étaient placés à l'extérieur du champ de bataille pour diriger les soldats) et f) les Mongols ont toujours choisi le lieu de bataille avec leurs adversaires.

3.3 Les tactiques de la guerre:

a) Le rôle des éclaireurs: Les éclaireurs, qui étaient des archers à chevaux légers, représentaient les premiers soldats mongols entrant en contact avec les adversaires et testant la puissance et la réaction de l'ennemi à tirer des flèches. Si les corps principaux de l'ennemi étaient faibles et peu nombreux, les éclaireurs pouvaient les vaincre. Sinon, les éclaireurs se retiraient.[14] Les archers à chevaux-légers représentaient les forces d'avant-garde mongoles, qui tuaient à distance leurs ennemis par les flèches et qui étaient suivies par les lanciers lourds à cheval qui pénétraient les rangs ennemis et tuaient les survivants.

b) Séparer les adversaires dans les groupes et les vaincre: Pour atteindre cet objectif, les forces mongoles essayaient d'étendre leur front militaire aussi loin que possible, et d'attaquer leurs adversaires avec plusieurs groupes d'archers à chevaux-légers.[15]

La conquête de l'Iran au cours de la période d'Alâeddin Mohammad II par les Mongols constitue un exemple classique d'une confrontation militaire entre une civilisation sédentaire et une civilisation non sédentaire.

c) Utiliser les attaques par vagues: Pour ce faire, les Mongols commençaient leurs différentes attaques l'une après l'autre telles des vagues. Pour atteindre cet objectif, ils mettaient en place une formation militaire de cinq rangs dont chacun était séparé par de larges intervalles. Les deux premiers rangs étaient composés par la cavalerie lourde, armée de lances et de sabres et montée



▲ *Miniature du* Shâhnâmeh-ye Bâysonghori *montrant deux guerriers portant une armure lamellaire (datée de 833 de l'Hégire écrit par Ja'far Tabrizi Bâysonghori) (avec l'autorisation du Musée du Palais du Golestân).*

sur des chevaux cuirassés. Les trois rangs suivants étaient composés par la cavalerie légère armée d'arcs composites et de javelots, et portant des armures plus légères. Quand la bataille commençait, les archers à chevaux légers avançaient à travers les écarts dans la cavalerie lourde en tirant leurs flèches et en jetant leurs javelots[16];

d) Attaquer avec la stratégie à trois broches (attaquer à la fois au milieu et par les flancs; formation à trois broches): Après l'attaque précédente, les ailes de la cavalerie légère commençaient à encercler les adversaires pour les attaquer au niveau du flanc.

L'une des caractéristiques les plus impressionnantes de la guerre de siège menée par les Mongols était le savoir-faire de leurs unités de siège notamment dans l'exploitation de la topographie et des milieux naturels autour d'une ville assiégée. Les Mongols détournaient les rivières, construisaient des barrages, des remparts de boue ou des murs de briques afin d'isoler la ville et de la couper de son environnement.

e) Attaquer tous les côtés de l'armée ennemie simultanément de sorte que les unités ennemies ne puissent s'aider entre elles: Cette tactique comprenait les attaques sur les côtés et à l'arrière. Cette tactique est également connue sous le nom de *tulughma* [17]. En ayant recours à cette tactique, les forces mongoles attaquaient sans cesse par petites escarmouches à des angles différents.

f) Avancer et battre en retraite pour tendre une embuscade: Les archers à chevaux-légers mongols feignaient la panique en plein milieu de la bataille pour entraîner l'ennemi dans une chasse mortelle.[18] Cela signifiait que quand la cavalerie légère entrait en contact avec l'ennemi et que celle-ci était repoussée par la détermination de l'adversaire, elle se retirait tranquillement tout en continuant à tirer avec des flèches.[19]

g) Concentrer la cavalerie lourde sur un point d'attaque et puis étaler les forces (formation de coin): Après que l'ennemi ait été affaibli par les flèches des arcs (puissance de feu), les tactiques de choc et la mobilité de la cavalerie légère mongole, la cavalerie lourde commençait à attaquer avec les lances pour finalement tuer le reste des troupes ennemies.

h) Utiliser les armes de siège pour attaquer les fortifications: Initialement, le talon d'Achille des Mongols était la conquête des fortifications et des villes fortifiées, et ce car les troupes mongoles préféraient la guerre à champ ouvert. Mais avec l'aide d'ingénieurs chinois et musulmans et leurs engins de siège, les Mongols ont finalement appris à attaquer les fortifications.[20] L'une des caractéristiques les plus impressionnantes de la guerre de siège menée par les Mongols était le savoir-faire de leurs unités de siège notamment dans l'exploitation de la topographie et des milieux naturels autour d'une ville assiégée. Les Mongols détournaient les rivières, construisaient des barrages, des remparts de boue ou des murs de briques afin d'isoler la ville et de la couper de son environnement.[21]

4. Les armes et armures de l'armée mongole

Sous leur armure, les guerriers mongols préféraient utiliser des sous-vêtements en soie chinoise. La raison était que cette étoffe pouvait arrêter les

tirs de flèches ennemis tirés à une longue distance. La soie étant une matière résistante, les flèches pénétrant l'armure ne pouvaient pas transpercer la soie, et si d'une manière quelconque une flèche avait pénétré la peau humaine, la soie pouvait rester intacte. De cette façon, on pouvait retirer la flèche de la plaie en tournant la soie. Par dessus les sous-vêtements de soie, les guerriers portaient les vêtements mongols typiques: un manteau lourd fixé par une ceinture de cuir.

L'armée mongole était répartie en cavalerie lourde et cavalerie légère. Chaque membre de la cavalerie lourde mongole portait une longue lance avec un crochet attaché à la tête de lance pour desseller l'ennemi. Parfois, il portait une hache ou une masse.[22] Ziegler et Hogh (2005, p. 60) soutiennent que la lance de cavalerie lourde mongole faisait quatre mètres de long et que les membres de la cavalerie lourde portaient non seulement un sabre, mais aussi une hache. La cavalerie légère portait un sabre légèrement courbé ou une épée courte ainsi que deux à trois javelots.[23] Dans le catalogue *Dschingis Khan und seine Erben: Das Weltreich der Mongolen* (2005, p. 83, cat. 56), on peut voir un sabre mongol de la cavalerie. Ce sabre date du XIe siècle et vient d'Arcatdel, dans la province de Bajanchongor. Il est légèrement courbé et mesure 93 cm de long. La poignée du sabre est en bois. La lame a un tranchant mais près de la pointe, la lame a une partie à double tranchant. Le fourreau est en bois et composé de deux parties initialement recouvertes de cuir. Chaque soldat menait trois chevaux. Grâce à la viande séchée que la cavalerie mongole portait dans des vessies de vache, les guerriers mongols pouvaient se nourrir pendant des semaines.[24]



▲ *Miniature du* Shâhnâmeh-ye Shâh Tahmâsp *de la période safávide montrant les guerriers portant une armure de mailles.*

Chaque guerrier mongol de la cavalerie légère portait deux versions de l'arc composite mongol: une version légère pour le tir à l'arc à cheval, et une version lourde pour l'utilisation sur de longues distances.[25] L'arc composite était l'arme principale des guerriers mongols.[26] En comparaison avec les autres arcs composites traditionnels, l'arc composite mongol était de taille plus petite que l'arc long européen avec ses doubles courbures. On fabriquait l'arc composite avec plusieurs éléments étroitement associés pour former l'âme en bois contrecollée de tendon au dos et de corne sur sa face interne. On utilisait la souplesse de branches recourbées, légères et courtes, dans lesquelles beaucoup d'énergie

> Chaque membre de la cavalerie lourde mongole portait une longue lance avec un crochet attaché à la tête de lance pour desseller l'ennemi.

pouvait s'accumuler lorsque l'arc était tendu. La forme de l'arc composite détendu était semblable à un C fermé.

Les guerriers mongols étaient maîtres dans l'art de la cavalerie et du tir à l'arc, mais aussi dans celui de la fausse retraite. Les guerriers mongols simulaient la retraite à un moment critique de la bataille et lorsque leurs adversaires les suivaient, les Mongols se retournaient pour les noyer sous une pluie de flèches.



▲ *Cette miniature intitulée "Shideh, le fils de Afrâsiyab, est tué par Keykhosrow" issue du manuscrit* Shâhnâmeh-ye Bâysonqori *montre un guerrier iranien avec un sabre ayant une légère courbure*

Les doubles courbures servaient à conférer plus de force à l'arc composite en comparaison aux branches droites. Elles réduisaient également la taille de l'arc et permettaient un transport aisé. Les deux branches étaient fixées sur la poignée de l'arc composite et étaient séparées l'une de l'autre par une jonction. Ensuite, par le même procédé, chacune des branches recevait son levier. L'âme était ensuite assemblée et séchée. C'est la raison pour laquelle ce type d'arc était appelé arc composite. On peut voir dans le catalogue *Dschingis Khan und seine Erben: Das Weltreich der Mongolen* (2005, p. 83, cat. 567), un arc composite mongol. L'arc date du XIe siècle et provient d'Arcatdel, dans la province de Bajanchongor. Il est fait de bois, de tendons et de corne. Les guerriers mongols étaient maîtres dans l'art de la cavalerie et du tir à l'arc, mais aussi dans celui de la fausse retraite. Les guerriers mongols simulaient la retraite à un moment critique de la bataille et lorsque leurs adversaires les suivaient, les Mongols se retournaient pour les noyer sous une pluie de flèches.

Chaque guerrier mongol de la cavalerie légère portait un carquois rempli de différents types de flèches. Pour tirer à longue distance, les archers mongols utilisaient des flèches légères avec des petites pointes de flèches. Grâce à cette méthode, il était possible de percer l'armure de l'ennemi. Sur courte distance, ils utilisaient des flèches plus longues avec de grandes pointes de flèches.[27] Chaque carquois contenait 30 flèches.[28] Pour durcir leurs pointes de flèches, les guerriers mongols chauffaient celles-ci à blanc et les trempaient ensuite dans de l'eau salée.

Les manuscrits de l'époque réfèrent à

l'existence de trois types d'armures utilisées par les guerriers mongols: a) en cuir, b) à écailles de fer et c) en maille. Pour faire une armure en cuir, on attachait diverses pièces de cuir, auparavant bouillies pour être plus souples et qui étaient réunies pour ensuite former une armure dure et flexible. Pour imperméabiliser les différentes sections de cuir, on les recouvrait d'une laque brute faite de goudron. John Plano de Carpini explique que les Mongols avaient une armure en fer qui se composait de minces plaques de métal. Chaque plaque avait une largeur de la taille d'un doigt et une longueur de la taille d'une main. On attachait ensemble une série de plaques par des lanières de cuir pour faire une armure lamellaire.[29] Friar William[30] (environ 1254) décrit qu'il vit deux guerriers mongols qui portaient des hauberts en maille, et les cavaliers lui dirent qu'ils les avaient eus à Kubetschkis dans le Caucase. William explique également qu'il vit l'armure faite de plaques de fer et le casque de fer d'origine persane.[31] Cela montre que l'armure typique des guerriers mongols était une armure lamellaire. Cependant, grâce au commerce les guerriers mongols obtenaient également d'autres types d'armures. William et Vincent de Beauvais (vers 1184-1194-1264)[32] affirment ainsi que seuls les guerriers importants portaient une armure, et Vincent de Beauvais estime qu'un guerrier mongol sur dix portait une armure.[33]

La cavalerie lourde mongole portait sur son manteau l'armure lamellaire asiatique composée de petites écailles de fer ou de cuir. Celles-ci étaient percées de trous et cousues avec des lanières de cuir. Les guerriers mongols portaient des bottes de cuir lourdes. Ils portaient également des boucliers de cuir plus légers cependant très résistants. De plus, les boucliers étaient laqués pour les rendre plus résistants à la pénétration de flèches et d'armes blanches. Les chevaux mongols étaient également protégés par une armure de cuir et d'écailles de fer. Pendant l'hiver, les guerriers mongols portaient plusieurs couches de laine sur le corps. Ils utilisaient un casque pour protéger leur tête. La partie supérieure du casque mongol était en métal et les parties couvrant les oreilles et le cou étaient en cuir durci. Les Mongols protégeaient leurs jambes avec des pièces de fer se chevauchant et semblables à des écailles de poisson.



▲ *Cette miniature d'un artiste inconnu montre un costume mongol typique ainsi qu'un arc composite.*

De plus, chaque guerrier portait une pierre à aiguiser pour aiguiser les armes blanches, un couteau, un lasso, un poinçon, ainsi que du fil et une aiguille pour réparer l'équipement.[34] Avec l'aide de la technologie et des ingénieurs chinois et musulmans, l'armée mongole utilisait

Au cours de la période ghaznavide, la formation militaire était constituée de telle sorte que des éléphants marchaient devant les rangs de l'armée suivie par l'infanterie.

différents types de catapultes, balistes, trébuchets et lanceurs de pierres.



▲ *Cette miniature issue du manuscrit* Shâhnâmeh-ye Bâysonqori *montre les archers avec un arc composite et une armure lamellaire.*

5. Les armes et armures de l'armée des Khorezmiens

L'armée des Khorezmiens utilisait différents types d'armes et combinait les tactiques de la cavalerie des guerriers de la steppe avec les formations de l'armée de terre lourde du Moyen Orient comme l'utilisation des éléphants de guerre.[35] Utiliser les éléphants dans un champ de bataille faisait partie de la tradition militaire des Ghaznévides qui avaient emprunté cette tactique aux Hindous. Néanmoins, en raison des différentes conditions climatiques et de l'absence d'un consensus militaire, les éléphants utilisés comme arme lourde ne furent pas très efficaces au cours de la période des Ghaznévides.[36] Ce fut aussi le cas durant la période des Khorezmiens. Lors de la défense de Samarkand contre les forces mongoles, un groupe de soldats Khorezmiens sortit de la ville avec des éléphants. Mais les Mongols répondirent avec la cavalerie légère en se retirant tout en tirant des flèches. Juvayni décrit l'opération comme un jeu d'échecs: "*Alors que le chemin du combat se fermait et que les deux parties s'empêtraient sur l'échiquier de la guerre et que les chevaliers vaillants n'étaient plus en mesure de manœuvrer leurs chevaux sur la plaine, ils apportèrent leurs éléphants. Mais les Mongols ne leur avaient pas tourné le dos. Au contraire, avec leurs flèches, ils libérèrent ceux qui étaient tenus en échec par les éléphants et brisèrent les rangs de l'infanterie, et ce alors que les éléphants blessés devenus aussi utiles que des pions tournaient et brisaient beaucoup de monde sous leurs pieds.*"[37]

Au cours de la période ghaznavide, la formation militaire était constituée de telle sorte que des éléphants marchaient

devant les rangs de l'armée suivie par l'infanterie.[38] Les soldats de l'infanterie étaient armés de grands boucliers avec lesquels ils formaient un mur et empêchaient la cavalerie de l'ennemi d'avancer. Ils étaient suivis par les archers. Le rang suivant était composé de la cavalerie et des soldats montés sur des chameaux. De façon similaire à la formation militaire des Ghaznavides et selon la tradition militaire iranienne, l'armée des Khorezmiens était composée d'un centre (le cœur), d'un flanc droit et d'un flanc gauche. Le sultan et le commandant de l'armée étaient placés au milieu. Un ou deux éléphants étaient positionnés sur chaque flanc.[39] Les éclaireurs étaient positionnés sur les quatre côtés. Cepenant, contre les tactiques des guerriers de la steppe, ce genre de formation était inefficace.

Les guerriers khorezmiens utilisaient un type d'épée qui s'appelait *tigh* [littéralement "lame"] ou *shamshir* [terme général désignant une "épée" en persan], qui très probablement n'était pas courbée. D'un autre côté, les guerriers Khorezmiens utilisaient une arme qui s'appelait *qalâtchuri* et était utilisée par les Turcs. Le *qalâtchuri* était plus long que le *shamshir* et plus courbé (*kaj*). A cheval, il causait des coupes plus profondes et coupait mieux grâce à sa courbure. Si la lance se cassait, on pouvait utiliser le *qalâtchuri* comme un *tigh* (épée) ou un *neyzeh* (lance). Les épées étaient faites d'acier Damas et étaient appelées *shamshir-e gowhardâr*. On fabriquait des lames en acier Damas de Perse ou d'Inde de différents modèles comme *rowhinâ*, *surmân*, *tarâvateh*, *turmân* et *bâkheri*. Les épées indiennes étaient connues sous les noms de *tigh-e hendi* (épée indienne) ou *tigh-e kashmiri* (épée du Kashmir). Un autre type d'épée portait le nom de *rumi* (épée anatolienne ou byzantine), d'autres épées fabriquées dans le Turkestan étaient appelées *tigh-e tchini* (épée de Turkestan) ou *tigh-e yamâni* (épée yéménite). On utilisait les épées courtes connues sous le nom *shamshir-e kutâh*.[40] Pour voir un sabre iranien avec une légère courbure du XIIIe au XIVe siècle consulter Komaroff et Carboni (2002, p. 13, fig. 7, cat. 136).

La cavalerie et l'infanterie utilisaient les lances appelées *neyzeh* et la tête de lance appelée *senân*. La cavalerie utilisait aussi un type de lance de jet connue sous le nom de *shel*. Les Khorezmiens utilisaient également l'arc composite connu sous le nom de *kamân* fabriqué avec plusieurs éléments étroitement associés pour former l'âme en bois contrecollée de tendon au dos et de corne sur sa face interne. Les archers utilisaient une bague d'archer pour protéger leur pouce connu sous le nom de *angoshtvâneh*. Les guerriers utilisaient différents types de flèches comme *tir-e âmâj* (flèche pour atteindre la cible), *tir-e baqaltâq* (flèche contre l'armure de cheval, armure de côté), *tir-e bargostovân* (flèche pour percer l'armure), *tir-e gerân* (flèche lourde), *tir-e hesâr* (flèche utilisée contre les défenseurs d'une fortification), *tir-e kelk* (un type de flèche composée

> Chaque guerrier portait une pierre à aiguiser pour aiguiser les armes blanches, un couteau, un lasso, un poinçon, ainsi que du fil et une aiguille pour réparer l'équipement. Avec l'aide de la technologie et des ingénieurs chinois et musulmans, l'armée mongole utilisait différents types de catapultes, balistes, trébuchets et lanceurs de pierres.

de canne), *tir-e nâvak* (guide flèche), *tir-e khaftân* (flèche pour percer le gambison porté sous les armures), et *tir-e zereh* (flèche pour pénétrer la maille). Les guerriers protégeaient leurs têtes avec un casque de métal et une coiffe de mailles connus sur le nom de *khud*. Les guerriers protégeaient leur corps avec une cotte de mailles (*zereh*) ou des cuirasses (*joshan*) ou une combinaison des deux. Pour protéger leurs jambes, les guerriers utilisaient une jambière (*rânin*) et pour protéger leurs avant-bras, ils avaient recours à une pièce d'armure conue sous le nom de *sâedin*. On protégeait les chevaux avec une armure de cuir recouverte de plaques d'acier ou de fer connue sous le nom de *bargostovân*. On utilisait différents types de boucliers pour protéger le corps et la tête. Ces boucliers

Contrairement à la croyance populaire, le succès des Mongols ne reposait pas sur le grand nombre de leurs soldats. En 1219, Gengis Khân affronta la Perse de Khwarezm avec une armée de 150 000 soldats contre une armée de 300 000 soldats de Khwarezm.

étaient normalement en cuir et ronds (*separ-e gerdeh*). Certains boucliers en cuir étaient faits de cuir de rhinocéros, particulièrement résistant. D'autres boucliers étaient fabriqués en bois connus sous le nom de *separ-e tchubi* et parfois en bois de peuplier connus sous le nom de *separ-e khadang*. Les boucliers grands et larges étaient connus sous le nom de *separ-e farrâkh*. Un large bouclier de lancier était appelé *separ-e neyzeh*.

Le haut des remparts était protégé par des planches de bois lourdes appelées *takhteh-ye gerân.* Pour défendre les fortifications, on jetait de l'huile brûlante appelée *roqan-e jushideh* et de lourdes pierres connues appelées *sang-e gerân* sur la tête des soldats ennemis qui escaladaient les murs des fortifications. Les guerriers utilisaient aussi un marteau-piolet connu sous le nom de *nâtchakh* ou une hache appelée *tabar*. L'armée avait aussi recours à des frondeurs qui utilisaient pour lancer les pierres des frondes appelées *falâkhon*.[41]

6. Conclusion

Comme cet article l'a montré, contrairement à la croyance populaire, le succès des Mongols ne reposait pas sur le grand nombre de leurs soldats. En 1219, Gengis Khân affronta la Perse de Khwarezm avec une armée de 150 000 soldats contre une armée de 300 000 soldats de Khwarezm. De plus, le génie de Gengis Khân dans l'art de mener une guerre joua un grand rôle. La Perse de Khwarezm était divisée à cause de querelles au sein des différents commandements. Avant de s'engager dans toute bataille, les Mongols avaient recours à de la propagande pour effrayer les populations. La formation militaire rigide de Khwarezm, avec des éléphants positionnés devant les soldats construisant un mur de boucliers, ne constituait pas un avantage contre la cavalerie mongole composée d'une cavalerie légère et d'une cavalerie lourde. La formation militaire des Mongols était très fluide et leur permettait de battre en retraite et de tirer des flèches. Après que de nombreux soldats ennemis aient été blessés ou tués, la cavalerie lourde commençait à attaquer pour anéantir l'ennemi. Ces tactiques combinées à des vengeances impitoyables au sein de la population aidèrent les Mongols à conquérir rapidement la Perse. Mais la résistance de Jalâl al-Din Mohammad, le fils du Shâh de Khwarezm Alâ' al-Din Mohammad II, fut très forte. ■

1. Voir Hassanzâdeh (2007, p. 223) et Azghandi (1998, p. 16-17).
2.Pour l'invasion mongole de Khwarezm par Gengiz Khân, voir Roux (1993).
3.Voir Morgan (1988).
4. Smith (1975, p. 271).
5. Desmond Martin (1943, p. 43).
6. Desmond Martin (1943, p. 43).
7. Voir Farrokh et Moshtagh Khorasani (2012).
8. Morgan (1988).
9. Voir Smith (1975, p. 272).
10. Smith (1975, p. 273).
11. Smith (1975, p. 274).
12. Smith (1975, p. 273).
13. Voir Turnbull (2003, pp. 24-25).
14. Voir Turnbull (2003, p. 25).
15. Voir Turnbull (2003, p. 25).
16. Voir Turnbull (2003, pp. 26-27).
17. Turnbull (2003, p. 27).
18. Turnbull (2003, p. 26).
19. Turnbull (2003, p. 26).
20.Turnbull (2003, p. 28).
21.Raphael (2009 , p.362).
22. Turnbull (2003, p. 19).
23. Voir Ziegler et Hogh (2005:60) et Turnbull (2003, p. 19).
24. Voir Ziegler et Hogh (2005:61).
25. Citent Carpini (voir Turnbull, 2003, p. 18).
26. Turnbull (2003, p. 18).
27. Turnbull (2003, p. 18).
28. Turnbull (2003, p. 18).
29. Turnbull (2003, p. 20).
30. Friar William était un voyageur du XIIIe siècle à la Cour des Grands Khâns mongols.
31. Turnbull (2003, p. 22).
32. Vincent de Beauvais était un frère dominicain français, auteur, entre autre, d'une célèbre encyclopédie du Moyen Âge.
33. Turnbull (2003, p. 22).
34. Turnbull (2003, p. 19).
35. Farrokh et Moshtagh Khorasani (2012, p. 44).
36. Hasanzâdeh (2007, p. 222).
37. Voir Turnbull (2001, pp. 21-22).
38. Hasanzâdeh (2007, p. 222).
39. Voir Hasanzâdeh (2007, p. 218).
40. Farrokh et Moshtagh Khorasani (2012, pp. 44-45) et Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967).
41. Farrokh et Moshtagh Khorasani (2012, pp. 44-45) et Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar (1967).

Références:

- Azqandi, Alirezâ, *Artesh va Siyâsat* (Army and Politics), 2nd édition, Téhéran, Nashr-e Qavmas, 1998.
- Carpini, Friar Giovanni DiPlano, *The Story of the Mongols whom we call the Tartars*, translated with an Intrduction by Erik Hildinger, Boston, Branden Publishing Company, 1996.
- Desmond Martin, H., "The Mongol Army", *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, No. 1, April 1943, pp. 46-85.
- *Dschingis Khan und seine Erben: Das Weltreich der Mongolen*, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland (Ed.), exhibition Catalogue, Bonn: Hilmer Verlag, 2005.
- Farrokh, Kaveh and Manouchehr Moshtagh Khorasani, "The Mongol Invasion of the Khawarazmian Empire: The Fierce Resistance of Jalal-e Din", in *Medieval Warfare*, Vol. II, Issue 3, 2012, pp. 43-48.
- Hasanzâdeh, Esmâ'il, "Sâkhtâr va Amalkard-e Sepâh Qaznaviyân" (Structure and Function of the Ghaznavid Army), *Pajuheshnâmeh-ye Olum-e Ensâni* (*Human Sciences*), No. 52, Winter 2007, 2007, pp. 197-236.
- Kennedy, Hugh, *Mongols, Huns & Vikings*, John Keegan (General Editor), London, Cassell, 2002.
- Komaroff, Linda and Stefano Carboni (Eds.), *The Legacy of Genghis Khan*: *Courtly Art and Culture in Western Asia*, 1256-1353, The Metropolitan Museum of Art, New York, Yales University Press, 2002.
- Melville, Charles, "The Mongols in Iran", in: Linda Komaroff and Stefano Carbini (Eds.), *The Legacy of Genghis Khan*: *Courtly Art and Culture in Western Asia*, 1256-1353, The Metropolitan Museum of Art, New York, Yales University Press, 2002, pp. 37-62.
- Mobârak Shâh Fakhr-e Modabbar, Mohammad ben Mansur ben Said, *Âdâb al-Harb va al-Shojâ'at* [*The Customs of War and Bravery*], annotated by Ahmad Soheyli Khânsâri, Téhéran, Eqbâl, 1967.
- Morgan, David, *Medieval Persia 1040-1797*, Longman, London and New York, 1988.
- Mortazavi, M., *Masâel-e Asr-e Ilkhâni* (Issues with the Ilkhanid Era), Téhéran, Enteshârât-e Âgâh, 1991.
- Newark, Tim, *The Mongols*, Hong Kong, Concord Publications Company, 2003.
- Qazvini, A, V. (Editor and Compiler), *Târikh-e Jahângoshâ-ye Jovayni* (The World History of Jovayni), Téhéran, Ketâbforushi-ye Sabâ, réédité en 2009.
- Raphael, Kate, "Mongol Warfare on the Banks of the Euphrates and the Question of Gunpowder (1260-1312)", *Journal of the Royal Asiatic Society*, Third Series, Vol. 19, No. 3, Jul. 2009, pp. 355-370.
- Rashidoddin Fazlollâh Hamedâni, Al-Vazir ibn 'Emâdolddoleh Abi al-Kheyr Movaffaghoddoleh 'Ali (1995/1374), *Jâme' al-Tavârikh (Az Aghâz Peydayesh Moghol Ta Pâyân Doreh-ye Teymur Qâ'ân)* (The Complete History (From the emergence of the Mongols until the End of the Era of Timur Qa'an)), Written in 703 Hegira (1304 C.E.), annotated by Bahman Karimi, Téhéran, éditions Eqbâl.
- Roux, Jean-Paul, *Histoire de l'Empire Mongol*, Paris, Fayard, 1993.
- Smith, John Masson, "Mongol Manpower and Persian Population", *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, Vol. 18, No. 3, Oct. 1975, pp. 271-299.
- Turnbull, S.R., *Ghengis Khan and the Mongol Conquests*, Oxford, England, Osprey Publishing-Essential Histories Series, 2001.
- Turnbull, S.T., *Mongol Warrior 1200-1350*, Oxford, England, Osprey Publishing - Warrior Series, 2003.
- Ziegler, Gudrun et Alexander Hogh, *Die Mongolen: Im Reich des Dschinhis Khan*, Stuttgart, Theiss, 2005.

Théories de la victimisation:

Influence permanente de la catastrophe de l'invasion mongole sur l'histoire politique, sociale et scientifique de l'Iran

(1ère partie)

Abbâs Edâlat*

Abrégé et traduit par
Roshanak Dânâei

La présente recherche s'intéresse aux répercussions de l'invasion mongole, du règne de la dynastie ilkhânide et des conquêtes de Tamerlan (ou Timour) sur l'histoire politique, sociale et scientifique de l'Iran, au regard de la psychologie et de l'anthropologie.

Selon la théorie de la victimisation, l'Iran, ainsi que d'autres pays du Moyen-Orient et de l'Asie centrale, a été durant au moins deux siècles, victime d'une catastrophe humaine profonde et durable, dont l'influence destructrice politique, sociale, comportementale et culturelle est souvent citée comme la raison principale du déclin de l'âge d'or de la civilisation iranienne et islamique.

Sans vouloir nier que le concept d'identité nationale et religieuse ainsi que de solidarité a émergé dans sa forme moderne dès l'époque safavide en Iran, il faut tout de même insister sur le fait que les contrecoups de l'invasion mongole sont aujourd'hui encore un obstacle au développement de l'Iran et d'autres pays du Moyen-Orient. Il faut également souligner que la théorie de la victimisation de l'Orient, due à l'attaque mongole, ne s'oppose pas aux hypothèses visant à justifier les raisons de la décadence des civilisations du Moyen-Orient et de leur sous-développement conséquent.

En fait, les concepts de la victimologie sont ici empruntés pour permettre de cerner le traumatisme profond et permanent provoqué par l'invasion mongole et mettre l'accent sur son rapport avec les troubles mentaux et comportementaux des habitants de la région, qui rendent difficiles les coopérations, les accords et l'harmonie sociale. Ces troubles mentaux et comportementaux procèdent de certains troubles sociaux, politiques et culturels qui sont parfois considérés comme les premières causes du sous-développement humain dans la région. A ce sujet, Saïd Izadi estime que les Iraniens souffrent d'un manque de cartésianisme et d'une croyance historique fortement ancrée en une fatalité inébranlable.

Nous allons ici donner un aperçu des premiers siècles de l'islam et de l'âge d'or de la civilisation iranienne et islamique, pour étudier ensuite les causes ayant abouti au déclin de cette civilisation et préparé le terrain pour la catastrophe de l'invasion mongole, ainsi que les diverses dimensions du traumatisme social provoqué par cette invasion et par le règne consécutif de la dynastie ilKhânide. Dans le domaine des traumatismes individuels et sociaux, nous allons tenter de cerner les troubles mentaux qui ont affecté nombre de personnes durant l'invasion et qui se sont ensuite transmis d'une génération à l'autre sous forme de comportements familiaux et sociaux anormaux. Nous verrons également certaines des conséquences actuelles de l'invasion mongole en Iran en tentant de comprendre les éléments témoignant de la permanence du traumatisme dans la personnalité sociale des Iraniens; traumatisme qui, selon les théories de la victimologie, serait historiquement la cause principale



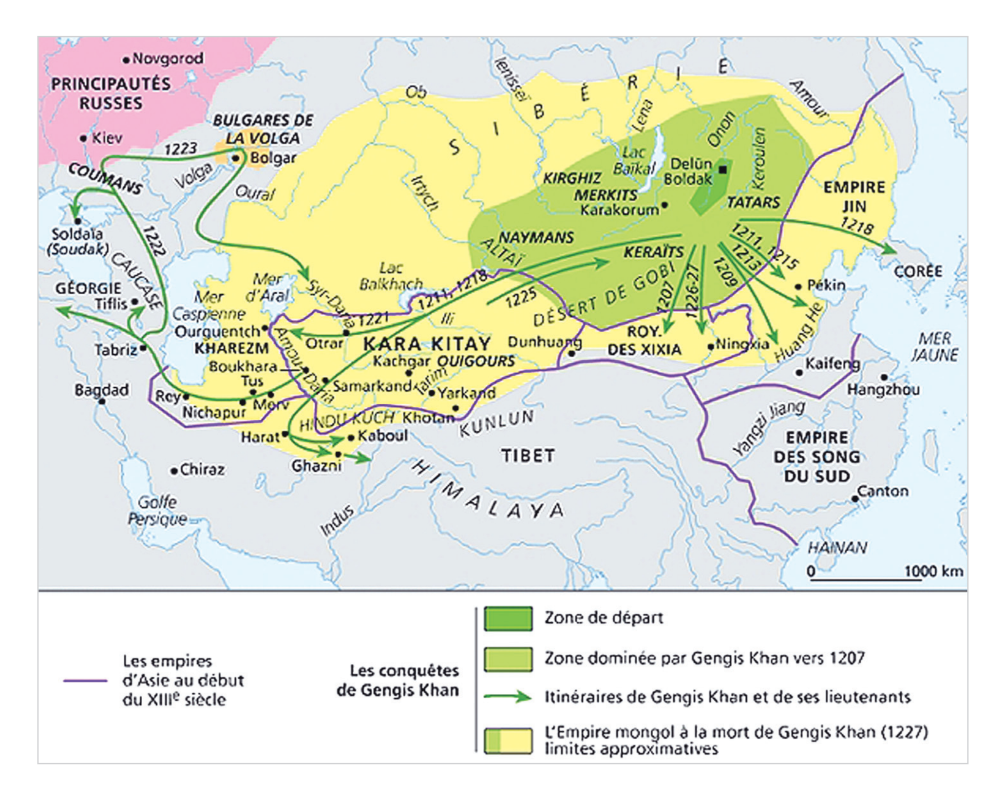
▲ *De 1256 à 1258, les Mongols déploient des forces armées estimées à près de 300 000 combattants armés équipés notamment de trébuchets comme cette gravure le montre, et ce en vue de prendre plus de 200 forteresses dans le nord de l'Iran et dans le Levant.*

du déclin de l'esprit scientifique et du rationalisme, ce qui a conduit à une stagnation de la pensée.

Age d'or de la civilisation iranienne et islamique

Du IXe au XIe siècle, le monde musulman et oriental, de l'Asie centrale au nord de l'Afrique et l'Andalousie, a été le berceau d'un immense épanouissement culturel, philosophique et scientifique; état qui a notamment préparé le terrain à la Renaissance en Europe, autrement dit à la civilisation occidentale actuelle. Algèbre, trigonométrie, astrologie, mathématiques, nouvelles méthodes d'études en physique, chimie, médecine, ainsi que mysticisme et sagesse théosophique se sont tous développés durant cet âge d'or de la civilisation, notamment grâce à des érudits tels que Jâbir ibn Hayyân, Al-Khawarizmi, Râzi, Fârâbi, Ibn al-Haytham (Alhazen), Avicenne, Birouni, Averroès, Sohrawardi, Ibn Arabi et Djalâl ad-Din Roumi. En Iran, cet épanouissement scientifique et philosophique a en particulier eu lieu durant les ères samanide et bouyide. Ce développement soudain des sciences est le résultat du travail de savants aux horizons divers, avec notamment des penseurs et érudits arabes. Cependant, d'après Ibn Khaldoun, la plupart des érudits et philosophes de l'âge d'or étaient Persans.

Selon la théorie de la victimisation, l'Iran a été, durant au moins deux siècles, victime d'une catastrophe humaine profonde et durable, dont l'influence destructrice politique, sociale, comportementale et culturelle est souvent citée comme la raison principale du déclin de l'âge d'or de la civilisation iranienne et islamique.



Richard Bulliet écrit que le développement économique iranien entre les années 750 et 1000 tenait à la culture du coton et à la croissance rapide de l'industrie du tissage ainsi qu'à celle d'autres industries liées, favorisée par l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie arabe et iranienne.

Du IXe au XIe siècle, le monde musulman et oriental, de l'Asie centrale au nord de l'Afrique et l'Andalousie, a été le berceau d'un immense épanouissement culturel, philosophique et scientifique; état qui a notamment préparé le terrain à la Renaissance en Europe, autrement dit à la civilisation occidentale actuelle.

La forte avancée de l'économie a constitué la base matérielle de l'essor scientifique, philosophique et culturel de la civilisation iranienne et islamique. Ainsi, la richesse de l'immense empire islamique, qui couvrait alors un tiers du monde connu et rivalisait avec l'empire byzantin, alliée à certaines particularités telles qu'une base religieuse propice à la recherche, favorisèrent les innovations et le développement scientifique et philosophique au sein de la société islamique. A la cour des califes à Bagdad ainsi qu'au sein de celles des Samanides et des Bouyides, les érudits musulmans, chrétiens et juifs, et même athées, collaboraient et travaillaient ensemble dans les domaines scientifiques et philosophiques, loin des fanatismes religieux. Ce fait est en soi connu comme étant l'un des éléments principaux de l'essor scientifique à l'âge d'or de la civilisation islamique. Il suffit de rappeler que Mohammad Ibn Zakariyâ al-Râzi (Rhazès) malgré ses critiques philosophiques vis-à-vis de certains aspects de la prophétie et de la religion,

n'était pas maltraité, et qu'il fut même entre autres positions administratives, le directeur des hôpitaux de Rey et de Bagdad. Cette tolérance de pensée et de mœurs était alors unique, et il fallut attendre une dizaine de siècles pour être témoin d'une situation similaire en Europe.

Le déclin et les prémisses de la catastrophe

Dès les premières années du XIe siècle, des températures anormalement basses affectèrent l'Asie centrale et l'Asie de l'ouest. Ces conditions atmosphériques anormales perdurèrent pendant pas moins de 130 ans et détruisirent la culture du coton ainsi que les industries qui en dépendent, provoquant une stagnation du secteur agricole en Iran. C'est à la suite de ce désordre économique que les familles bourgeoises se mirent à immigrer vers l'Inde ou des pays plus chauds, à l'ouest du monde musulman. Ce froid et ce changement climatique poussèrent également les Oghouzes à immigrer de l'Asie centrale vers les régions plus chaudes du plateau iranien. Plus tard, après avoir vaincu les Ghaznavides et les Bouyides, ces mêmes tribus fondèrent la dynastie seldjoukide en Iran.

Malgré le développement scientifique et culturel, en particulier durant la première moitié du règne des Seldjoukides, l'influence croissante des tribus turques affaiblit peu à peu la civilisation de l'âge d'or. Les Turcs installés en Iran se convertirent à l'islam hanafite, tout en conservant leur culture tribale et en l'adaptant au monde musulman. Ce mouvement avait déjà commencé avec les Ghaznavides turcs d'origine et s'amplifia avec les Seldjoukides, de sorte que le rationalisme qui prédominait à la cour abbasside ainsi que chez les Samanides et les Bouyides fut peu à peu remplacé par la pensée unique, la disparition de la tolérance religieuse et une distinction nette entre les courants religieux musulmans tels que le sunnisme et le chiisme. C'est ainsi que par exemple, dans les écoles fondées en Iran par Nezâm-ol-Molk à l'époque seldjoukide, on interdit l'enseignement des mathématiques et des sciences naturelles, d'où le déclin des sciences.

L'une des conséquences culturelles de la prédominance de tribus turques fut le développement du soufisme parmi les Turcs et les Iraniens. Le soufisme eut historiquement tendance - malgré des



▲ *La conquête de Bagdad par les Mongols en 1258, illustration issue d'un manuscrit du XIVe siècle*

exceptions - à se situer à l'opposé de l'esprit scientifique et de la libre pensée rationnelle philosophique. De nombreux Iraniens étaient alors mécontents, avec raison, de voir la culture tribale turque prendre de plus en plus de place, car ils avaient été témoins du règne plutôt tolérant des dynasties locales proprement iraniennes telles que celles des Saffârides ou des Bouyides. On peut donc penser que le succès du soufisme est également dû au fait qu'il a été considéré comme un refuge de la pensée par les Iraniens.

Ce qui joua le rôle principal et prépara le terrain à l'invasion mongole fut la décadence politique et sociale de l'Iran, provoquée par les querelles perpétuelles entre les adeptes du chafiisme et ceux du hanafisme. La culture des Turcs seldjoukides amplifiait ces querelles, en affaiblissant la solidarité de la communauté musulmane, au point de provoquer des guerres civiles locales et la destruction des grandes villes.

Finalement, Mohammad Ghazzâli porta un coup quasi-définitif à l'esprit scientifique et philosophique en exprimant son soutien au soufisme, qu'il considérait comme la seule voie de l'expérience religieuse et de l'adoration de Dieu. Cet avis de Ghazzâli, grand penseur de l'époque, fut un coup très dur pour le rationalisme, les mathématiques et les sciences naturelles, qu'il décréta obstacle à la dévotion. Dès lors, le soufisme qui, dans ses premières années de développement, était en accord avec les recherches scientifiques et philosophiques et figurait même dans les œuvres de Jâbir ibn Hayyân, de Fârâbi et d'Avicenne, s'écarta des sciences.

Ce qui joua le rôle principal et prépara le terrain à l'invasion mongole fut la décadence politique et sociale de l'Iran, provoquée par les querelles perpétuelles entre les adeptes du chafiisme et ceux du hanafisme. La culture des Turcs seldjoukides amplifiait ces querelles, en affaiblissant la solidarité de la communauté musulmane, au point de provoquer des guerres civiles locales et la destruction des grandes villes. On peut citer en exemple l'attaque des Oghouz contre Neyshâbour, durant laquelle la guerre intestine des hanafites et des chafiites de la ville fit qu'on n'opposa guère de résistance et que la ville fut détruite en grande partie, à tel point qu'une nouvelle ville dut être bâtie près des ruines de l'ancien Neyshâbour.

C'est dans de telles conditions qu'Alâeddin Mohammad, roi de la dynastie des Kharezm-Shâh, monta sur le trône. Alâeddin ne sut guère améliorer la situation. Bien au contraire, il est celui qui affaiblit d'une part le pouvoir défensif de l'Iran par sa politique intolérante et répressive, et d'autre part viola l'accord de commerce passé avec le Mongol Gengis Khân, tuant notamment 450 commerçants et quelques ambassadeurs envoyés par ce dernier. Cet événement injustifiable provoqua l'attaque sauvage des Mongols qui avaient déjà envahi la Chine du nord et une grande partie de l'Asie centrale.

Le désordre de l'invasion mongole en Iran

En 1219, l'invasion sanguinaire de Gengis Khân porta un coup terrible à la civilisation irano-islamique. L'invasion première fut suivie de trente-cinq ans d'agressions territoriales violentes, notamment de par les expéditions de Houlagou Khân, ces agressions prenant

fin avec l'instauration du gouvernement des Ilkhânides en Iran en 1256. Les Ilkhânides régnèrent moins d'un siècle en Iran. La chute de cette dynastie en 1335 fut suivie d'une série de guerres féodales qui durèrent plusieurs décennies. Cette période d'anarchie prit fin, douloureusement, avec l'expédition et la conquête du sanguinaire Tamerlan. Ainsi, le désastre sanglant de l'invasion mongole se répéta et continua jusqu'en 1405, date de la mort de Tamerlan.

Pour les grands historiens de l'époque tels qu'Ibn al-Athir, Atâ-Malek Joveyni, Al-Jozjâni ou Rashideddin, l'invasion mongole fut une catastrophe sans égale dans l'Histoire.

Les triomphes militaires de Gengis étaient basés sur la stratégie de la peur et sa méthode préférée était les tueries de masse. Selon le yassa, code juridique des Mongols, les non-Mongols devaient se rendre sans résister tout en payant de lourds tributs pour leur vie. En cas de résistance, il fallait les exterminer.

Selon les historiens spécialistes de cette question dont J. J. Saunders, de tous les territoires pris par les Mongols, c'est-à-dire de la moitié du monde connu de l'époque dont la Chine, la Russie et l'Europe orientale, c'est l'Iran et en particulier le Khorâssân qui subit les plus lourds dommages. Ira M. Lapidus écrit à ce propos: «*Le premier impact de l'invasion mongole en Iran fut désastreux et équivalait à un holocauste. La population de nombreuses cités et villes fut systématiquement exterminée.*»[1]

A l'époque ilkhânide, les agriculteurs et les paysans vivaient sous un régime de servage particulièrement pénible. Ceux qui n'étaient pas à même de payer les impôts excessifs que les gouverneurs mongols leur infligeaient étaient capturés avec leur famille pour être vendus comme esclaves. Il arrivait donc souvent que les agriculteurs décident d'abandonner leur terre et s'enfuient pour ne pas avoir à payer ces impôts trop lourds.

La corruption financière, les crises économiques, monétaires et sociales, ainsi que l'abandon des terres par les paysans paralysèrent enfin la vie économique et politique du gouvernement ilKhânide au point de le mettre en danger, ce qui poussa Ghâzân Khân à appliquer d'urgence un certain nombre de réformes durant les dernières années du XIIIe siècle. Mais les réformes de Ghâzân Khân, destinées à équilibrer les hausses d'impôts et à



▲ *Messager de Genghis Khân à Neyshâpour*



▲ *Le roi ilkhânide Ghâzân Khân, ici étudiant le Coran, fut le plus compétent des Ilkhânides*

La stratégie de destruction systématique des canaux souterrains d'irrigation en Iran, canaux dont dépendait la vie économique du pays, porta préjudice à l'Iran plus qu'à d'autres pays conquis par les Mongols. Dans une bonne partie du Khorâssân et du Mâzandarân, territoires civilisés depuis au moins un millénaire, on vit la renaissance de sociétés primitives.

réduire les pillages financiers des gouverneurs locaux, allaient à l'encontre du goût des Mongols pour le yassa de Gengis; d'où leur réussite mitigée. Ann S. K. Lambton écrit à ce propos: "*Ghâzân Khân (694-703/1295-1304) est le seul Ilkhân considéré comme avoir eu une politique agricole. Peu de temps avant sa mort, il a cherché à apporter un renouveau agricole, mais ses réformes étaient de courte durée et la renaissance éphémère.*"[2] Anne Limbton souligne ensuite que les données historiques concernant l'agriculture, par exemple dans la région de Fârs, montrent qu'en pratique, aucune de ces réformes n'a été appliquée. L'une des réformes de Ghâzân était d'ailleurs le servage, en ce qu'elle interdisait aux paysans de quitter leurs terres, ce qui allait à l'encontre des principes de l'islam.

Préjudice moral

La stratégie de destruction systématique des canaux souterrains d'irrigation en Iran, canaux dont dépendait la vie économique du pays, porta préjudice à l'Iran plus qu'à d'autres pays conquis par les Mongols. Dans une bonne partie du Khorâssân et du Mâzandarân, territoires civilisés depuis au moins un millénaire, on vit la renaissance de sociétés primitives.

Selon les historiens et les poètes de l'époque, l'invasion mongole fut suivie d'une chute de la moralité sociale avec la généralisation des vices tels que le mensonge, l'hypocrisie, l'escroquerie, la trahison, l'augmentation des disputes et l'incapacité à raisonnablement résoudre une crise ou un conflit familial ou social, l'augmentation excessive de la délinquance, de la prostitution, de la débauche et de l'accoutumance aux boissons alcoolisées et à la drogue, etc. La cause de cette hausse anormale et incontrôlable des vices familiaux, sociaux et de la criminalité est à rattacher à la destruction causée au tissu social à l'issu de la violence de l'attaque des hordes mongoles.

L’invasion mongole et la victimisation

Il apparaît intéressant de reconsidérer l’histoire de la catastrophe de l’invasion mongole en Iran à la lumière des découvertes en psychologie et anthropologie, notamment en ce qui concerne les troubles de stress post-traumatique complexe, les troubles de personnalité, et la transmission intergénérationnelle de traumatisme. C’est dans l’étude des conséquences de l’invasion mongole dans une optique axée autour du traumatisme personnel et social que la victimologie est utile. D’après les théories de la victimologie, il est possible d’estimer que la profondeur et la durée très longue du traumatisme consécutif à l’invasion mongole, traumatisme infligé plus ou moins intensément à plus de dix générations, ont été à l’origine d’une personnalité sociale iranienne fondamentalement traumatisée. En comparant la société à un organisme vivant, on pourrait dire que la personnalité sociale traumatisée des Iraniens est similaire à la personnalité d’un homme victime du trouble de stress post-traumatique complexe.

Selon la théorie de la victimisation, l’attaque, l’invasion, la victoire et l’installation des tribus plutôt primitives des Mongols en Iran à l’époque ilKhânide ont normalisé la violence et la brutalité sadique dans un pays ayant atteint un riche niveau de civilisation dans les domaines familial, social et politique. Pendant l’invasion, une majorité d’Iraniens a subi les effets des troubles de stress post-traumatique complexe, eux-mêmes suivis de troubles tels que le trouble de la personnalité narcissique, le trouble de la personnalité borderline, le trouble de la personnalité antisociale et le trouble de la personnalité paranoïaque; altérations transmises d’une génération à l’autre aux travers de comportements anormaux ou violents dans les familles et dans les milieux sociaux. De la sorte,

D’après les théories de la victimologie, il est possible d’estimer que la profondeur et la durée très longue du traumatisme consécutif à l’invasion mongole, traumatisme infligé plus ou moins intensément à plus de dix générations, ont été à l’origine d’une personnalité sociale iranienne fondamentalement traumatisée.

il y eut l’établissement d’un cercle fermé et vicieux du traumatisme et de la violence sur trois plans: familial, social et politique; chacun de ces trois plans agissant sur les deux autres.

En considérant le phénomène de transmission horizontale et verticale du traumatisme, il est possible d'expliciter la manière dont ces trois cercles agissent l’un sur l’autre. A titre d'exemple, la violence des troupes conquérantes et des gouvernements despotiques infligée aux citadins et aux paysans peut être transmise et manifestée dans les familles sous forme de maltraitance infantile ou de violence domestique. Ainsi, la violence émise dans le cercle politique a un impact indirect sur le cercle familial, où le même schéma est reproduit. ■

A suivre...

---

* Cet article a été publié dans la revue *Bukhârâ*, no 77-78, 13e année, 1389.

1.“*The first impact of the Mongol invasion in Iran was disastrous, and amounted to a holocaust. The populations of many cities and towns were systematically exterminated.*” Ira M. Lapidus, A History of Islamic Societies, Cambridge University Press, 2002

2. Ann S.K. Lambton, *Landlord and Peasant in Persia: A study of Land Tenure and Land Revenue Administration*, I.B. Tauris, 1991, p. xl

La réaction de quelques poètes iraniens à l'invasion des Mongols en Iran

Zolfaghâr Allâmi*
Résumé et traduction:
Khadidjeh Nâderi Beni

L'invasion mongole (1219-1223) provoqua un bouleversement majeur dans le monde iranien. C'est lors de la conquête de l'Iran que la férocité des Mongols se montra le plus. La plupart des villes iraniennes furent incendiées et leurs habitants exterminés; toute résistance fut impitoyablement écrasée par la terreur et même les réfugiés ne furent pas épargnés. Le désastre frappa également le champ culturel du pays: de nombreux ouvrages scientifiques et littéraires furent jetés dans les fleuves; un grand nombre de bibliothèques, d'universités, d'hôpitaux, etc. disparurent dans des incendies; beaucoup de savants et d'érudits furent massacrés lors de cette invasion. La littérature ne pouvant se mettre à l'écart des événements politiques et sociaux de son temps, on vit de nombreuses personnalités littéraires de cette époque se révolter contre la terreur ambiante ou l'exprimer dans leurs œuvres. Dans ce qui suit, nous allons brièvement rappeler la réaction de certains esprits littéraires à l'égard de l'autorité des Mongols en Iran.

▲ *Mausolée de Nadjmoddin Kobrâ à Jovayn, dans le Khorâssân*

Nadjmoddin Kobrâ (1145-1220)

En tant que Maître soufi[1] au Khwarezm[2], il fut supplié par ses fidèles de quitter la ville, mais il refusa d'abandonner sa patrie et rejoignit la résistance. Il lutta vaillamment contre l'ennemi et l'on dit qu'il tomba alors qu'il empoignait pour le tirer à terre un étendard ennemi. Cet épisode est ainsi raconté par Mowlavi:

Nous sommes de cette noblesse d'ivresse
Et non de ces pauvres matérialistes

La Coupe de notre Foi à une main
L'étendard de notre ennemi à l'autre[3]

Djalâleddin Mohammad Roumi (1207-1273)

Connu sous le nom de Mowlavi ou Mowlânâ (qui signifie "notre maître"), Djalâleddin Mohammad Balkhi ou Roumi est un mystique musulman originaire

de la ville de Balkh dans l'actuel Afghanistan, région de l'antique Khorâssân. La poésie de Mowlâvi a acquis une renommée mondiale. Il est enterré à Konya, dans l'actuelle Turquie.

En 1256, les provinces situées en Asie mineure dont Konya (lieu de résidence de Mowlavi) sont massivement attaquées et envahies par les troupes mongoles. Mowlavi reste indifférent à cette invasion, et ne se soumet pas à l'ennemi. En tant que maître spirituel, il invite ses disciples à la résistance et à l'espoir. Il méprise alors avec vaillance l'autorité des Mongols. Toute collaboration ou toute entente avec l'ennemi était selon lui une trahison, et donc un crime impardonnable. Voici quelques exemples qui démontrent le caractère intransigeant de Mowlavi envers les Mongols:

-Un jour, Ezzoddin Keykâvouss, le sultan seldjoukide[4], vint avec sa suite rendre visite à Mowlavi, qui refusa de les recevoir pour la seule raison de leur entente avec Hulagu Khân. En effet, après la conquête de Bagdad par Hulagu Khân en 1258, Ezzoddin Keykâvouss s'était rapidement rendu à Bagdad pour l'honorer et manifester sa soumission à l'autorité mongole.

-Mo'inoddin Parvâneh, chef seldjoukide, était l'un des adeptes favoris de Mowlavi. Cependant, lorsqu'il s'allia avec les troupes mongoles, il fut expulsé du cercle de Mowlavi. Peu de temps après, en 1280, regrettant d'avoir commis une telle faute, il joua un rôle primordial dans la défaite de l'armée mongole en Anatolie.

-L'un des prodiges attribués à Mowlavi est d'avoir prédit l'invasion mongole en Iran et à Konya. En 1256, l'armée mongole était aux portes de la ville. Mowlavi monta au sommet d'une colline pour être vu par les militaires mongols et se mit à prier Dieu. Le commandant mongol, impressionné par ce vieillard, renonça à attaquer la ville.



▲ *Miniature représentant Jalâleddin Roumi au milieu d'un rassemblement de soufis*



▲ *Gravure représentant Ohadi Marâghe'i*

Ohadi Marâghe'i (1271-1338)

Du fait de sa longue résidence à Ispahan, il est également connu sous le nom d'Ohadi Esfahâni. Marâghe'i est un mystique et poète qui, dans son œuvre, fait la satire de la situation politique de son époque. Dans certains de ses poèmes, il s'adresse aux chefs ilKhânides[5] et les invite à la justice et à la pitié:

Ô toi qui es assis sur le trône
Sois équitable, si tu es un homme de bien
En cas de justice, le trône ne risque pas de tomber
En cas de justice, le roi ne s'affaiblit pas

On ne maudit jamais un homme juste
On ne menace jamais un homme juste
L'injustice est comme du vent
Et le roi, une flammèche[6]

Dans un autre poème, Ohadi décrit en détail la situation sociale de son temps:

J'ai le cœur fatigué de cette terre déchirée
Tout ce monde perdu, cœur brisé, souffle coupé



▲ *Mausolée de Ohadi Marâghe'i*

Aucun chemin possible dans cette ville hantée
J'agonise et mes compagnons se sont dispersés,
Au son des tambours et des étendards[7]

Seyf Farghâni (1270-1348)

Affligé par les horreurs commises par Abâghâ Khân, l'un des gouverneurs ilKhânides les plus cruels de l'époque, Seyf Farghâni quitte sa patrie et se dirige vers la Transoxiane, pour ensuite s'établir à Aghsarâ, petit village situé en Turquie. Etabli dans ce village, il ne cesse plus de critiquer virulemment les rois ilKhânides. Il est l'un des pamphlétaires les plus virulents de l'histoire de la littérature persane classique. Il décrit également les conditions de vie désastreuses des Iraniens à l'époque:

Aucune bonté n'existe en ce temps,
Aucun sel dans la salière,



▲ *Mausolée de Roumi à Konya, en Turquie*

Ce monde est rempli d'injustices
Aucune justice, aucune bonté à y retrouver
Sois riche de cœur,
Car nous ne demanderons rien à ces misérables![8] ■

---

* «Vâkonesh-e Barkhi shâ'erân dar barâbar-e Mogholân», in *Madjalleh-ye Târikh-e adabiât* (La Revue d'histoire littéraire), n□'b0 60/3, 1389/2008.

1. Adepte du soufisme, qui est une doctrine et pratique ascétique et mystique d'une secte de l'islam. Il vise au pur amour de Dieu, sans crainte de l'enfer ni espoir dans le paradis.
2. Actuellement appelée Khârezm ou Khorezm, c'est une région historique située au sud da la mer d'Aral entre les actuels Ouzbékistan, Turkménistan et Iran. La fondation de cette ville remonte au Ve siècle av. J.-C.
3. ما از آن محتشمانیم که ساغر گیرند   نی از آن مفلسکان که بز لاغر گیرند
به یکی دست می خالص ایمان نوشند   به یکی دست دگر پرچم کافر گیرند
4. Le sultanat de Roum est une dynastie établie par les Seldjoukides de Roum (*Salâdjegheh-ye Rom*) de 1077 à 1307 en Anatolie, qui avait Konya pour capitale.
5. Les Mongols choisirent le nom d'IlKhânides (*il-khân*) pour leur dynastie. Ce mot est composé de deux parties: *il* qui signifie "tribu", et *khân* qui signifie "grand". Ils installèrent leur capitale à Tabriz, puis la transférèrent à Soltânieh (dans la province de Zandjân) au début du XIVe siècle.
6. ای که بر تخت مملکت شاهی   عدل کن گر ز ایزد گاهی
تخت را استواری از عدل است   پادشه را سواری از عدل است
دود دل به دادگر نرسد   عادلان را به جان خطر نرسد
پایداری به عدل و داد بود   ظلم و شاهی چراغ و باد بود
7. دل خسته همی باشم زین ملک بهم رفته   خلقی همه سرگردان دل مرده و دم رفته
رهی نه ز پیش و پس در شهر چنین بی کس   من خفته و همراهان با طبل و علم رفته
8. در ای ندور احسان نخواهیم یافت   نکن در نمکدان نخواهیم یافت
جهان سر به سر ظلم و عدوان گرفت   در او عدل و احسان نخواهیم یافت
توانگر دلی کن قناعت گزین   که نان زین گدایان نخواهیم یافت

La nuit étoilée*

Hamideh Haghighatmanesh

La brise fraîche de la nuit d'été souffle et caresse le visage de Mohammad. Il lève la tête et regarde le ciel étoilé. Son regard curieux cherche et trouve sa propre étoile, une étoile brillante au sein du ciel de sa ville natale Tûs Il s'envole vers le ciel, voltige entre les étoiles et cherche à s'asseoir sur la lune, quand la voix de son frère aîné l'arrache au ciel et le fait retourner sur terre: "Te voilà encore dans les nuages! Dors! Ce n'est pas le moment de compter les étoiles!" Mohammad se souvient que demain est samedi et qu'il doit se réveiller tôt pour participer comme d'habitude au cours de son père. Il ferme donc les yeux, espérant rêver d'un voyage parmi les étoiles…



▲ *Khâdjeh Nasireddin Toussi*

***

Mohammad regarde le visage inquiet de son professeur Moïneddin qui, debout devant les élèves, commence à parler: "Je suis sûr qu'après avoir massacré les habitants de Khârazm, les Mongols viendront ici, dans le Khorâssân. Vous avez entendu les nouvelles ces jours-ci. Khârazm Shâh qui, à cause de sa vanité, pensait être le souverain le plus grand et le plus puissant du monde, s'enfuit maintenant de ville en ville, en laissant le peuple seul face à cette invasion. Il a lui-même attisé le feu de la vengeance des Mongols, mais ne tente même pas de défendre son peuple… Nous devons tous partir de Neyshâbour. Chacun doit essayer de se sauver. Nous devons rester vivants pour que nos savoirs demeurent…"

Mohammad se souvient de son départ pour Neyshâbour afin d'y continuer ses études… et de sa famille qui vit toujours à Tûs. Il sait qu'à chaque instant, il est possible que les Mongols entrent à Tûs et de là, se rendent à Neyshâbour. Il pense à sa jeune épouse Leili qui insiste depuis trois jours pour quitter la ville…

En sortant du cours, Mohammad voit son ami Badreddin s'approcher de lui en demandant: "Où veux-tu partir, enfin?" et en voyant l'hésitation de Mohammad, il ajoute: "Cela ne sert à rien d'aller à Tûs. Sois sûr que tes parents en sont déjà partis. Tu dois penser à ta femme… Les Mongols arriveront bientôt ici… Tu es mon meilleur ami; nous nous connaissons bien et avons confiance l'un en l'autre, n'est-ce pas?… Je te promets de t'emmener dans un

endroit où tu seras totalement à l'abri, tu vivras confortablement, et où l'on pourra profiter de ton savoir." Mohammad demanda tout étonné: "Mais où?" Badr dit à voix basse en lui prenant la main: "Tu verras. Maintenant va, mets ta femme au courant et préparez-vous pour le voyage; je viendrai demain à cette même heure chez toi et nous partirons…"

***

Mohammad monte lentement au pied de la montagne, en tenant le bras de son épouse. Leili, fatiguée, se plaint: "Quand arrivons-nous donc? Reposons-nous un peu…"

Badr, qui marche devant eux, s'arrête et en montrant du doigt le sommet de la montagne, dit: "Il faut aller jusqu'à cette forteresse… Là-bas, auprès de Nassereddin, nous serons tout à fait à l'abri…"

Mohammad lui dit en souriant: "Je n'aurais pas soupçonné tes liens avec les Ismaéliens." Badr jeta un regard rapide sur la forteresse et répondit: "Si quelqu'un le savait, je ne serais pas vivant aujourd'hui… Ils ont toujours été l'ennemi de tous les gouvernements…"

A ce moment, ils entendent le garde de la forteresse crier du haut de la tour: "Qui êtes-vous?" Badr cria: "Je suis Badreddin, l'agent du seigneur Nassereddin à Neyshâbour. Ce jeune homme est mon camarade et ami et elle, c'est sa femme." Le garde annonce leur arrivée au gardien de la forteresse et la grande porte s'ouvre…

***

Mohammad, que l'on appelle maintenant Khâdjeh Nasireddin Toussi, est désormais un écrivain et savant ismaélien. Il a l'intention de traduire et de réécrire les livres importants de son temps dans une langue plus facile à comprendre pour tous. Ces livres comprennent des ouvrages de mathématiques, de géométrie, d'astronomie, de philosophie[1]…

Jetant un coup d'œil aux livres qu'il a écrit depuis le début de son séjour à la forteresse, il s'appuie contre le mur et



▲*L'observatoire astronomique de Nasireddin Toussi*

ferme les yeux. Il entend ses trois fils jouer dans la chambre d'à côté et espère qu'ils deviendront mathématiciens ou astronomes comme lui. Il est plongé dans ses pensées quand tout à coup, son fils aîné entre et lui dit: "Père, le seigneur Khor Shâh[2] veut vous voir", tout en ajoutant prudemment: "Je pense qu'il veut vous parler de votre proposition…"

Khâdjeh trouve enfin son étoile… Brillante au sein du ciel… Toujours plus brillante que les autres…

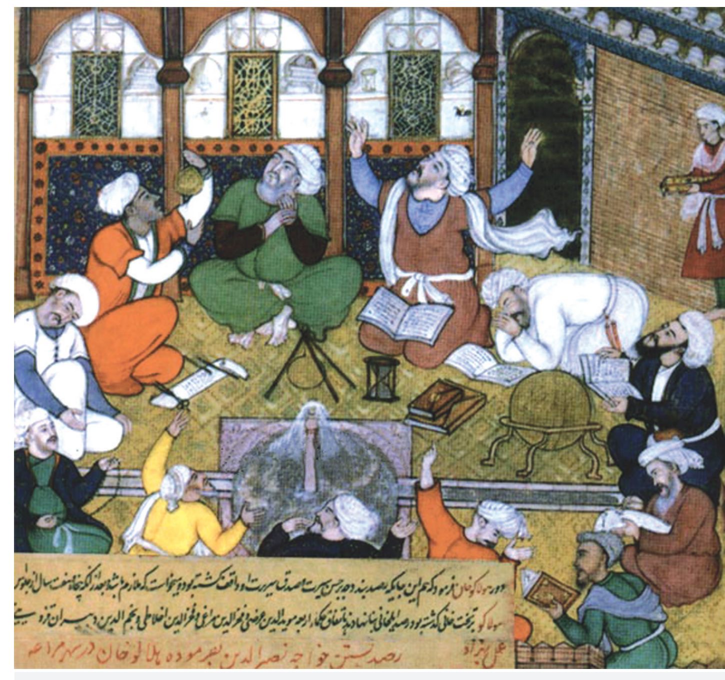
Khâdjeh se lève et va vers l'escalier. Il devine que la situation n'est pas normale, car il voit les gardiens chuchoter aux oreilles les uns des autres puis se taire dès qu'ils voient Khâdjeh. Il entre dans la grande salle du château et se tient debout à quelques distances face à Khor Shâh, qui est assis sur son trône entre son ministre debout à sa droite, et ses consultants à sa gauche. Après un long moment de silence, il commence à parler: "Khâdjeh, j'ai beaucoup pensé… Dans ces conditions, la meilleure solution est celle que tu as proposée… Il n'y a pas d'autre voie hormis celle de nous rendre à Hulagu… Si nous voulons combattre avec lui ou résister encore, en restant dans les forteresses, il nous massacrera tous…" Khâdjeh dit en hochant la tête: "C'est vrai. Nous savons que Hulagu se prépare à conquérir Bagdad, et son invasion de nos forteresses est inévitable. Si nous ne cédons pas, il ne laissera aucun de nous vivant. Maintenant qu'il nous a donné cette occasion de nous rendre en nous promettant que nous ne serons pas en danger, il faut en profiter pour protéger la vie de tous les partisans de l'ismaélisme qui vivent à Alamout, Roudbâr et dans d'autres forteresses." Khor Shâh, triste et découragé, dit en réfléchissant: "Aujourd'hui, il faut envoyer à Hulagu une lettre de soumission… Khâdjeh, prépares-en le texte!…"

***

Hulagu, assis sur son trône de bois sculpté, regarde Khâdjeh pour qui il a beaucoup de respect après la soumission des Ismaéliens, il y a quatre mois, et lui dit: "Dis-moi Khâdjeh, pourquoi insistes-tu pour construire un observatoire? A quoi va-t-il servir?" Khâdjeh, content de voir que sa proposition a retenu l'attention de Hulagu, s'approche de lui et lui dit à l'oreille: "Je vais vous le montrer en pratique. Ordonnez à un serviteur d'aller secrètement sur le toit du château et de là, jeter une grande cuvette de cuivre dans le vide."

Hulagu le regarde avec étonnement et sans plus discuter, donne cet ordre à un serviteur sans que personne ne s'en rende compte. Le serveur sort du château avec précipitation et après quelques minutes, un bruit terrible résonne dans tout le palais. Tous les courtisans tressautent et accourent vers les fenêtres, sauf Hulagu et Khâdjeh qui, en voyant la peur des autres, se regardent et se sourient. Khâdjeh lui dit: "Vous voyez? Quand la cuvette est tombée, tout le monde a eu peur sauf nous deux qui étions au courant. De même, l'observatoire est nécessaire pour que les astronomes puissent observer le ciel afin que l'on garde son calme lorsque surviennent des événements célestes; pour les prévoir, et en trouver la cause scientifique." Regardant tous ceux qui sont encore près des fenêtres et viennent juste de comprendre ce qui s'est passé, Hulagu dit à Khâdjeh: "D'accord, je vais ordonner que l'on consacre des recettes d'impôt à la construction d'un observatoire… Mais dis-moi maintenant,

quel est ton avis sur le plan d'attaque de Bagdad? Céderait-elle facilement? Car on dit que jusqu'à présent, tout gouvernement qui a décidé de la conquérir a été vaincu de façon terrible…" Khâdjeh, mécontent de la tyrannie des Abbassides contre les Iraniens, lui répond: "Le peuple des pays islamiques est excédé de l'oppression des califes, surtout d'Al-Musta'sim dont les courtisans s'entredéchirent en luttes de pouvoir. Le califat de cinq cents ans des Abbassides a déjà perdu son pouvoir. Il n'a plus l'influence religieuse, politique et militaire du temps passé et ne peut se confronter à l'ennemi, car son peuple ne le soutient plus. C'est une grande chance pour vous." Hulagu, content de ces paroles qui lui donnent de l'espoir, hoche la tête en murmurant: "L'automne est arrivé… Il faut mettre une armée sur pied avant l'hiver…"



▲ *Nasireddin Toussi en train de mesurer la position des astres sur ordre de Hulagou Khân à Marâgheh*

***

Khâdjeh monte l'escalier de l'observatoire, ce rêve de jeunesse maintenant réalisé… Ses trois fils dirigent maintenant l'observatoire et il a assez de temps pour écrire son nouveau livre, *Zidj-e Ilkhâni*, sur l'astronomie. En pensant à tous les livres qu'il a écrits pendant ces années, il passe devant la grande bibliothèque de l'observatoire où il a rassemblé tant de livres pris à Bagdad, en Syrie, dans le Khorâssân…

Il est maintenant sur le toit de l'observatoire… Près du ciel éclairé par le clair de lune… la pleine lune… C'est une nuit étoilée du début du printemps… Comme si les étoiles s'approchaient de lui qui est en train de chercher sa propre étoile, comme il en avait l'habitude durant son enfance… Il la trouve enfin… Son étoile brillante au sein du ciel… toujours plus brillante que les autres… ■

---

* Conte biographique sur la vie de Khâdjeh Nasireddin Mohammad Toussi, philosophe, mathématicien, astronome, théologien et médecin irano-musulman, pendant l'invasion mongole en Iran, inspiré et tiré du livre Cinq trésors (trésor III) écrit par Mahmoud Ehyâee. Le titre du conte original est "Khâdjeh Nasir al-Din Toussi".

1. Au cours de sa vie, Khâdjeh Nasir a écrit des centaines de livres et d'essais dont *Akhlâgh-e Nâsseri* et *Zidj-e ilkhâni* sur l'astronomie; un commentaire des *Ishârât* d'Avicenne; *Awsâf al-Ashrâf* (Caractériologie des âmes nobles), un traité de mystique chiite, etc.

2. Dernier gouverneur ismaélien dont le centre de gouvernement était la forteresse d'Alamout à Qazvin.

Mille soleils*

Gilles Lanneau

Elle était dans une prière intense, entièrement tournée vers le Ciel, ou l'intérieur, oublieuse du monde, de son agitation. A l'autre bout de ce monde, dans un monastère, au milieu d'une grande ville.

Et elle priait, priait, priait, tendue vers l'Au-Delà, jusqu'à son paroxysme… Un éclair traversa son corps, suivi d'un énorme coup de tonnerre, presque aussitôt, comme elle n'en avait jamais entendu. Elle se trouva projetée en l'air, retomba indemne. Heureuse. Resplendissante de joie: elle était sûre d'avoir atteint l'Illumination. La Libération finale, la Vie éternelle… Elle se ressaisit, sortit dans la rue.

Tout était ruine, désolation. Et feu, chaleur intense, comme celle qu'elle avait senti brûler en son corps, une fraction de seconde. A l'extérieur cette fois. Et des morts, des morts, des morts. La rue, les trottoirs, jonchés de cadavres, par centaines, aux visages révulsés, figés dans un instant d'horreur. Elle resta hébétée, ne comprenant plus rien.

… A Hiroshima, ou à Nagasaki, il ne sait plus au juste, un certain mois d'août 1945.



▲Temple d'Arjouna, Plateau de Dieng, centre de Java, Indonésie

Il avait lu cette histoire de la religieuse japonaise dans une revue sérieuse, il ne sait plus laquelle, il y a longtemps. Bien avant son virage à l'intérieur. Ce passage l'avait marqué, s'était gravé dans sa mémoire.

… Et refait surface, ce soir, en arpentant les ruelles de Kashan, au retour d'Abianeh.

Géhel pense à Roumi; comme à Soltaniyeh, au monastère soufi:

"Il y a un soleil caché dans l'atome… Cet atome ouvre la bouche. Les cieux et
la terre s'effritent en poussière devant ce soleil."

L'atome, ce réceptacle sacré d'une énergie prodigieuse. De l'Energie. Ou de l'Essence de l'Univers. Et la Gita lui vient à l'esprit aussitôt:

"Si la splendeur de mille soleils éclatait à la fois dans les cieux, cela serait
comparable au rayonnement de ce grand Etre."

Il imagine Arjouna, le guerrier valeureux, l'Aryen, frémissant à cette vue. Epouvanté, émerveillé:

"Je vois Ton visage, rayonnant comme le feu du sacrifice, dont l'éclat brûle l'Univers."

Arjouna, comme la religieuse japonaise, confronté à la lumière divine… Et sains et saufs l'un et l'autre. Protégés par leur adoration. Et pas l'adoration d'un jour! L'adoration d'une vie. Une vie entière aspirant à ce mystère qui la dépasse, infiniment. S'en imprégnant jour après jour. Et pas seulement par la

prière! L'émerveillement, l'amour…

L'un et l'autre tournés vers l'Absolu. Et l'Absolu les pénétrant, les transformant. Jusqu'au fond des cellules. Jusqu'à l'atome, ce réceptacle sacré d'une énergie prodigieuse… infusant dans le corps, à dose infime. Et ce corps de plus en plus vibrant, rayonnant. Récepteur, émetteur. Radio-actif. Une irradiation naturelle accélérant les flux d'énergie, et la "photosynthèse". Ou les provoquant. Géhel le sait, le ressent lui aussi. Et perçoit cette irradiation, et ces flux, comme le moteur de l'évolution. Il pense au Véda, cette "Connaissance" qu'apportèrent à l'Inde les tribus aryennes dès l'aube de la civilisation:

"… Maître de l'Ame;
Te manifestant dans la créature, tu cours tout au long de ses membres;
Mais qui n'est pas mûr et dont le corps n'a pas subi le feu ne goûte pas ce délice;
Seul peut l'endurer et pleinement en jouir qui a été cuit à la flamme."

Il a une intuition soudaine. Qui l'interpelle, et l'épouvante, et l'éblouit. D'une logique implacable… L'énergie nucléaire… Et toute cette énergie de l'homme pour la produire. Pour le meilleur, croit-il! ou pour le pire. Comme mû par une volonté souterraine, inconsciente, pour accomplir sa destinée. Et une nouvelle déflagration un jour, obligatoire. Surpassant de loin les précédentes. Une apothéose, une apocalypse. "La splendeur de mille soleils." L'humanité balayée. Couchée au sol. Certains se relevant, péniblement, hébétés, amoindris. Dégénérés. Et quelques-uns, des hommes, des femmes, ayant aimé le monde jusqu'à l'extrême, restés debout, rayonnant du feu du sacrifice, comme de nouveaux soleils. L'humanité nouvelle, accomplie.



▲ *Arjouna occit Karna, page extraite d'une copie manuscrite du* Razmnama, *période moghole*

Obligatoire, vraiment?… Est-ce l'homme qui tient en main sa destinée?… Les hommes, les femmes du monde entier… Et s'ils pouvaient aimer, aimer, aimer. S'émerveiller, prier. Produire une énergie colossale, irradiant la planète… Et que ce soit l'Humanité entière qui se lève, rayonnante au feu du sacrifice, comme un nouveau soleil. ■

---

*Ce texte a été envoyé par son auteur à *La Revue de Téhéran*. Il est extrait de l'ouvrage *Le Miroir du Monde* publié par Les 3 Orangers, 13 avenue de Saint-Mandé, 75012 Paris. Mail: les3orangers@noos.fr
Prix de l'ouvrage: 19,00 euros. Frais de port offerts.



Leylâ Esfandiyâri: la dame de la montagne

Roshanak Dânâei

▲ *Photos: Leylâ Esfandiyâri*

«Mon expérience montre bien que l'on peut dépasser les limites et que chacun peut s'élever à l'apogée de ses capacités…»

Leylâ Esfandiyâri

Leylâ Esfandiyâri Kadjuri Râd, née le 16 février 1971 et décédée le 22 juillet 2011, était une alpiniste iranienne. Elle naquit dans une famille religieuse, fit ses études universitaires dans le domaine de la microbiologie, et à la suite de ses études, décida de se séparer de sa famille. Durant ses premières années de vie indépendante, elle gagna sa vie grâce à l'enseignement, tout en travaillant dans une fabrique de mouchoir en papier. A la fin de ses études, elle commença à travailler à l'hôpital Abân.

Lorsqu'elle décida d'entreprendre l'ascension du mont Nanga Parbat, elle réussit à trouver un sponsor. Comme sa demande de congé ne fut pas acceptée, elle démissionna de son emploi à l'hôpital et se consacra entièrement à l'alpinisme en consacrant au moins sept heures à l'alpinisme, à l'escalade et à la natation chaque jour.

Leylâ Esfandiyâri était passionnée d'alpinisme. A l'exception de cette ascension du Nanga Parbat, elle rassembla elle-même les fonds nécessaires à ses autres ascensions. Elle vendit même sa maison pour pouvoir réaliser l'ascension du K2. Elle exprimait souvent son souhait de mourir en montagne ou dans une caverne, et elle enviait toujours son coéquipier, Sâmân Nemati, d'avoir perdu la vie lors de l'ascension du Nanga Parbat.

Leylâ Esfandiyâri a commencé à pratiquer l'alpinisme en 2001, par hasard, et le premier sommet qu'elle atteignit fut celui du mont Tochâl. En 2002,

elle devint membre du club de ski et d'alpinisme de Damâvand. C'est en formant une équipe avec d'autres membres de ce club qu'elle réalisa l'ascension de la plupart des sommets, et fit aussi de la spéléologie dans des grottes iraniennes. Elle réussit aussi à atteindre 22 fois le mont Damâvand ; et cela par trois voies différentes.

En 2007, Leylâ Esfandiyâri et sa compagne de cordée Monireh Rafiei, réussirent à escalader la paroi du mont Alam-Kouh; ce qui fit de cette expédition la première ascension indépendante féminine. En 2003, elle fut la première Iranienne à traverser intégralement la grotte Parau, la plus profonde grotte iranienne située à Kermânshâh. En 2007, elle décida de traverser la grotte Veronica, la plus profonde du monde, en Abkhazie. Mais comme elle était Iranienne, la police russe ne permit ni à elle ni à son équipe d'entrer en Abkhazie. C'est à la suite de cet échec qu'elle décida d'escalader le mont Nanga Parbat (8126 mètres). Cette expédition fut sa première conquête d'un somment de plus de 8000 mètres.

Cette expédition aurait dû se faire en solo, mais d'autres alpinistes iraniens se sont joints au projet: Kâzem Faridiyân, Sâmân Nemati, Sahand Aqdâyi, Ehsân Partoviniyâ, Hossein Abolhassani et Mohammad Nowrouzi. Durant cette ascension, Sâmân Nemati se sépara de l'équipe, et durant sa tentative d'atteindre le sommet, il fut pris dans une tempête et perdit la vie.

En 2010, Leylâ Esfandiyâri monta jusqu'à une hauteur de 7565 mètres au sommet du K2. Mais comme le temps n'était pas propice, toute l'équipe fut obligée de rebrousser chemin. Durant la période où elle pratiquait l'alpinisme, elle subit deux opérations chirurgicales, mais elle retrouva la santé et recommença son activité sportive en tant qu'alpiniste professionnelle. Lors de sa dernière ascension réussie, à son retour du sommet du Gasherbrum II, elle perdit l'équilibre et mourut à la suite d'une chute de 300 mètres. Comme elle l'avait demandé, on laissa son corps là où il était tombé. Un monument est édifié en son souvenir au cimetière Behesht-e Zahrâ au sud de Téhéran. ■





L'eau dans la culture iranienne
(1ère partie)

Mohammad Naghizâdeh
Traduit par
Babak Ershadi

Introduction

Les études relatives à la place que l'eau occupe en tant qu'élément majeur de la vie culturelle des sociétés humaines s'organisent autour de deux approches, l'une quantitative à l'appui des lois et des formules scientifiques, l'autre plus spirituelle s'occupant des qualités qui ne sont guère mesurables par les lois de la science. Selon cette dernière approche, l'eau est l'élément constitutif de la vie. De ce point de vue, l'eau précède la terre. L'historien des religions et mythologue roumain, Mircea Eliade (1907-1986) en a trouvé un exemple dans le livre de la Genèse - premier livre de la Bible - pour montrer comment les textes sacrés insistent sur les aspects symboliques et métaphysiques des éléments de la nature, dont et en particulier l'eau. D'ailleurs, la symbolique de l'eau apparaît riche et abondante dans toutes les religions et toutes les cultures: les ablutions, le baptême, la purification par l'eau, les ablutions du cadavre, la tradition de jeter de l'eau sur la tombe d'un défunt ou après le départ d'un proche qui prend la route et part en voyage… Voici autant d'exemples de la présence permanente de l'eau dans les cérémonies rituelles marquant les tournants importants de la vie humaine. Dans la mythologie iranienne, il est dit qu'avant la rencontre avec les Amesha Spenta (Immortels bénéfiques, les saints immortels du zoroastrisme), Zarathoustra dut traverser l'eau. En effet, la traversée d'une étendue d'eau a une signification symbolique dans la mythologie iranienne, le héros devant souvent traverser un fleuve ou une mer pour réaliser un véritable exploit. Il devient donc possible de penser que chaque traversée d'eau équivaut à une renaissance.[1] Dans les cultures orientales et occidentales, de nombreux mythes religieux ou classiques sont liés à la Fontaine de Jouvence - fontaine de vie ou fontaine d'immortalité -, qui révèlent la fascination de l'homme pour l'eau et son importance pour sa survie depuis des temps immémoriaux. Dans les légendes mythologiques de plusieurs nations figurent des héros qui recherchent l'immortalité ou l'atteignent en buvant l'eau de cette fontaine ou en y plongeant: Gilgamesh, Esfandiyâr, Achille… Les textes islamiques y font allusion en attribuant l'immortalité ou sa quête à Khizr, Elias ou Zul-Qarnayn (nom désignant peut-être Alexandre). L'histoire de l'arche de Noé et du Déluge - répandue dans de nombreuses cultures - constitue une autre référence à l'eau, élément de la purification de la terre tout entière qui anéantit les vils et épargne les croyants.

L'eau et la culture islamique

Selon Mircea Eliade, la tradition biblique suggère que l'eau serait plus ancienne que la terre. Les textes islamiques confirment-ils cette priorité de l'eau par rapport à la terre? Dans son exégèse du verset 7 de la sourate 11, 'Allâmeh Tabâtabâ'i (1892-1981) écrit que, comme dans l'Ancien Testament, l'eau est la source de la vie dans le texte coranique: «*Et c'est Lui qui a créé les cieux et la terre en six jours, alors que Son Trône était sur l'eau.*» 'Allâmeh Tabâtabâ'i y voit une succession des événements de manière à présenter un ordre: «*Le fait que le Trône, symbole de la majesté divine, soit posé sur la matière qui est la source de la vie, est une indication de la puissance créatrice de Dieu qui donne l'existence à Son royaume, passant d'un élément à un autre.*»[2]

Sheikh Tabarsi (1073-1153), un commentateur classique du Coran, présente une exégèse différente

de ce verset coranique: «*Ce verset signifie que le Trône et l'eau existaient avant la création du ciel et de la terre, et que Dieu Tout-Puissant maintenait l'eau ailleurs que dans sa place actuelle.*»[3]

L'islam enseigne que le but final de la vie humaine est le rapprochement (*qorb* قرب) menant à l'union de l'âme à Dieu et la perfection spirituelle (*kamâl* كمال). Par conséquent, toutes les activités humaines doivent s'organiser de façon à ce que l'homme parcoure le droit chemin qui le mène vers le but suprême de son existence. Les liens avec la nature et les éléments naturels chargés de significations symboliques peuvent lui servir de guides ou d'instruments de connaissance. Selon les enseignements de l'islam, la leçon que l'homme peut tirer du cycle de la vie et du mouvement perpétuel de la nature est que dans son ensemble, l'univers des objets et de la matière obéit au principe du perfectionnement, et que l'ensemble de ses composantes s'entraident en vue de ne pas sortir de l'orbite déterminé pour chacune d'elles. 'Allâmeh Tabâtabâ'i écrit: «*Au-delà des lois qui gèrent l'existence propre de chaque phénomène indépendamment des mouvements des autres phénomènes, chaque chose de cet univers suit l'orbite que les autres éléments lui fixent dans le cadre d'un mouvement général. Si une chose déviait de son chemin, son détournement affecterait l'ordre qui gère le mouvement du système dans sa totalité. Cela veut dire que chaque chose est totalement engagée dans le système des causes et des effets. Lorsqu'un élément risque de dévier de son orbite, les autres composantes de cet univers de causes et d'effets interviennent pour rééquilibrer le système et remettre l'élément dévié dans l'orbite qui lui convient. Si l'élément qui a dévié de son chemin résistait encore à cet arrangement, les forces destructrices de la nature l'élimineraient du système. C'est l'une des lois fondamentales de la nature.*»[4] En outre, 'Allâmeh Ja'fari évoque qu'avant l'ère de la modernité, toutes les religions et les écoles de pensées croyaient d'une manière ou d'une autre en l'existence de ce mouvement général de l'univers vers le perfectionnement et le progrès. Avant l'ère de la modernité, le regard que l'homme portait sur la nature était donc conforme à la vision des religions et aux qualités et valeurs symboliques attribuées aux éléments naturels.[5]



▲ *Le prophète Noé dans son arche après le déluge, miniature anonyme, aux alentours du XVIe siècle*



▲ *Statue de Anâhitâ, l'une des déesses les plus importantes de la Perse antique. Dans le cinquième Yasht de l'Avestâ, elle apparaît sous le nom de Abân Yasht.*

La période préislamique

Dans l'antiquité iranienne, l'eau était un élément sacré de la nature. Selon la tradition zoroastrienne, l'eau constituait le deuxième élément sacré de l'univers après le feu. Salir l'eau, profaner son caractère sacré et en faire un usage indigne étaient donc considérés comme péchés. Polluer l'eau avec un cadavre était d'ailleurs vu comme un péché capital.

La traversée d'une étendue d'eau a une signification symbolique dans la mythologie iranienne, le héros devant souvent traverser un fleuve ou une mer pour réaliser un véritable exploit. Il devient donc possible de penser que chaque traversée d'eau équivaut à une renaissance.

L'eau occupe une place centrale dans les cérémonies religieuses des Zoroastriens. L'eau est la deuxième création d'Ahourâ Mazdâ ou Ohrmazd (Dieu et «Seigneur sage»), et la protection des eaux a été confiée à Haurvatat (Khordâd, en persan moderne), cinquième des Amesha Spenta.[6] Selon une croyance ancienne, la création de l'univers a commencé par une goutte d'eau. Tout a été donc créé à partir de l'eau, à l'exception de l'homme et du bétail dont l'origine était le feu.[7] «*Bundahishn*» (Première Création) qui réunit des textes cosmogoniques du zoroastrisme en écriture pahlavi, souligne qu'après le ciel, l'eau est la deuxième création d'Ohrmazd (Ahourâ Mazdâ), et qu'après le feu (sixième création), l'eau est le deuxième élément sacré. «*Bundahishn*» décrit la création de l'eau en ces termes: «*Après la création du ciel,* [Il] *créa l'eau d'une quantité égale à couvrir la surface de la terre de sorte que* [si] *un homme posait les deux mains et les deux pieds par terre* [sans s'agenouiller]*, l'eau aurait touché son ventre. Avec cette eau,* [Il] *créa le vent et la pluie, origines du brouillard, du nuage de pluie et de la neige.*»[8] Dans un autre passage du livre, l'eau est présentée comme le premier élément constitutif de la création de l'univers: «*La première création était comme une goutte d'eau. Pendant un an, Ohrmazd créa le ciel, l'eau et la terre* [et les autres êtres].»[9]

Dans les textes de l'antiquité iranienne, l'eau symbolise la connaissance et la science: «*Ohrmazd le Sage sut ce à quoi pensait Zarathoustra, le béni de Faravahar* [Ange gardien]. *Il prit la main de Zarathoustra. Ohrmazd le Pur mit dans la main de Zarathoustra l'abondance des bontés, le secret de la création des matières et la sagesse de toutes les connaissances, sous la forme*

d'eau. Et il lui dit: Bois-en.»[10] La sagesse était aussi une caractéristique de Varuna, grand dieu védique, également vénéré dans la tradition iranienne sous le nom de Ahourâ Varuna. «*Les Iraniens vénéraient Varuna, l'un des deux dieux primordiaux du Rig-Véda, au même rang que Mitra*[11]*, gardien de la souveraineté et de l'ordre du monde de la matière. Varuna était associé à l'eau lorsque celle-ci se trouve en masse (cours d'eau, lacs, océans), tandis que la pluie était surtout associée à Mitra.*»[12]

Dans le culte de Mithra, Soma (mot sanskrit signifiant le fait de presser pour extraire un suc) est le dieu de la vie: «*Ce dieu incarne la pluie qui tombe de la lune sur la terre. Cette pluie fait pousser les végétaux et nourrit l'homme et le bétail. Dans le corps des mâles, le suc des végétaux se transforme en semence, tandis que dans le corps des femelles, ce suc devient le lait. Après la mort, la vie quitte le corps et remonte à la lune. Chaque mois, quand la lune est pleine, Soma - divinité à la fois vitale, humide et nocturne - descend de la lune. Les dieux en boivent une fois par mois.*»[13]

L'eau était un élément sacré pour les Iraniens de l'antiquité. Il était donc interdit de la salir, mais l'eau était aussi l'élément que l'homme utilisait pour se purifier. Pour résoudre cette contradiction, il fallait donc trouver un moyen permettant de respecter le caractère sacré de l'eau que l'on voulait utiliser pour se purifier. Mohammad Karim Pirniâ écrit: «*Il y a 1500 ou 2000 ans, les Iraniens construisaient un réservoir d'eau dans les bains. L'eau était un élément sacré et il ne fallait absolument ni la polluer, ni la profaner. L'eau usée des bains ne devait donc pas se mêler à l'eau pure.*

Selon la tradition zoroastrienne, l'eau constituait le deuxième élément sacré de l'univers après le feu. Salir l'eau, profaner son caractère sacré et en faire un usage indigne étaient donc considérés comme péchés. Polluer l'eau avec un cadavre était d'ailleurs vu comme un péché capital.



▲ *Temple de feu (*âtashkadeh*) zoroastrien à Yazd*



▲ *Alexandre traverse la mer de Chine, artiste inconnu,* Eskandar Nâmeh, *Palais du Golestân*

Il y a 1500 ou 2000 ans, les Iraniens construisaient un réservoir d'eau dans les bains. L'eau était un élément sacré et il ne fallait absolument ni la polluer, ni la profaner. L'eau usée des bains ne devait donc pas se mêler à l'eau pure. Cette eau usée devait être jetée dans l'air ou sur la terre.

Cette eau usée devait être jetée dans l'air ou sur la terre. Aujourd'hui encore, dans les villages autour de Yazd, les gens n'utilisent pas directement l'eau des ruisseaux pour laver leur linge. Ils creusent un petit canal pour dévier une partie des eaux du ruisseau, dans lequel ils lavent le linge. Après le lavage, ils recouvrent le canal de l'eau usée avec de la terre. A Sirjân, les gens construisaient des canaux secondaires pour ne pas utiliser directement le cours d'eau des qanât [canaux souterrains]. *Un autre réseau de canaux secondaires, appelés* shiftal [شیفتل] *conduisaient les eaux usées des maisons à l'extérieur de la ville pour ne pas salir l'eau du canal principal.*»[14]

Selon les croyances anciennes, la pollution et la profanation de l'eau était l'œuvre d'Ahriman (issu du mot avestique *angra mainyu*: mauvaise pensée), l'esprit démoniaque opposé à Ahourâ Mazdâ dans le zoroastrisme. «*C'est lui* [Ahriman] *qui donne le mauvais goût à l'eau.*»[15] Dans la légende du roi Zahhâk - entraîné au mal par Ahriman -, il est dit qu'il avait donné l'ordre de la profanation de l'eau, du feu et des plantes. «[Zahhâk dit:] *Qui ne profane pas l'eau, le feu et les plantes, amenez-le auprès de moi pour que je le dévore.*»[16]

Anâhitâ (ou Nâhid: immaculée) est la déesse de l'eau. Les textes avestiques décrivent Anâhitâ comme une déesse qui augmente la richesse et la postérité. Elle est également l'incarnation parfaite de la beauté. Dans *Abân Yasht* (Hymne aux Eaux), nous pouvons lire: «*Alors Zarathoustra s'avance et dit: Ô Anâhitâ, qui proviens du créateur Mazdâ, tes bras sont beaux et dorés, larges comme un cheval. Avance vers nous avec bienveillance, ô belle, ô sainte; viens rapidement, avec tes larges bras, roulant dans ton esprit ces pensées […] A cause de son éclat et de sa majesté, je veux honorer par des chants de louange, par un culte convenable, Anâhitâ, pure et sainte.*»[17] Les *gâthâs* (hymnes en vieil

avestique, la partie la plus ancienne de l'Avestâ) établissent ainsi un lien logique entre les aspects spirituels et matériels de l'existence. Si la piété et la bonne action conduiront l'homme vers le salut éternel, selon les croyances zoroastriennes, la pureté et la purification sont les clés de la protection des sept créations originelles (ciel, eau, terre, plantes, bétail, feu, homme juste) et préparent l'univers à la survenance de Farshgard (la résurrection). Les créations d'Ahourâ Mazdâ sont pures et purifiantes, tandis que le mal, la laideur, la maladie, la putréfaction, l'impureté et la mort sont tous des armes aux mains d'Angra Mainyu (Ahriman). En luttant contre Ahriman, l'homme contribue donc à concrétiser au plus tôt la résurrection.

La période islamique

Après la conquête musulmane de la Perse, l'islam est devenu la référence principale de la culture iranienne. Il apparaît donc nécessaire de mentionner les thèmes liés à l'eau dans les textes islamiques. Le mot eau (*mâ'*, en arabe) est cité à 61 reprises dans le Coran. Le livre saint des Musulmans présente l'eau comme la source de la vie et l'élément primordial de la prospérité et du développement des sociétés humaines.

Devenus musulmans, les Iraniens ont préservé, parmi les anciennes croyances liées à l'eau, celles qui ne contredisaient pas les enseignements de leur nouvelle religion. Dans la culture coranique, l'eau est surtout qualifiée de: 1) élément de création et de vie, 2) symbole de vie éternelle au Paradis, 3) élément de purification, 4) instrument de prospérité.

1) Eau, élément de création et de vie: Le saint Coran présente l'eau comme la source de la vie: «*Nous avons fait de l'eau tout être vivant.*» (Sourate 21, verset 30). Certains versets parlent de la création de l'homme à partir d'eau («*Et c'est Lui qui crée d'eau l'être humain*» sourate 25, verset 54), et d'autres de la création des animaux («*Et Dieu a créé d'eau tout animal*», sourate 24, verset 45). Dans la vision coranique, l'eau est la source de vie pour la terre entière: «*De même dans l'alternance de la nuit et du jour, et dans ce que Dieu fait descendre du ciel, de par l'eau nourricière, par quoi Il donne*



▲ *Kay Khosrow traverse le Jayhoun accompagné de Guiv et Faranguis, miniature attribuée à Gadimi et issue du* Shâhnâmeh *de Shâh Tahmâsp, première moitié du XVIe siècle*



▲ "Et nous avons fait de l'eau toute chose vivante", *Coran, sourate 21, verset 30.*

vie à la terre une fois morte. Et dans le déploiement des vents, il y a des signes pour les gens qui comprennent.» (Sourate 45, verset 5); «*Et du ciel Nous avons fait descendre l'eau, puis Nous y avons fait pousser de nobles couples de toute espèce.*» (Sourate 31, verset 10).

Devenus musulmans, les Iraniens ont préservé, parmi les anciennes croyances liées à l'eau, celles qui ne contredisaient pas les enseignements de leur nouvelle religion. Dans la culture coranique, l'eau est surtout qualifiée de: 1)élément de création et de vie, 2)symbole de vie éternelle au paradis, 3)élément de purification, 4)instrument de prospérité.

2) Eau, symbole de vie éternelle au paradis: Dans de nombreux versets, le Coran mentionne l'eau parmi les bienfaits dont jouiront les habitants du paradis céleste: «*Et annonce à ceux qui ont cru et fait œuvres bonnes, qu'il y a pour eux, des Jardins sous quoi coulent les ruisseaux.*» (Sourate 2, verset 25). L'existence des ruisseaux au Paradis est évoquée dans plusieurs autres versets.[18] D'ailleurs, le Coran indique que les damnés de la Géhenne (Enfer) seront privés de l'eau douce et agréable, et n'auront à boire qu'une eau tantôt bouillante tantôt glaciale: «*Ils n'y goûteront ni fraîcheur ni breuvage que d'eau bouillante et d'eau glaciale.*» (Sourate 78, verset 24-25).

3) Eau, élément de purification: Dans le Coran, l'accent est mis aussi sur le caractère pur et purifiant de l'eau (طهور, tahour): «*Nous faisons descendre du Ciel une eau pure et purifiante*» (sourate 25, verset 48). Le Coran indique aussi que l'eau est un élément béni (*mobârak*, مبارک) par le Seigneur: «*Et Nous avons fait descendre du ciel une eau bénie, puis Nous en avons fait pousser des jardins et le grain de la moisson, et aussi les hauts dattiers à la spathe ramassée.*» (Sourate 50, verset 9-10). Dans la vision

coranique, l'eau est un élément pur qui sert aussi à purifier d'autres choses. C'est la raison pour laquelle elle est utilisée pour les ablutions (Sourate 5, verset 6).

4) Eau, instrument de prospérité: Le saint Coran évoque dans de nombreux versets l'importance de l'eau dans la prospérité de la terre et de l'agriculture: «*Et c'est Lui qui du ciel a fait descendre l'eau. Puis, par elle Nous avons fait sortir la germination de toute chose, de quoi Nous avons fait sortir une verdure d'où Nous faisons sortir des grains qui se chevauchent les uns les autres; et du dattier, de sa spathe, des régimes de dattes qui se tendent. Et aussi les jardins de raisins. Et l'olive, et la grenade, qui se confondent mais ne se ressemblent pas. Regardez-en le fruit quand il fructifie. Et son mûrissement. Voilà bien là des signes, vraiment, pour ceux qui croient.*» (Sourate 6, verset 99)

Outre le Coran, de nombreux hadiths du prophète Mohammad et des Imâms font allusion à l'eau et son rôle dans l'existence de l'homme. Dans un hadith, le Prophète dit: «*Même après sa mort, le croyant sera récompensé pour la science qu'il a diffusée et pour le canal d'eau qu'il a creusé.*»[19] Le Prophète dit aussi: «*La vision de trois choses illuminent l'œil: la verdure, le cours d'eau, et le beau visage.*»[20] Il conseille également aux croyants de louer le Seigneur chaque fois qu'ils boivent de l'eau.[21] Dans un autre de ses hadiths, nous lisons: «*Au Jour de la Résurrection, Dieu ne regardera pas le visage de ceux qui ont privé les autres de l'eau dont ils n'avaient pas besoin, et ne leur adressera pas la parole.*»[22] Il conviendrait ici de reproduire un passage du premier sermon de l'Imâm 'Ali ibn Abi Tâlib dans *La Voie de l'éloquence* dans lequel il décrit la création de l'univers. L'eau y paraît être l'élément principal de la création: «*Il a tiré l'univers du néant, l'a forgé de rien, sans effort intellectuel, ni expérience acquise, ni mouvement actué, ni hésitation ou préméditation. Il fixa le terme des choses, en harmonisa les divergences, percevant leurs limites, leurs fins, leurs semblables et leurs aspects. Puis Il dégagea les espaces, les distances, les voies et les cours cosmiques et Il fit couler les eaux aux vagues houleuses et hautes; Il les fit charger sur les ailes des vents furieux et de la tempête déchaînée. Puis Il ordonna aux vents de renvoyer les eaux, de les brider et de les dompter. L'air s'y livra passage et les eaux s'y déversèrent. Il créa ensuite un vent stérile en permanence, violent, d'origine lointaine, qu'Il chargea de faire mouvoir l'eau haute, de soulever les vagues des mers. Ces vents agitèrent fortement les eaux, les dispersèrent dans l'espace et les remuèrent avec fougue. Puis de ces vagues démontées et écumantes, élevées dans l'air libre et le Cosmos ouvert, Il façonna sept cieux.*»[23]

Outre le Coran, de nombreux hadiths du prophète Mohammad et des Imâms font allusion à l'eau et son rôle dans l'existence de l'homme. Dans un hadith, le Prophète dit: «*Même après sa mort, le croyant sera récompensé pour la science qu'il a diffusée et pour le canal d'eau qu'il a creusé.*»

Dans le sillage du Coran et des hadiths, les penseurs musulmans apparaissent être sensibles à l'image que les textes religieux présentent de l'eau. Les philosophes, les soufis et les commentateurs du Livre saint interprètent de différentes manières la symbolique de l'eau. Ibn 'Arabi (1165-1240), théologien et maître soufi arabo-andalou, interprète ce verset coranique en attribuant chaque élément de l'image

à une référence mystique: «*C'est Lui qui du ciel fait descendre l'eau et les vallées s'inondent à la mesure de leur capacité.*» (Sourate 13, verset 17) Pour Ibn 'Arabi, le «ciel» serait une allusion faite au «monde supérieur» (*'âlam alawi*,عالم علوی), l'«eau» serait la «connaissance» (*'ilm*, علم) et les «vallées» ne seraient que les «cœurs des élus».[24] Shahâb al-Din Sohrawardi (1155-1191) philosophe mystique iranien, considère lui aussi que l'image de l'eau dans le texte sacré ferait référence aux «sciences authentiques» (*'uloum haqiqiyya*,علوم حقیقیه).[25]

Il est intéressant de savoir que la tradition musulmane semble vouloir éviter de fixer un prix pour l'eau. Un hadith du Prophète pourrait justifier cette attitude: «*Les musulmans partagent trois choses entre eux comme des associés: l'eau, le pâturage et le feu* [les combustibles].» Traditionnellement, les Iraniens chiites considéraient l'eau - surtout l'eau potable - comme étant la dot de la vénérée Fâtima, fille du prophète Mohammad. Donner de l'eau aux autres est donc une œuvre de charité qui mérite une récompense divine, tandis qu'en s'abstenant de le faire, on risquerait de s'apparenter au réprouvé Yazid, impitoyable assassin de l'Imâm Hossein et des enfants du Prophète à Karbalâ. ■

(à suivre)

1. Bahâr, Mehrdâd, *Pajouheshi dar asâtir-e irân* (Une recherche sur la mythologie iranienne), éd. Agâh, Téhéran, 1996, pp. 253 et 260.
2. Tabâtabâ'i, Seyyed Mohammad Hossein, *Tafsir al-Mizân*, vol. 19, éd. Mohammadi, Téhéran, 1983, pp. 243-244.
3. Tabarsi, Abou Ali al-Fazl ibn al-Hossein, *Tafsir Majma' al-Bayân*, vol. 12, éd. Farahâni, Téhéran, 1971, p. 13.
4. Tabâtabâ'i, Seyyed Mohammad Hossein, *Tafsir al-Mizân*, vol. 20, éd. Mohammadi, Téhéran, 1984, p. 14.
5. Ja'fari, Mohammad Taghi, *Tafsir, naghd va tahlil-e* Masnavi (Commentaire, critique et analyse du *Masnavi*, éd. Eslâmi, Téhéran, 1984, pp. 357-375.
6. *Bundahishn*, chapitre III, paragraphe 18.
7. *Bundahishn*, chapitre Ier, paragraphe 3.
8. *Bundahishn*, in. Bahâr, Mehrâd, *op. cit.*, p. 43.
9. *Ibid.*
10. Boyce, Mary, *A History of Zoroastianism*, traduit en persan par Sanatizâdeh, Homâyoun, vol. 1, éd. Tous, Téhéran, 1997, p. 93.
11. A ne pas confondre avec Mithra.
12. *Ibid.*, pp. 52-53.
13. *Ibid.*
14. Pirniâ, Mohammad Karim, *Ashenâ'i bâ me'mâri-e eslâmi-e irân* (Initiation à l'architecture islamique en Iran), éd. de l'Université Elm-o-San'at, Téhéran, 1993, pp. 197-198.
15. Bahâr, Mehrdâd, *op. cit.*, p. 87.
16. *Ibid.*, p. 280.
17. *Abân Yasht*, in Eslâmi-Nadoushan, Mohammad-Ali, "Ayâ irâni hamân irâni ast?" (L'Iranien est-il ce qu'il était avant?", in Revue *Hasti*, 2e année, n° 1, printemps 1931, p. 14.
18. Voir notamment sourate 3, versets 15, 136, 195, 198; sourate 4, versets 13, 57, 122; sourate 5, versets 12, 85, 119; sourate 9, versets 72, 89, 100; sourate 10, verset 9; sourate 13, verset 35; sourate 14, verset 23; sourate 16, verset 31; sourate 18, verset 31; sourate 20, verset 76; sourate 22, versets 14, 22; sourate 29, verset 58; sourate 47, verset 12; sourate 48, versets 5, 17; sourate 57, verset 12; sourate 58, verset 22; sourate 61, verset 12; sourate 64, verset 9; sourate 65, verset 11; sourate 66, verset 8; sourate 85, verset 11; sourate 98, verset 8)
19. *Nahj-ol-Fasâha*, traduit par Pâyandeh, Abolghâssem, éd. Jâvidân, Téhéran, p. 337.
20. Ibid., p. 425.
21. Ibid., p. 315.
22. Ibid., 406.
23. *Nahj al-Balâgha* (La Voie de l'éloquence), traduit en français par Abul Naga, Sayyid Attia, éd. Ansâriyân, Qom, 2002, pp. 27, 29.
24. Pournâmdâriân, Taghi, *Ramz va dâstân-hâye ramzi dar adab-e fârsi* (Le symbole et les récits symboliques de la littérature persane, éd. Elmi-o-Farhangi, Téhéran, 1988, p. 99.
25. Sohrawardi, Shahâb al-Din, *Musanafât* (Œuvre complète), vol. 3, corrigée et commentée par Seyyed Hossein Nasr, éd. Anjoman-e falsafeh, Téhéran, 2000, p. 193.

Bahman Panahi

Un artiste iranien à Paris: une exposition au Centre culturel Algérien

Paris, 4 décembre 2013 - 4 janvier 2014

Entre tradition persane et modernité

Jean-Pierre Brigaudiot

Bahman Panahi vit en France depuis une dizaine d'années; il est musicien et calligraphe et y poursuit des études d'art commencées en Iran. Dans son pays natal, il a acquis un diplôme de maître en calligraphie et appris à jouer du tar et du sétar, instruments à cordes de la musique traditionnelle. En France, après avoir étudié à l'Ecole des Beaux Arts de Valenciennes, il est entré en Sorbonne où il rédige actuellement une thèse en Arts Plastiques et Sciences de l'Art, une thèse où s'articulent la théorie et la pratique. Fort de ses deux formations, en calligraphie et en musique traditionnelles persanes, Bahman Panahi mène une double et très active carrière d'artiste, comme musicien fort apprécié et comme peintre calligraphe, jouant et exposant de par le monde. Il n'est donc pas étonnant que les propos tenus par Bahman Panahi, lorsqu'il présente et commente ses œuvres calligraphiques au Centre Culturel Algérien de Paris, soient des propos qui s'appuient d'une part sur la terminologie spécifique à la calligraphie et sur le vocabulaire des arts plastiques tels qu'ils se sont constitués comme discipline universitaire en France, et des propos par ailleurs riches du vocabulaire de la musique. Ainsi comprend-on que la démarche de cet artiste établit un pont entre des disciplines trop souvent et trop arbitrairement isolées l'une de l'autre.

Un centre culturel actif

Le Centre Culturel Algérien est un grand bâtiment récent dont l'architecture extérieure comme intérieure emprunte discrètement à l'architecture musulmane, en une postmodernité mesurée. C'est aussi l'un des



▲ *Soura Hamd (Qoran) 45×70 cm*

centres culturels parisiens des plus actifs, ce qui est remarquable alors qu'un certain nombre de centres culturels semblent sommeiller. Outre une assez vaste salle d'exposition le centre comporte une salle dédiée aux concerts, au cinéma et aux spectacles en général. D'autre part il y a

Devant ses œuvres, Bahman Panahi parle beaucoup de l'espace blanc, celui du vide, qui, comme dans la peinture ou dans la calligraphie chinoise, n'opère pas tant comme un vide que comme une présence active, en possible inversion de ce qui est inscrit sur la page, dès lors que le vide n'est pas considéré comme une absence.

une bibliothèque, des salles de danse, des espaces consacrés à l'apprentissage de l'arabe et à d'autres activités pédagogiques et culturelles comme par exemple ce que fait en ce moment Bahman Panahi avec des cours de calligraphie. La salle d'exposition alterne entre montrer des œuvres d'artistes et des expositions documentaires, comme ce fut le cas avec une exposition de photographies, courant octobre dernier, sur l'art préhistorique du Tassili N'ajjer. Et puis le centre culturel, au sujet de l'Algérie, accueille diverses manifestations à caractère culturel, relevant de l'histoire ou de l'époque contemporaine. Une revue de bonne qualité inventorie ces activités multiples. Cependant, il va de soi que la vitalité de ce centre culturel trouve ses racines dans l'histoire qui lie les deux peuples et les deux cultures de France et d'Algérie, une histoire marquée par la colonisation et la décolonisation autant que par l'émigration et l'installation définitive de très nombreux algériens, venus de ce pays voisin d'en face, de l'autre côté de la Méditerranée.

Une forme d'art gestuel et spirituel

Bahman Panahi est un artiste



▲ *Bahman Panahi et ses œuvres calligraphiques au Centre culturel Algérien*



▲ *Composition, poésie de Roumi*

calligraphe atypique en ce sens que par sa recherche universitaire en tant que doctorant, il a acquis les outils conceptuels nécessaires à l'analyse de son œuvre en tant que ce qu'elle est au regard de la tradition comme au regard du contexte culturel dans lequel il se meut depuis une dizaine d'années. Ce à quoi s'ajoute la musique qui, dans le cadre de l'entretien mené devant ses œuvres, ajoute une ouverture, permet un dialogue, instaure un regard analytique supplémentaire sur cette œuvre calligraphique. L'exposition, ainsi qu'elle est organisée, commence par une œuvre inscrite au cœur même de la tradition calligraphique persane: *Soura hamd, sacré Qorân*. Celle-ci s'inscrit effectivement dans la plus pure tradition et veut témoigner à la fois d'un savoir faire et d'un ancrage. Le commentaire de Bahman Panahi, expose les modalités selon lesquelles le calligraphe opère; modalités non seulement techniques mais celles qui relèvent d'une profonde spiritualité, d'une concomitance entre ce que fait la main et ce que dicte l'esprit. Car la calligraphie, et au-delà de la calligraphie persane, la calligraphie extrême orientale, peut-être plus familière ici en France, pour être de haute qualité, nécessite cette parfaite coordination de ce que fait la main et de ce que dicte l'esprit. Cette œuvre de Bahman Panahi s'inscrit dans le contexte de l'islam,

> Les propos tenus par Bahman Panahi, lorsqu'il présente et commente ses œuvres calligraphiques au Centre Culturel Algérien de Paris, sont des propos qui s'appuient d'une part sur la terminologie spécifique à la calligraphie et sur le vocabulaire des arts plastiques tels qu'ils se sont constitués comme discipline universitaire en France, et des propos par ailleurs riches du vocabulaire de la musique.

Hou: Dieu et en même temps Ce qui est au-delà, Là-bas, Lui, Celui qui est partout, dans une dimension inimaginable, Ce qui est pure perfection. Mais le *Hou* signifie également dans le cadre du travail du calligraphe, cette expiration/inspiration de l'air des poumons, celle qui participe à la concentration précédant l'inscription, le juste tracé sur la page.



▲ *L'envole de Hou, Dorée, 130×85 cm*

espace spirituel et religieux déjà-toujours offert à l'action du calligraphe. Devant ses œuvres, Bahman Panahi parle beaucoup de l'espace blanc, celui du vide, qui, comme dans la peinture ou dans la calligraphie chinoise, n'opère pas tant comme un vide que comme une présence active, en possible inversion de ce qui est inscrit sur la page, dès lors que le vide n'est pas considéré comme une absence. Voir le vide comme une substance: en effet, dans la calligraphie extrême orientale ou persane, l'espace blanc peut cesser d'être un fond vide et informe, une absence, pour contribuer à construire l'œuvre, autant que la construisent les formes et lettres tracées au calame. Evidemment, Bahman Panahi, lorsqu'il explique cela en tant que plasticien et musicien conduit à une lecture extrêmement informée et savante des œuvres, conscient de ce que fait la main, du pourquoi elle le fait, conscient de ce qui est mis en jeu dans de déploiement formel inscrit sur la page blanche.

Une autre dimension donnée à la calligraphie

Au-delà de la virtuosité et du savoir faire déployés avec cette œuvre, *Soura Hamd, sacré Qorân,* inscrite dans la tradition, les autres œuvres présentées dans l'exposition se présentent de deux manières: celles où le tracé calligraphique est en gros plan, comme le grossissement soudain du texte. Ici la calligraphie se joue avec la nécessité d'outils fabriqués par l'artiste lui-même: des calames de larges dimensions faits d'objets soigneusement choisis, bouts de plastique, tissus, par exemple, afin d'effectuer ces tracés à une autre échelle que celle pratiquée lorsqu'il s'agit du livre. Une œuvre comme *L'envol du Hou (couleurs)* voit se déployer le tracé spiralé en une

triple répétition du même, comme psalmodiées, formes flottant en un espace indéfini, formes témoignant d'un lyrisme omniprésent dans la calligraphie persane. Cependant la lecture de l'œuvre, pour qui n'a pas accès au sens de ce qui est là, se fait comme s'il s'agissait d'une peinture abstraite qui peut être qualifiée de lyrique et gestuelle, selon les catégories de l'art moderne et contemporain occidental. Cette affinité avec les abstractions gestuelles est indéniable, ceci d'autant plus que certains des peintres de ces abstractions avaient une large connaissance des philosophies extrême-orientales. Cette lecture au regard de référents dans la peinture gestuelle ne saurait évidemment être la seule, d'autant plus qu'elle fait l'impasse, pour celui qui ne lit pas le persan, sur le sens de ce qui est écrit. Ici la virtuosité du calligraphe impose un contrôle gestuel, une concentration, un savoir faire dont dépendent l'advenir de l'intention préalable aux tracés. Ce type de travail implique aussi des ratés, ils font partie du jeu, en cohérence avec cette idée d'aller vers la perfection à laquelle aspire l'action du calligraphe. Cette idée et cet objectif de perfection nourrissent d'ailleurs toujours l'esprit des enseignements artistiques en Iran, et du même coup les différencie de l'esprit de ceux d'ici où le raté s'expose volontiers comme témoignage d'un faire tâtonnant et en devenir. Bahman Panahi en expliquant le sens du titre: *L'envol du Hou*, précise ce qu'est le *Hou*: Dieu et en même temps Ce qui est au-delà, Là-bas, Lui, Celui qui est partout, dans une dimension inimaginable, Ce qui est pure perfection. Mais le *Hou* signifie également dans le cadre du travail du calligraphe, cette expiration/inspiration de l'air des poumons, celle qui participe à la concentration précédant l'inscription,



▲ *Quel Amour, poésie Roumi, 50×70 cm*

le juste tracé sur la page. Revenant sur la question du blanc, de l'espace blanc de l'œuvre, du blanc comme silence actif,

> Le blanc, ce qui est le fond n'est donc pas conçu comme absence mais comme présence: le fond ne relève pas d'un faire, d'une activité scripturale, mais il est activé par ce que le calligraphe trace sur la page, ce qui travaille le blanc et avec le blanc.

Bahman Panahi situe plus précisément ce qu'il entend, passant par l'exemple de l'œuvre musicale de John Cage. Cet



▲ *Jardin de Hou, 130×85 cm*

Il y a chez Bahman Panahi cette omniprésence de la musique et de l'écriture musicale, un peu comme la pratiquait John Cage: œuvre musicale et en même temps œuvre plastique où les partitions deviennent œuvres graphiques autonomes, détachées du sens de l'écriture musicale.

artiste fut profondément marqué par le bouddhisme zen et indéniablement son œuvre plastique et son œuvre musicale en sont les reflets. Avec les œuvres présentées ici, le blanc, ce qui est le fond n'est donc pas conçu comme absence mais comme présence: le fond ne relève pas d'un faire, d'une activité scripturale, mais il est activé par ce que le calligraphe trace sur la page, ce qui travaille le blanc et avec le blanc. D'autres œuvres constituant cette exposition voient l'écriture se déployer sur des fonds préalablement travaillés en lavis et taches pâles, comme si cet espace-fond devenait connaissable, comme si le rien suggéré par le fond blanc faisait place à un monde un peu plus identifié où la forme commence à succéder à l'informe. Bahman Panahi développe des mots, des lettres qui en leur double appartenance au sens et à la forme tournoient en des mouvements spiralés symbolisant ce qui est sans fin, ce qui est in-fini, rappelant également le mouvement des derviches tourneurs, culture persane oblige.

D'autres œuvres m'ont semblé faire le lien avec certains aspects de l'art occidental, échange ou contamination, le contexte de vie et le tutoiement d'un art reposant sur une autre conception de ce qu'il est, jouent leur rôle. Ces œuvres témoignent à la fois de l'ancrage de l'œuvre calligraphique de Bahman Panahi dans sa culture persane et de son ouverture à l'autre, celle d'ici, de là où il vit depuis une décennie. Et ce métissage me parait positif puisqu'il s'agit d'un enrichissement de la capacité créative de l'artiste sans que cela passe par un renoncement à ce qu'il est, à sa culture d'origine. Ainsi l'œuvre intitulée *Jardin de Hou*, se présente comme bien différente de celles où s'affirment, comme en gros plan, quelques signes de la langue persane. Ici l'espace pictural est infiniment morcelé par la présence de petits signes de couleurs très variées et il en ressort un effet de rideau informel/abstrait - je veux dire où les formes ne s'identifient plus guère comme

signes linguistiques, mais en tant que simples formes. On peut ainsi penser à certaines œuvres de Simon Hantaï ou à certains travaux de Mark Tobey où la répétition du même signe conduit ce dernier à être perçu comme un simple module répété indéfiniment, discours sous-jacent sur l'infini? Ici les sens du *Hou* rejoignent peut-être cette notion d'infini bien présente chez de nombreux artistes ayant rencontré la philosophie bouddhiste zen.

Une volonté de se situer

Bahman Panahi semble attaché à rester ancré dans sa culture persane et dans sa formation de calligraphe, puis sa maîtrise en tant que calligraphe. Il est certes arrivé à un certain équilibre dans cette rencontre d'une autre conception de l'art sur les bases qui sont les siennes, le texte, l'écriture calligraphique lyrique, cette épreuve répétée qu'implique chacune des œuvres, épreuve qui engage le corps - le geste- comme l'esprit, et le conduit à la rencontre du *Hou.* Mais aussi il y a chez Bahman Panahi cette omniprésence de la musique et de l'écriture musicale, un peu comme la pratiquait John Cage: œuvre musicale et en même temps œuvre plastique où les partitions deviennent œuvres graphiques autonomes, détachées du sens de l'écriture musicale. D'ailleurs Bahman Panahi confirme lui-même le rôle de sa musique, celle qu'il interprète et celle qu'il compose, en tant qu' «…âme de mes œuvres, fluide et libre…». Ainsi énoncé, cela conduit encore à une autre lecture des calligraphies, cette fois comme constituées de signes sonores, ceux qui résonnent en sourdine dans la tête du spectateur et lecteur, ceux que génère la poésie. Mais dans l'aire de la pensée persane, poésie, musique et écriture des textes coraniques se fondent et confondent volontiers.

Le CV de Bahman Panahi témoigne d'une intense activité dans ses deux domaines de prédilection, la calligraphie et la musique: expositions et concerts dans les lieux les plus prestigieux, ce à quoi s'ajoutent des activités d'enseignement à haut niveau et des publications. Ces activités pédagogiques révèlent un engagement de l'artiste dans un partage des arts qu'il pratique. Ainsi œuvre Bahman Panahi, un iranien vivant à Paris. ■



▲ *Sans toi, (Rûmi) 130×85 cm*

EXPOSITION PIERRE HUYGUE

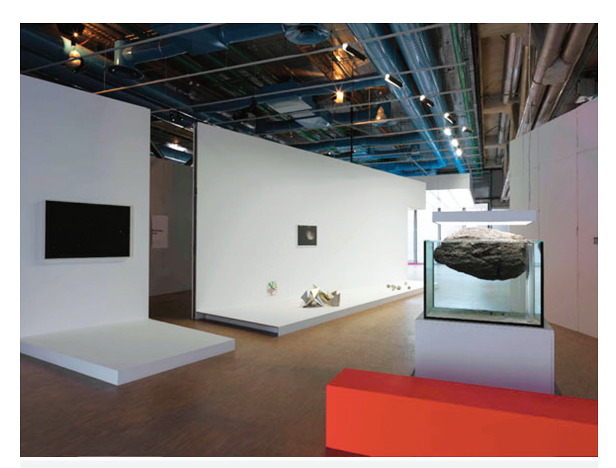
Centre Pompidou, Paris

23 septembre 2013 - 6 janvier 2014

Réinventer l'exposition

Jean-Pierre Brigaudiot

Pierre Huyghe est l'un des artistes importants de la scène internationale, il est reconnu comme l'un des meilleurs vidéastes de sa génération, la vidéo qu'il produit dépassant aisément le cadre de ce qu'on appelle vidéo en tant qu'art plus ou moins expérimental et spontané, pour rejoindre le cinéma par son haut niveau de technicité. Toutefois Pierre Huygue, étant donné sa formation, opère également en tant que designer et architecte. Né en 1962, il vit aujourd'hui à New York. Il a représenté la France dans de grandes manifestations artistiques internationales comme la Biennale de Venise. Cette exposition en forme de rétrospective est la première qui lui soit consacrée par le Centre Pompidou, même si certaines de ses œuvres, plutôt des vidéos, y ont déjà été montrées, et même si l'une de ses vidéos, The Third Memory, de 1999, est dans la collection du Centre.



▲ *Vue de l'exposition Pierre Huyghe au Centre Pompidou, Paris, du 25 septembre 2013 au 6 janvier 2014*

Redéfinir l'exposition en tant que pratique et mémoire.

Au-delà de sa pratique de la vidéo, Pierre Huygue contribue avec la plus forte conviction à redéfinir la notion d'exposition et, dans ce cadre, il remet en question bien des pratiques artistiques contemporaines. L'exposition du Centre Pompidou inclut un nombre conséquent de vidéos présentées de différentes manières, sur très grand écran ou sur de petits écrans, mais elle comporte également des installations multimédia, des dessins, des projets, des objets, des évocations de moments de la vie et du parcours de l'artiste, des œuvres d'autres artistes.

Cette exposition se veut être une réflexion sur ce qu'est l'exposition et par conséquent sur le lieu musée en lui-même, avec par exemple une mise à nu littérale des structures et des cloisons, c'est-à-dire de l'architecture de l'exposition, et ainsi, on peut découvrir un trou au beau milieu d'un mur laissé nu, trou qui témoigne d'une sorte d'archéologie muséale en faisant apparaitre, en strates, des couches de peinture de différentes couleurs ayant recouvert ce mur lors des expositions précédentes. Et puis, dans la redéfinition de la notion d'exposition, il y a, moins perceptible d'emblée, ce parcours, ou plutôt ce libre parcours offert au visiteur. Parcours qui va au contraire de ces terriblement ennuyeux parcours, banalement chronologiques, qui témoignent souvent d'une absence grave d'imagination scénographique quant à présenter les œuvres selon des raisonnements autres que celui de la chronologie. Ainsi était-ce le cas, par exemple, pour l'exposition Braque au Grand palais ou pour

celle du Centre Pompidou consacrée à Hans Richter, parcours et lecture de l'œuvre imposés, chronologie qui, en fait, oublie ou feint d'oublier que l'œuvre ne s'élabore pas de façon linéaire. Comme si la chronologie était la seule clef de la compréhension d'une œuvre et d'une démarche, alors que justement la démarche artistique est constituée d'allers et retours, d'hésitations, de reprises, d'oublis, tout cela traversant le temps et l'histoire utilisés comme matériaux.

Avec Pierre Huygue on est certes au-delà de la postmodernité, dans l'hyper modernité, peut-être, où l'art est conçu comme faisant vraiment partie de la vie, indissociable de celle-ci et irrémédiablement lié au monde réel dont il n'est qu'un aspect. Art marqué par le doute, par la superposition des œuvres, par la résurgence de certaines dans d'autres : le passé construit le présent. Aussi le travail de Pierre Huygue en tant qu'artiste, et pas seulement en tant que vidéaste, transgresse les catégories établies et saute de la vidéo à l'installation multimédia, mais aussi au dessin ou à la maquette, use des techniques du spectacle en général, cinéma ou théâtre : avec par exemple les brouillards et les fumées, le son décalé, déplacé par rapport à son lieu préalablement et logiquement défini. Et l'exposition mêle ainsi le réel à l'imaginaire, le temps passé et le temps présent, les tressant pour faire advenir une œuvre complexe où le doute l'emporte sur toute posture affirmative.

Parcours entre onirisme et réalité banale.

L'exposition permet au visiteur de se déplacer à son gré, d'une œuvre à l'autre, d'y revenir, presque par nécessité, lorsque l'autre a éclairé la précédente ou donné quelques outils permettant de la saisir autrement, plus complétement, peut-être, ou de la vivre sur un autre mode que formel, puisque la première approche du visiteur est le plus souvent formelle et réactive. Alors la visite se fait avec des retours sur ce qu'on a déjà vu : une vidéo de type reportage sur un évènement relativement banal, dans un village aux USA où se prépare une fête scolaire. On ne sait pas trop où est la fiction et où se loge le réel. Ainsi l'œuvre de Pierre Huygue navigue bien souvent entre onirisme et réel, avec par exemple



▲ *Vue de l'exposition*

l'installation Untitled (Legender Frauenakt) de 2012: une vaste salle en camaïeux de gris, où coule de l'eau, en pluie drue, où flotte un brouillard produit mécaniquement, salle peuplée de dalles de béton empilées ici et là, de celles qui recouvrent les trottoirs de nos villes, et où, sur un socle, une statue «classique», féminine et couchée a la tête prise dans un essaim d'abeilles vivantes et bourdonnantes. Espace du rêve en même temps que rêve inclus dans notre réel puisque les abeilles virevoltent autour de nous, bruyantes. Une proximité avec l'esprit d'Arte Povera, sans doute. Avec ce libre parcours conçu par Pierre Huygue, on retrouve ce bourdonnement des abeilles dans les salles où sont projetées les vidéos, comme un rappel de ce qu'on a vu en entrant dans l'exposition, cette installation aux abeilles, son déplacé qui intervient comme un résurgence, un rappel. Le bourdonnement émis par un haut-parleur caché dans le mur, se fait quelquefois si fort qu'il subvertit le son de la vidéo et donne en quelque sorte le ton de cette exposition. Onirisme et réel vont ainsi de pair avec, aussi, ce chien qui erre dans l'exposition, gentil chien blanc à la patte avant teinte en rose vif. Or il est acteur, passant, se déplaçant dans une des vidéos où évidemment la fiction ne se sépare point si aisément du réel filmé, de l'espace qu'on a vu avec la statue et les abeilles. Des aquariums contiennent des araignées ou des fourmis. Quelquefois on pense être revenu au temps du surréalisme, d'autre fois, avec la vidéo, lorsqu'elle devient vraiment abstraite du fait de gros plans qui annulent la possibilité de reconnaitre

l'objet, le sujet filmé, on peut lui trouver des airs de cinéma expérimental, celui d'avant la vidéo, avec Un chien Andalou de Buñuel et Dali, par exemple. Les séquences abstraites sont perceptibles comme essentiellement formelles et douées d'une esthétique libérée de tout sujet, ne serait-ce la place de ces séquences dans le déroulement de la vidéo qui montre des pans du monde reconnaissable. Au gré du parcours, on retrouve un manteau de fourrure jeté à même le sol ; plus tard il aura changé de place, on doute du rôle de ce manteau et on s'interroge.

L'un des faits marquants de cette exposition parcours-installation et vidéo est, outre la circulation au gré du visiteur, cette liberté d'interprétation de ce qu'il voit et reçoit, de ce qu'il a vu et qui resurgit ailleurs derrière l'écran, ou noyé dans l'eau d'un aquarium. L'exposition jalonnée par des œuvres aussi diverses que les vidéos, les aquariums, une partition musicale de John Cage, des dessins, des projets, des maquettes, est une invitation à se laisser porter par ce réel toujours un peu irréel et à prendre le monde de Pierre Huygue comme il est, désordonné, déconstruit, sans homogénéité, appréhendable par bribes. Un monde dont le sens échappe mais dans lequel nous sommes, tant bien que mal. Un monde sans idéal ni lendemains qui pourraient chanter, sans pensée unificatrice, juste un être-là partageable avec l'artiste ou avec ce qu'il donne à voir ou à rêver.



▲ *Zoodram 4, d'après la muse endormie de Constantin Brancusi, 1910*

Diversité des pratiques et des œuvres.

Cette exposition, si elle fait la part belle à la vidéo qui oscille entre des formats de projection indéniablement cinématographiques (la vidéo arrivée au numérique a cessé d'être ce qu'elle fut lors de ses débuts, c'est à dire techniquement médiocre avec son esthétique hoquetante) et des petits formats où la réception de la projection est plus ou moins empêchée par ce qui voisine : sons d'une autre vidéo, éclairages d'un autre espace, ou bien réception rendue problématique car le lieu est celui du passage et il n'y a rien pour s'asseoir. Les montages sont impeccables et l'image immense est envoutante. Et malgré cette caractéristique de la vidéo qui suppose qu'elle n'est pas nécessairement à regarder dans sa continuité ni dans sa durée totale, elle garde un grand pouvoir de captation du spectateur. Ceci d'autant plus que les œuvres, vidéos ou autres, se répondent l'une l'autre, se complètent, s'éclairent, avec des liens comme ce chien qui est « acteur » dans la vidéo en même temps qu'il est là, dans l'exposition, en tant qu'animal vivant : question posée à l'exposition dans son rapport à la vie ordinaire.

A l'entrée de l'exposition il y a une sculpture abstraite en béton, une de ces sculptures effectuée (L'auteur est Parvine Curie, 1975) dans le cadre du « Un pour cent », un pour cent du budget de la construction d'une école où Pierre Huygue a été élève. Le « Un pour cent » destiné à promouvoir l'art contemporain a été une initiative du ministère de la culture suivie d'effets décevants, souvent sous la forme d'un art de seconde catégorie, un art d'état décidé par des architectes d'état et des fonctionnaires délégués à la culture. Cette sculpture est plus ou moins cassée, en ruines, et on retrouve presque la même chose, comme sa maquette, à une autre échelle, dans un aquarium où se meuvent quelques poissons très ordinaires. Rappel de ce que le visiteur a vu et rappel de ce que l'artiste a connu à l'école. Ailleurs, un aquarium, parmi d'autres, œuvre intitulée *Zoodram 4, d'après la muse endormie de Constantin Brancusi, 1910*, propose un écosystème marin avec crabes, araignées de mer, invertébrés…et *La muse endormie* de Brancusi est habitée par un bernard l'hermite.



▲ *Cette sculpture ouvre la rétrospective consacrée à Pierre Huygue au Centre Pompidou, du 25 septembre 2013 au 6 janvier 2014*

Œuvre où la lenteur des déplacements des êtres sous-marins accroit la dimension onirique, voire surréaliste. *L'Expédition scintillante,* de 2002, œuvre en trois actes, présente l'un de ceux-ci en un vaste plan d'eau gelée couverte de fumerolles et accompagnée d'une musique d'Eric Satie. Une patineuse est supposée évoluer sur le plan d'eau gelée et y inscrire les arabesques de ses évolutions. Il s'agit du volet d'un projet concocté par Pierre Huygue : une expédition dans l'Antarctique, en relation directe avec le journal de bord d'un personnage d'Edgar Allan Poe dans le roman *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* (1838). Ainsi l'œuvre de Pierre Huygue témoigne de son ancrage dans le monde, réel ou imaginé et dit un possible rapport du visiteur au monde mis en scène dans l'exposition, avec ses retours dans le temps, ses rêves, ses objets, ses ancrages.

Les vidéos, un art entre deux.

Pierre Huygue a une pratique de la vidéo au plus haut niveau et les vidéos projetées en très grand format ressemblent singulièrement à du cinéma. Mais ce n'est pas du cinéma pour différentes raisons. Ici on échappe à l'industrie et au commerce propres au cinéma. L'œuvre est présentée dans les lieux de l'exposition où le visiteur n'est pas incité à s'installer : pas de sièges, espaces de projection ouverts à la circulation des autres visiteurs comme au son et à l'éclairage des œuvres voisines. Œuvre toujours un peu confidentielle malgré la notoriété de Pierre Huygue, limitée à l'espace restreint du monde de l'art contemporain et davantage encore à celui des amateurs occasionnels ou acharnés de vidéo. Les vidéos de Pierre Huygue, comme beaucoup de vidéos le sont, se passent de la trame du film de cinéma : point d'intrigue ni de héros, point de suspens, logique incertaine, définition libre de la durée du film. Plus encore, au cœur du musée, l'objet d'art qu'est la vidéo est déjà désacralisé car objet « naturellement » multiple et sans original, destiné à être entrevu davantage que réellement vu. Mais œuvre d'art cependant, avec un pouvoir de captation de l'attention, qui, même très bref, donne à rêver et à partager. A partager le monde tel que le décrit Pierre Huygue. Un monde non pas insensé mais hétérogène, non appréhendable dans sa globalité, sans vraiment de logique autre que d'aller, bref, notre monde. ■

Nouvelles sacrées (II)
Mohammad-Hossein Fahmideh

Khadidjeh Nâderi Beni


▲ *Statue de Mohammad-Hossein Fahmideh*

Mohammad-Hossein Fahmideh naît en 1346/1968, dans une famille religieuse. Natif de Qom[1], il y fait ses études primaires avant que sa famille ne s'établisse à Karadj[2] en 1356/1978. A l'époque, la colère publique commence à gronder contre le gouvernement pahlavi incapable de maîtriser les immenses manifestations rassemblant des dizaines de milliers d'opposants partout dans le pays. Toutes les classes sociales se mêlent durant ces manifestations; le jeune Mohammad-Hossein, âgé d'une dizaine d'années, y participe aussi avec beaucoup d'ardeur. Il diffuse clandestinement les tracts des déclarations de l'Imam Khomeiny dans la ville de Karadj. Le 12 Bahman 1357/1978, jour du retour de l'Imam Khomeiny en Iran après un long exil, il assiste à son célèbre discours au grand cimetière de Behesht-e Zahrâ (le paradis de Zahra) à Téhéran.

Un an plus tard, âgé de douze ans, il se rend clandestinement dans le Kurdistan (à l'ouest du pays) pour aider la jeune armée révolutionnaire à apaiser les tensions dans cette région, mais il est renvoyé à Karadj à cause de son âge.

L'été 1359/1980 et avant que l'Irak ne déclare la guerre à l'Iran, il s'inscrit à l'organisation *Bassidj-e Mostaz'afin,* alors chargée d'organiser et d'envoyer les volontaires sur le front de la défense sacrée iranienne contre l'invasion irakienne. Là, il suit une formation militaire afin d'apprendre à manier les armes.

Le 26 Shahrivar 1359/1980, il parvient à Khorramshahr[3] sous l'attaque violente de l'armée

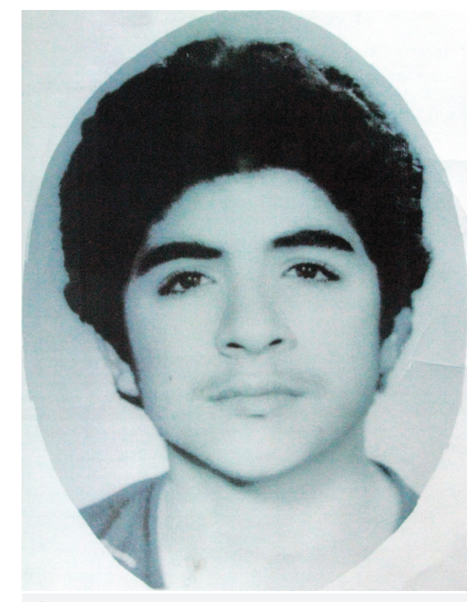
irakienne. Les commandants de la garnison de cette ville l'empêchent d'aller au front, toujours en raison de son âge. Il ne désespère pourtant pas et pour montrer ses capacités, il s'infiltre dans les lignes irakiennes et dérobe du matériel à l'ennemi. Il réussit enfin de cette façon à convaincre les commandants de l'envoyer au front. Après trois ou quatre jours, il est blessé et envoyé à l'hôpital de Mâhshahr.[4] Peu de temps après, il revient à Khorramshahr.

Le 8 Abân 1359/1980, Mohammad-Hossein apprend fortuitement que cinq chars irakiens progressent en direction de Kout Sheikh, près de la gare de chemin de fer. Quelques minutes après, attachant autour de sa taille une ceinture de grenades, il court vers les chars. On tire dans sa direction, mais il continue d'avancer et se jette sous le char de tête, le faisant exploser. Il accède ainsi au martyre. Le courageux sacrifice de Mohammad-Hossein Fahmideh stoppe l'avancée irakienne et permet aux forces iraniennes de les repousser hors de la zone.

Le corps déchiqueté de Mohammad-Hossein est ensuite transporté à Téhéran pour être enterré au cimetière de Behesht-e Zahrâ. L'hiver de cette même année, dans son discours prononcé à l'occasion du deuxième anniversaire de la victoire de la Révolution islamique d'Iran, l'Imam Khomeiny prononce ces célèbres propos concernant ce tout jeune martyr:

«Notre guide est cet enfant de treize ans, dont la bravoure de cœur est impossible à mettre en mots, qui s'est jeté sous le char ennemi, grenades attachées à la taille, pour devenir ainsi martyr…»

Mohammad-Hossein Fahmideh est l'un des 36 167 écoliers martyrs de la Défense Sacrée qui, à la lumière des enseignements de l'islam et des Imâms chiites dont l'Imâm Hossein, ont considéré la mort comme un pont entre la misère de ce monde matériel et le bonheur éternel de la vie dans l'Autre monde, et qui ont fait don de soi pour l'amour de l'islam et de la Révolution islamique. ■



▲ *Mohammad-Hossein Fahmideh*

---

1. Ville iranienne située à 140 km de Téhéran, où se trouve le mausolée de la sœur de l'Imam Rezâ, Fâtemeh Ma'soumeh.
2. Ville située à 48 km au nord-ouest de Téhéran.
3. L'une des villes de la province du Khouzestân au sud-ouest de l'Iran. Cette ville est située au confluent de deux grandes rivières, Kâroun et Arvand. En 1980, le port de Khorramshahr se trouva sur la route de l'avancée de l'armée irakienne et fut complètement détruit. La ville est restée aux mains des Irakiens jusqu'à sa libération en 1982.
4. Ville située à 120 km de Khorramshahr.

Source:
- Azizi, Mohammad, *Khâb-e khoun, sargozasht-e Mohammad-Hossein Fahmideh* (Rêve de sang, récit de la vie de Mohammad-Hossein Fahmideh), Nashr-e Rouzegâr, Téhéran, 1390/2011.



Le calame

Ali-Ashraf Darvishiân
Traduit par:
Ebrâhim Salimikouchi
Université d'Esfahân
Yâsaman Nâserifar

Le garçon plaça la lame du couteau sur la tige haute du roseau et fit pression sur le manche. Le couteau était encore dans le corps du roseau quand un éclair glissa sur la lame, se réverbérant dans les yeux du garçon. Le tonnerre gronda et soudain, la pluie tomba à verse sur la roselière, grêlant la face lisse de l'étang. Le vent galopait dans la roselière et la voix sèche des roseaux s'entendait de toutes parts.

Le grondement du tonnerre poussa les martins-pêcheurs à s'envoler vers la roselière. Le plus petit plongea dans l'eau et ne reparut plus à la surface. La pluie était froide et trouait le cœur de l'étang. Le brouillard descendait et une brume entrecoupée d'averses obscurcissait l'air.

Le garçon découpa les roseaux en petits morceaux. Collant son œil droit sur le bout creux de l'un d'eux, il regarda l'autre côté de l'étang. Du creux obscur du roseau, il vit des voitures de l'autre côté de la roselière. Trois jeeps terreuses étaient garées là, et des individus vêtus d'imperméables noirs en descendaient. Les capuchons lâches des imperméables couvraient leurs têtes, et la brume et l'averse cachaient leurs visages. Le garçon se glissa en avant, angoissé mais avec la légèreté d'un bout de nuage, et d'un regard ébahi, se mit à les observer au travers des buissons de roseaux.

Les hommes vêtus de noir, aux visages hachurés par l'averse, firent descendre huit individus des jeeps.

Ils avaient les yeux couverts de bandeaux blancs et sous la pluie qui tombait à verse, ils furent alignés précipitamment. La main droite du premier d'entre eux était bandée et le sang coulait de sous la bande. La toile de la bande était la même que celle couvrant ses yeux. Sa moustache blonde et souple se tordait sous le vent et les gouttes limpides de la pluie coulaient des deux côtés. Les hommes vêtus de noir allaient et venaient précipitamment, tordant le bas de leurs longs imperméables autour de leurs jambes.

Le garçon, mouillé de pluie, serrait les roseaux dans sa main. Immobile, il était frappé de stupeur, incapable de détacher son regard de l'autre côté de l'étang. De temps en temps, un frisson le faisait trembler de la tête aux pieds. La pluie translucide découpait l'air, en rafale ou pièce par pièce, et la brume se glissait entre ces morceaux. Les hommes vêtus de noir sortirent leurs fusils des imperméables et s'agenouillèrent. Tout était mouillé et le niveau de l'étang montait. L'un d'eux sortit un papier de sa poche de poitrine et lut, d'une langue étrangère que le garçon ne comprit pas. Il lut vite, en balbutiant. Le papier se mouilla, se désagrégea et colla à la main de l'homme. L'homme sépara avec peine le papier de sa main et en jeta les morceaux par terre, mais l'un des morceaux se colla au bas de son imperméable et y resta accroché.

Un rugissement fit trembler les gouttes cristallines de la pluie. Les martins-pêcheurs se cachèrent dans la roselière. Le premier homme, celui dont la main était bandée, bougea. Il joignit ses poings serrés. La violence de la fusillade et les balles tirées jetèrent quelques centimètres en l'air le troisième et le quatrième, qui étaient des adolescents, minces et fins. Quelque chose explosa au loin et la pluie tomba plus fort qu'avant. Un martin-pêcheur effrayé passa près du pied du garçon et plongea vivement sa tête dans les bourres de la roselière, mais sa queue et ses pattes jaunes aux palmures ouvertes demeuraient visibles. Le tremblement des palmures des pattes de l'oiseau aquatique augmenta la frayeur du garçon.

Après le rugissement des balles, tout se tut. Le martin-pêcheur, effrayé, sortit avec peine des roseaux, mais le bruit d'explosion des balles à intervalle régulier l'immobilisait sur le champ. Sa petite tête bleu vert remuait à chaque fusillade. Son dos pelucheux sur lequel glissaient les gouttes de la pluie trembla huit fois, touché par des chiquenaudes invisibles. Il se lança à l'eau et plongea.

La pluie s'arrêta et la brume se dissipa. Le garçon revint à lui. Engourdi et stupéfait, il ressentit le désir de voir un beau soleil. Comme tous les jours, il attendit que leur voisin, l'oncle Siâvakhsh, vienne couper le roseau. Il essuyait son visage mouillé du revers de la main, en s'aidant du bord de sa veste quand il entendit au loin la voix de l'oncle:

«Hey… hé… hé… hé!».

Le garçon, l'esprit confus et la voix tremblante, répondit:

«Hey... heu... heu... heu!».

Un instant plus tard, l'oncle Siâvakhsh sortit d'entre les roseaux. Il s'arrêta devant lui et ôta son couvre-chef mouillé pour l'essorer.

«Quelle tempête! Quel sale jour! On est venus pour rien.»

Le garçon détourna ses yeux lourds et stupéfaits de l'étang:

«Ils sont venus soudainement. Avec l'averse. Là...»

«C'est passé maintenant. On est venus jusque-là. Il vaut mieux travailler.»

Il toussa et alla vers la roselière. Ses brodequins en plastique glissaient sur la boue et les roseaux pourris:

«Il faut avant tout allumer un feu. Un bon feu.»

Ils s'assirent autour du feu et leurs vêtements se mirent à fumer. L'oncle mit le tranchant de son couteau sur l'ongle. Le garçon montra l'autre côté de l'étang avec ses mains tremblantes et dit avec crainte:

«Là, derrière la roselière...»

L'oncle regarda la roselière.

«Oui? Qu'est-ce qui s'est passé?»

«Là, les chasseurs ont beaucoup tué.»



L'oncle regarda fixement le garçon. «Pourquoi tu es si pâle? Montre-moi. Qu'est-ce qui s'est passé, mon petit?»

Quand ils arrivèrent à l'endroit que le garçon avait indiqué, un ruisseau de pluie et de sang coulait sous leurs pieds. L'oncle se pencha:

«Les chasseurs! Si tôt le matin?»

Le garçon trembla:

«J'ai entendu une fusillade... des rafales! Les martins-pêcheurs ont eu très peur. Ils...»

«Ils ont sûrement tiré des cerfs. Un grand troupeau.»

Le garçon était toujours abasourdi. «Ils étaient huit.»

«Qui?»

«Les cerfs! J'ai rêvé peut-être.»

Et il frotta ses yeux fiévreux:

«Ils parlaient d'une façon incompréhensible.»

L'oncle s'assit sur le sol et remua la terre boueuse avec ses mains:

«Tout ça, c'est des traces d'hommes. Nombreux. Ils ont piétiné les traces des cerfs.»

Et du bout de l'index, il ramassa du ruisseau sanglant une chose blanche comme du coton et molle comme du plâtre mouillé:

«Ils leur ont tiré dans la tête. A bout portant!»

Il réfléchit un peu et regarda fixement la roselière:

«Ils les ont pris au dépourvu.»

Le garçon rajouta: «Sans doute.»

Ils retournèrent tous deux près du feu qui s'éteignait, avec chacun une bonne brassée de roseaux. L'oncle commença à fabriquer une flûte en roseau et le garçon arrangea les bouts des roseaux qu'il avait découpés et les ensacha. L'oncle fixa attentivement l'un des roseaux:

«Regarde, il y a du sang sur les roseaux.»

Le garçon retourna les roseaux dans sa main:

«Ma grand-mère disait que quand il y a des éclairs dans la roselière, les roseaux se couvrent de taches de sang.»

«Elle disait vrai, j'ai aussi entendu ça.»

Et il prit une brindille enflammée. Il souffla doucement dessus pour que le feu rougisse, puis brûla à distances égales la surface lisse des roseaux. Il sépara deux des roseaux troués et les lia solidement ensemble avec du fil enduit de cire. Puis avec son couteau, il creusa des sillons dans deux roseaux plus courts et fins, et les enfonça dans l'embouchure des roseaux liés et dit tranquillement:

«Ils sont devenus une bonne flûte.»



Il se chauffa les mains sur le feu. Remettant son couvre-chef encore humide sur sa tête, il coinça la flûte entre ses lèvres. La flûte gémit et soudain, l'étang et la roselière et le monde se calmèrent pour que la voix s'entende partout:

«Jouez, flûtiste, jouez, flûtiste
Comme vous jouez bien, flûtiste
Jouez dans le quartier et le marché
On m'a tué dans la roselière.»

L'oncle enleva vite la flûte de sa lèvre et demanda au garçon:

«Est-ce qu'il y a quelqu'un qui chante dans la roselière lointaine? Tu entends?»

Le garçon, fixant avec étonnement son oncle, dit:

«C'est vous qui avez chanté, oncle!»

«Je... J'ai seulement joué de la flûte.» Et il scruta avec attention la flûte et la remit encore entre ses lèvres.

«Jouez, flûtiste, jouez, flûtiste
Comme vous jouez bien, flûtiste
Jouez dans le quartier et le marché
On m'a tué dans la roselière.»

L'oncle cacha immédiatement la flûte dans sa poche:

«Oui, c'est ça. Quelqu'un chante avec ma flûte au loin. Et quelle tristesse dans son chant.»

Le lendemain, le garçon porta les roseaux chez son maître et les étala devant lui. Le maître regarda les yeux rouges et fiévreux du garçon et prit ses mains fragiles et minces dans ses mains:

«Mon enfant, tu as de la fièvre! Tes mains sont brûlantes.»

Le garçon dit calmement: «Hier, je suis allé à la roselière couper des roseaux. J'ai été pris par surprise par l'averse et le tonnerre.»

Le maître secoua la tête et écrivit un modèle

calligraphique pour le garçon:

«Voilà le modèle d'écriture... Repose-toi jusqu'à la guérison complète. Occupe-toi avec ces exercices.»

Le garçon resta une semaine chez lui et brûla de fièvre. Quand il alla mieux, il fit ses exercices d'écriture tout allongé. Quand il eut fini, il alla voir le maître et lui montra son travail. Le maître resta bouche bée de surprise en voyant sa calligraphie:

«Tu t'es surpassé, mon enfant. Ces... Ces calligraphies, elles sont de toi?!»

Les oreilles minces du garçon tournèrent rouge corail: «Oui, Maître.»

Le maître ébahi, dont le regard étonné courait sur le papier, dit en fronçant les sourcils: «Mais... C'est... Ce n'est pas le modèle d'écriture que je t'ai donné. Où as-tu...?»

Le garçon dit: «J'avais la fièvre. C'était comme si je n'avais pas le choix... Le calame glissait de lui-même sur le papier.»

Le maître plaça ses lunettes sur le nez et fixa les yeux sur la calligraphie du garçon:

«Je n'ai pas peur,
Si ce rêve se déroule dans le sommeil troublé d'une nuit.
Ou du délire d'une fièvre
Ou d'un œil éveillé
Ou d'une âme triste.»

Et il regarda la feuille avec des yeux troublés:

«Ils nous mirent en sang tant de fois
Souviens-toi,
Et le seul résultat de la tuerie
Était le quignon de pain noir de notre table avaricieuse.»

Le maître sortit soudainement de ses gonds.

«Je t'avais dit de ne jamais calligraphier avec de la fièvre.»

Le garçon gémit comme une flûte pure: «J'allais bien, Maître. J'étais guéri.»

Le maître cria:

«Fièvre et délire!»

Le garçon pensa au dos tremblant de l'oiseau aquatique et les palmures tremblantes de ses pattes et bougea les lèvres avec peur: «Je jure devant Dieu, Maître, j'allais très bien. Mais sa santé, un peu... ma santé... peut-être...»

Le visage du garçon était si sincère et si innocent que le maître s'attendrit et fixa son regard sur les écrits. Des rues lointaines, un chantonnement lui arriva aux oreilles. On aurait dit que tous les oiseaux du monde chantaient au son de la flûte:

«Jouez, flûtiste, jouez, flûtiste
Comme vous jouez bien, flûtiste
Jouez dans le quartier et le marché
On m'a tué dans la roselière.»

En entendant le chant, le maître s'attrista:

«Je suis encore obligé de t'écrire un modèle calligraphique. Donne-moi ton calame!»

Le garçon lui donna son calame. Le maître se courba et commença à écrire. Quand il finit son travail, il mit le modèle calligraphique devant le garçon:

«Lis à haute voix.»

Le garçon lut le manuscrit du maître avec sa voix veloutée:

«Je n'ai pas peur,
Si ce rêve se déroule dans le sommeil troublé d'une nuit.»

Le maître cria:

«Lis le modèle que j'ai écrit, pas le tien!»

Le garçon trembla:

«C'est... C'est votre modèle, Maître!»

Le maître arracha avec colère la feuille de la main du garçon et choqué en voyant son manuscrit, il regarda fixement le calame qui tremblait dans sa main:

«Ce calame! Cette goutte de sang!»

Le garçon fixa ses yeux fiévreux sur l'oiseau pâle du tapis en coton du plancher:

«Ma grand-mère disait que quand il tonne et pleut à verse dans la roselière, les roseaux…» ■



Bibliographie:

- Darvishiân, Ali Ashraf, «Le calame», in *Doroshti*, Téhéran: Publications Tchechmeh, 2002.

La dépendance et l'indépendance à la vie

Une ancienne histoire iranienne
Traduit par
Royâ Nassirnejâd

Un mendiant alla un jour à la rencontre d'un soufi et le vit assis sur un matelas moelleux sous une belle tente dont les cordes étaient fixées à terre par des clous dorés. En voyant ce spectacle, le mendiant s'écria:

- Mais qu'est-ce que cela? J'ai beaucoup entendu que l'on fait des louanges au sujet de ta dévotion et de ton indépendance vis-à-vis de ce monde, mais le luxe de ta vie m'a vraiment déçu.

Le soufi dit en souriant:

- Je suis prêt à quitter tout cela et à t'accompagner.

Après avoir prononcé ces paroles, il se leva pour suivre le mendiant, oubliant même de chausser ses pantoufles.

Ils se mirent en route et suivirent un chemin, jusqu'à ce que le mendiant se souvienne qu'il avait oublié le bol dont il se servait pour mendier dans la tente du soufi.

- «Mais que dois-je faire alors? Comment pourrais-je vivre sans ce bol? Attends-moi, je vais le chercher, je reviens tout de suite», dit le mendiant.

Le soufi sourit et dit d'un air chargé de sens:

- Ecoute-moi bien, mon bon ami! Les clous dorés de ma tente s'enfoncent bien dans la terre et pas dans mon cœur, alors que ton bol de mendicité a pénétré dans ton cœur et te suit tout le temps! N'oublie pas qu'être dans le monde ne signifie pas être dépendant de lui. Bien au contraire, c'est la présence du monde dans la pensée qui aboutit à la dépendance! ■

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

Toute citation reste autorisée avec notation des références.

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
1 an 40 000 tomans	Adresse آدرس
6 mois 20 000 tomans	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال — یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

1 an 140 000 tomans — 6 mois 70 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

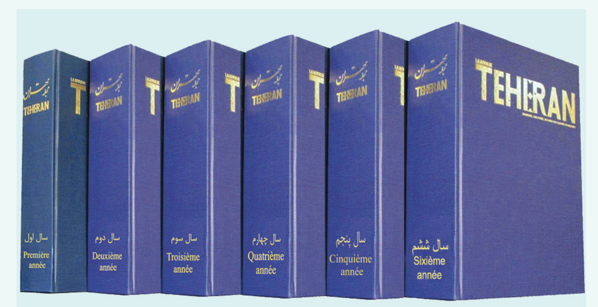
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

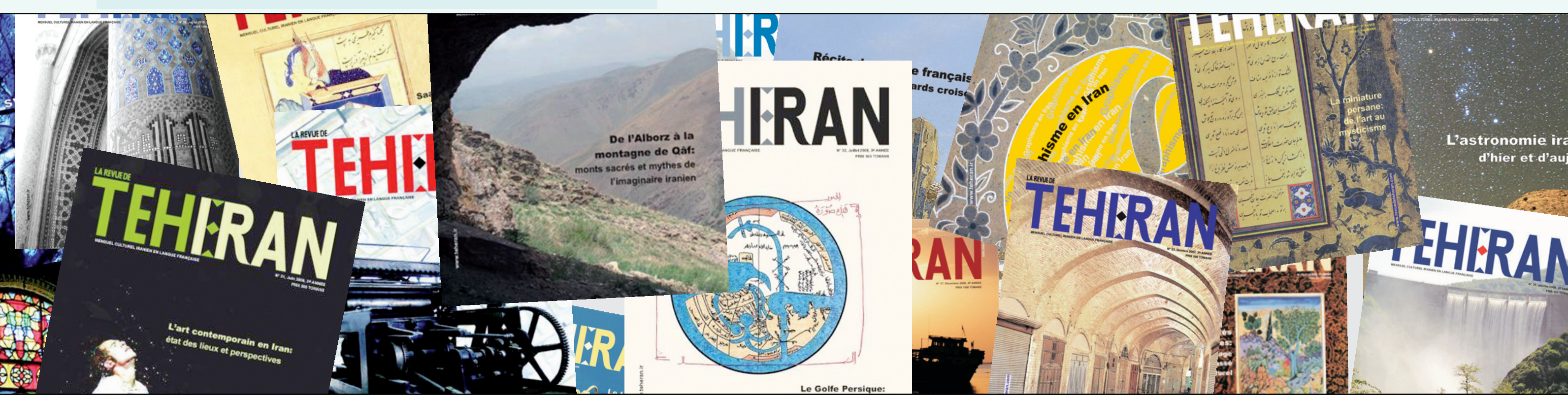
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______________ **PRENOM** ______________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______________

ADRESSE ______________

CODE POSTAL ______________ **VILLE/PAYS** ______________

TELEPHONE ______________ **E-MAIL** ______________

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

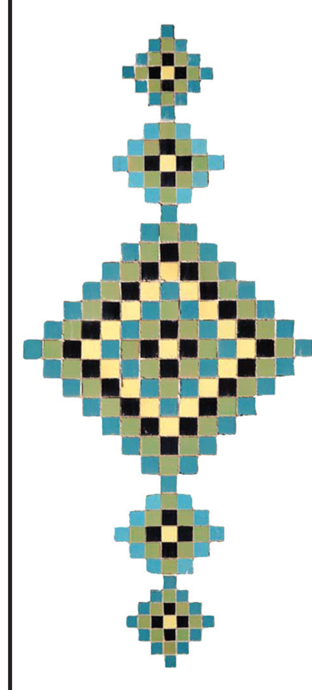
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Gengis Khân à Boukhara

مجله تهران

شاپا: ۱۹۳۶-۸۰۰۲

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۹۹، بهمن ۱۳۹۲، سال نهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو



www.teheran.ir